N° 234 — Tome LXVI 15 Mars 1907

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-huitième Année

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



EDMOND BARTHÉLEMY, R. DE BURY, CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE,
GASTON DANVILLE, JACQUES DAURELLE, HENRY-D. DAVRAY,
ROGER FRÊNE, JULES DE GAULTIER, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH,
MARIUS-ARY LEBLOND, TRISTAN LECLÈRE, HENRI MAZEL,
CHARLES MERKI, ALFRED MORTIER, MICHEL MUTERMILCH, PÉLADAN,
PIERRE QUILLARD, RACHILDE, HENRI DE RÉGNIER,
WANDA DE SACHER-MASOCH, E. SÉMÉNOFF,
PAUL SOUCHON, JOSÉ THÉRY.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVII

SOMMAIRE

—

N° 234. — 15 MARS 1907

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 15, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Collection des plus belles pages

Tallemant des Réau

Avec une Notice (Historiettes : *Henri IV; la reine Marguerite; Malherbe; Lu Richelieu; Louis XIII; La Fontaine; Marquise de Rambouillet; Voiture; Ba pierre; Mesdames de Rohan; Marion de l'Orme; Pascal; Madame de Montb Madame de Sévigné; Ninon de Lenclos; Mondory; Madame de Langey Appendice: Documents biographiques et littéraires; Table de toutes les histor*
Vol. in-18...

Henri Heine

Avec une Notice et un Portrait. Vol. in-18 (4e édition)...........................

Rivarol

Avec une Notice et un Portrait. Vol. in-18 (3e édition)...........................

Chamfort

Avec une Notice et un Portrait. Vol. in-18 (3e édition)...........................

Rétif de la Bretonn

Avec une Notice et un Portrait. Vol. in-18 (5e édition)...........................

Gérard de Nerval

Avec une Notice et un Portrait. Vol. in-18 (3e édition)...........................

LA PHILOSOPHIE
DE M. FÉLIX LE DANTEC

—

En ces heures d'agitation publique, on se plaît facilement à comparer notre siècle au XVIe. Mais, quoi qu'on veuille, les guerres de religion n'incendieront plus les villes, s'il y a encore à regretter que des conseillers municipaux stupides renversent les calvaires bretons : c'est seulement l'époque des « folles » batailles d'idées. Les plus ultramontains eux-mêmes ne se contentent d'affirmer : ils discutent avec la faconde ingénieuse des grammairiens classiques ; les questions de religion ne sont plus que des diversions de *grammatici* et l'abbé Naudet invite M. Félix Le Dantec à des conférences contradictoires touchant l'Athéisme dans une université populaire du Faubourg Saint-Antoine. M. Le Dantec, professeur à la Sorbonne et agnostique (1), se décide même à publier un livre sur *l'Athéisme* (2). Ainsi donc un agnostique déterministe en vient à discuter avec la subtilité et l'abondance des scolastiques du Moyen-Age sur des matières qui logiquement auraient dû lui

(1) Rappelons la définition que Caro donna de l'agnosticisme : « Théorie de l'abstention systématique et de la résignation volontaire à l'ignorance sur tout ce qui touche au supra-sensible. »

(2) Le Dantec, *l'Athéisme*, Flammarion, 1907. — M. Le Dantec restreint singulièrement les « propriétés » de l'athée : « L'athée, qui va jusqu'au bout des conséquences de son athéisme, est un être désarmé dans la lutte universelle ; il ne saurait être ni juge ni conducteur d'hommes ; il a déjà assez de mal à se conduire lui-même, ne croyant pas à sa personnalité, n'ayant pas le sentiment de ses droits. » Et de ses prémisses M. Le Dantec tire les conclusions les plus audacieuses. Or l'athée le plus logique avec lui-même croit à sa « personnalité » et a conscience de ses « droits », s'il est vrai qu'il a de ces mots des conceptions fort différentes de celles des croyants ; et en aucun cas il ne songe à se comparer à un daltonien. Le livre de M. Le Dantec suscitera donc non seulement les réfutations des croyants, mais celles des athées.

sembler bonnes à rester en dehors des délibérations congruentes aux hommes de sciences. Le débat porte essentiellement sur des définitions de mots : c'était en interprétant les textes sacrés que Renan, un linguiste, avait ruiné chez ses lecteurs fidèles le dogme de la divinité de Jésus; c'est en démontant le mécanisme du langage des hommes abstracteurs de quintessences que Le Dantec « démolit » non plus le Fils, mais Dieu lui-même. Nous vivons dans un siècle de grammairiens et où les biologistes eux-mêmes s'intronisent grammairiens.

Aujourd'hui, c'est la biologie qui, comme la philosophie au XVIIIe siècle, devient le grand champ clos des controverses sur la religion, Dieu, la politique de l'univers et la police des peuples. Embrassant au reste tous les thèmes primordiaux et essentiels qui étaient autrefois l'objet soit de la religion soit de la philosophie, elle s'est en une certaine façon substituée à la métaphysique des siècles précédents, puisque les savants écartent pour longtemps encore la constitution de toute vraie métaphysique (déduction de l'inconnu (1) d'après le connu) en rapport avec leurs connaissances actuelles, et que, d'autre part, c'est elle, la biologie, qui traite des problèmes fondamentaux de la vie : de son essence, de la distinction entre la matière brute et la matière vivante, de l'organisme et de l'âme, de l'individualité, de l'immortalité.

Nul plus que M. Le Dantec n'a donné à la biologie la dignité spirituelle et l'ampleur de la philosophie, car le plus grand biologiste qui l'ait précédé, Claude Bernard, en enrichissant cette science par des découvertes capitales, n'avait en réalité approfondi que le fonctionnement de certains organes : il avait toujours évité avec soin d'aborder l'étude de l'ensemble de la vie, précisément soucieux de séparer la biologie de la philosophie. Continuateur de Claude Bernard, M. Le Dantec a complété son œuvre en la prenant avec décision au point laissé, en la poursuivant avec une logique hardie, en examinant page à page les expositions de doctrine du grand savant pour discuter et réfuter, d'après les faits nouvellement acquis à la science, ce qui y restait de vitalisme.

(1) Et non de l'inconnaissable.

I

Claude Bernard avait posé que la vie ne se définit pas. M. Le Dantec a estimé que, dans la situation actuelle de la science, elle peut et doit être définie, et il y a consacré un gros livre aussi serré que clair (1). Il a commencé, dès l'introduction, par établir que ce qui avait fait la confusion et en quelque sorte l'impossibilité de définir *la vie*, c'est qu'on employait également ce mot pour des activités très différentes d'êtres très différents; il a montré qu'il était nécessaire de faire une distinction et d'appeler *vie élémentaire* l'activité des êtres composés d'une seule cellule ou plastide, et *vie* l'activité, beaucoup plus complexe, des êtres composés de plusieurs plastides intimement associés. « La vie d'un homme est la résultante des activités synergiques (ou associées) de milliards de plastides, comme l'activité d'un plastide est la résultante des réactions de milliards d'atomes. L'erreur anthropomorphique consiste à ne pas faire cette distinction entre deux phénomènes de complexité si différente. » L'activité de l'homme résulte, non seulement de toutes les activités élémentaires de ses plastides, mais encore *de la coordination de ces activités élémentaires*. »

Le professeur Giard a pu écrire, en 1896, dès l'apparition du premier livre de M. Le Dantec : « Puissamment armé par ses recherches antérieures sur les protozoaires, très au courant d'ailleurs de la littérature contemporaine et des travaux si intéressants de la jeune école biomécanique, M. Le Dantec excelle à présenter sous une forme séduisante les phénomènes les plus complexes des organismes primordiaux. » La première partie de l'ouvrage est consacrée à la vie des êtres monoplastidaires ou Vie élémentaire. Etudiant leur structure, leur mouvement et leur accroissement, on arrive à reconnaître que, parmi les phénomènes observables dans un plastide vivant, il n'y en a aucun qui ne se rapporte à la physique et à la chimie des corps bruts : on ne saurait trouver dans un plastide mobile toutes les propriétés de liberté et de volonté attribués aux êtres supérieurs. « M. Le Dantec, dit M. F.

(1) Félix Le Dantec : *Théorie Nouvelle de la Vie* (Alcan, 1896). Voir en outre *Introduction à la Pathologie générale* (Alcan, 1906) et *Traité de Biologie* (Alcan, 1905).

Marin, un de ses adversaires philosophiques (1), est le premier à avoir osé appliquer le déterminisme cinétique aux faits vivants par l'intermédiaire de la chimie, du moins d'une manière rigoureuse. C'est ainsi qu'il est un successeur sérieux de Démocrite. » — En outre, les expériences de mérotomie (division d'un plastide en plusieurs parties) nous apprennent que c'est la constitution *chimique* du protoplasma qui caractérise l'espèce de ce plastide et lui donne sa forme spécifique. La vie élémentaire est un phénomène chimique.

Nous savons ce qu'est la vie élémentaire ; qu'est la mort élémentaire ? C'est la destruction chimique d'un plastide. — Claude Bernard avait écrit : « Il est impossible de séparer ces deux idées, vie et mort ; ce qui est vivant mourra, ce qui est mort a vécu. » M. Le Dantec déclare que cela n'est pas vrai pour les plastides ; « la mort n'est pas *une conséquence* de la vie élémentaire, AU CONTRAIRE.... la vie élémentaire est la seule activité chimique qui ne détermine pas la mort, qui ne puisse pas la déterminer, car elle s'accompagne uniquement de synthèse, de création organique. » La 2e partie du volume l'expose en détail :

Elle traite de « la vie » des êtres polyplastidaires. L'étude de celle-ci fournit à M. Le Dantec l'occasion de formuler sa LOI DE L'ASSIMILATION FONCTIONNELLE, qui a le plus attiré l'attention. Avec Claude Bernard, on disait : Pour toute activité il y a dépense ; quand le muscle se contracte, la substance du muscle se désorganise, se détruit, se consume ; toute manifestation d'un phénomène dans l'être vivant est certainement liée à une destruction organique (2) ; les organes se détruisent à chaque moment et *par leur jeu même*. Le phénomène fondamental dans le fonctionnement du muscle est une réaction chimique, une usure de certains principes de la substance contractile (3). — Eh bien ! cela est absolument contraire à l'observation attentive : un muscle au repos s'atrophie, dégénère (ainsi dans l'ankylose) ; c'est en fonctionnant, c'est par son activité fonctionnelle, par sa vie, que le muscle se nourrit. A l'opposé de ce qu'a dit Claude Bernard, le fonctionnement d'un élément histologique « n'est autre chose que l'une des

(1) *Revue Scientifique*, 1901, 2e semestre.
(2) *Revue des Deux-Mondes : La Vie c'est la mort*, 1875, t. IX.
(3) *Eléments de physiologie humaine*, de L. Frédéricq et J.-P. Nuel.

manifestations extérieures, physiques ou chimiques, propres à cet élément, des réactions qui déterminent précisément la synthèse de sa substance », c'est-à-dire sa création, son accroissement. Par conséquent un organe ne s'use pas en fonctionnant, comme on l'a cru parce qu'on le comparait à une machine de métal; ce n'est pas pendant son repos que l'organe se nourrit pour réparer les pertes occasionnées par le fonctionnement : tout à l'inverse, le travail c'est la vie, l'accroissement, au lieu d'être l'usure; le repos n'est pas une réparation de forces, mais le dépérissement, la mort graduelle. — Appréciant cette loi nouvelle, M. Giard a écrit : « C'est une idée très neuve et très originale de M. Le Dantec que les phénomènes vraiment vitaux ou fonctionnels accompagnent la synthèse des substances plastiques, comme la production de chaleur et de lumière accompagne certaines synthèses chimiques. »

De la loi de l'assimilation fonctionnelle, M. Le Dantec tire, comme conséquence directe, celle de la SYNTHÈSE MORPHOLOGIQUE.

Claude Bernard avait nettement séparé la synthèse morphologique, qui crée les formes, de la synthèse organique, qui crée les substances et la matière vivante amorphe : « Il y a comme un dessin *pré-établi* de chaque être et de chaque organe, en sorte que si, considéré isolément, chaque phénomène de l'économie est tributaire des forces générales de la nature, pris dans ses rapports avec les autres il révèle un lien spécial, il semble dirigé par quelque guide invisible dans la route qu'il suit et amené dans la place qu'il occupe (1). »

M. Le Dantec établit au contraire qu'il y a relation étroite entre la morphologie et la physiologie, entre le fonctionnement des organes et la détermination et le développement des formes. Les expériences de mérotomie prouvent que lorsqu'on change la forme d'un plastide, déterminée par son équilibre chimique, on bouleverse cet équilibre et par suite on change la physiologie de ce plastide. La forme et la grandeur-limite des corps unicellulaires sont liées à leur composition chimique; les nouveaux organismes qui résultent de la reproduction des cellules primitives ont la même composition chimique et par

(1) Claude Bernard : *Leçons sur les phénomènes de la vie.*

suite prennent la même forme et atteignent la même grandeur, ce qui explique l'hérédité.

Cette séparation tranchée faite par Claude Bernard entre la forme et la matière, entre la matière et la vie, ou encore entre la matière brute et la matière vivante, n'est qu'une position nouvelle qu'avait prise dans la science le dualisme, doctrine philosophique séparant la matière et l'âme (1).

II

On peut de là procéder à un examen plus averti du caractère de l'œuvre et du tempérament de M. Le Dantec. Il semblerait que le tempérament fût une chose négligeable chez le savant, la science étant impersonnelle; la sensibilité n'en est pas moins le ferment de toute grande activité. La biologie, qui en est la science, est aussi la religion de la vie. Claude Bernard fut un être religieux; M. Le Dantec également, s'il est vrai que sa piété, comme son œuvre elle-même, a quelque chose de plus sec, de plus rigoureux.

Il a la faculté de l'admiration; et bien qu'en général elle s'épuise dans l'extrême rapidité, trop américaine, avec laquelle il accumule articles par-dessus livres, c'est en des pages émues qu'il a prononcé qu'« autour de nous tout était admirable ». Il sait aussi avoir de l'enthousiasme pour certains hommes, pour un Goethe, pour Darwin, pour Lamarck, dont il a un vrai culte filial, sans cesse commentant ses travaux, exaltant sa philosophie, son génie qui a prévu Darwin, réclamant une édition nationale de ses œuvres.

Il a conté lui-même la ferveur et la volupté studieuses de sa jeunesse. Après avoir confié avec quel « bonheur » et quelle « modestie » il lut Claude Bernard, il écrit : « La lecture de *l'Origine des espèces* me plongea dans une admiration profonde. Je vécus longtemps sur ce livre et j'y trouvai des joies infinies ! Je croyais posséder enfin la vérité éclatante et je goûtai pendant quelques semaines un repos, une béatitude, analogues probablement au bonheur que procure une foi chrétienne. Je me rendis compte, peu à peu, que l'explication si séduisante de Darwin n'était pas complète, mais aujourd'hui encore je ne puis relire ce livre admirable sans me laisser aller

(1) Sur le monisme de M. Le Dantec, lire *l'Athéisme*.

à l'enthousiasme; je suis darwiniste chaque fois que je lis Darwin (1). » On sent qu'il a éprouvé vraiment toute sa vie la volupté austère et ardente de la connaissance; et il est beau qu'il ait lu, pour les approfondir, tous les ouvrages philosophiques des savants, ce que dédaignent trop souvent de faire leurs successeurs. « J'éprouve *une satisfaction réelle* chaque fois que j'arrive aux lois physico-chimiques, simples et générales, au phénomène vital... Je me rappelle avoir passé bien longtemps à observer au microscope la vie des êtres les plus simples, qui ne sont qu'une gelée informe et qui sont vivants! Pendant plusieurs mois ce spectacle m'a attiré *et fasciné* presque sans me rien apprendre, et j'ai souvent subi, devant ces phénomènes élémentaires, une impression *de vertige.* » Et cette volupté de la connaissance, il l'a expérimentée dès son jeune âge, ce qui lui fait comprendre combien il faut exploiter pour la recherche scientifique la force de l'adolescence où « l'esprit souple peut aiguiller librement sa croyance ».

Cela est important chez un savant, cela lui est indispensable à rester un homme, c'est-à-dire à sentir la vie dans son entière complexité; et l'on note avec satisfaction chez M. Le Dantec, particulièrement dans *le Conflit*, écrit avec le style léger et aimable d'Anatole France, une certaine philosophie, douce et égayée d'ironie, qui lui fait aimer le Jardin des Plantes et la contemplation de la nature, et qui tempère le sens polémique, dominant chez lui.

Chez un poète la ferveur est bouillonnante et extatique, et, par là, s'exprime en splendide confusion; chez le savant elle aiguise la clarté. L'enthousiasme scientifique s'exalte selon des lignes sévères et pures. La qualité principale de M. Le Dantec est une lucide clarté qui met ses ouvrages à la portée de tous les bacheliers et ravit ceux qui sont habitués à rencontrer l'obscurité dès qu'ils abordent des livres d'idées. Il entretient avec soin cette qualité, soucieux d'être compris du plus grand nombre, tant il est avant tout pédagogue et propagandiste. Clarté qui, par précision scientifique, lui fait exposer la même chose sous diverses formes, sous diverses images, tant il craint qu'on identifie la chose avec son image et qu'on ne voie plus celle-ci. Dût-il paraître rabâcher, il le dit lui-même, il n'hésite pas à revenir sans cesse sur ses expli-

(1) Félix Le Dantec : *Le Conflit* (Colin, 1902).

cations. La précision lui semble la qualité capitale, non seulement du savant, mais de l'homme ; et c'est ce qui fait qu'il se propose, dans un ouvrage sur l'esthétique (1), d'attaquer l'art en son principe.

Etre catégorique, avoir raison, telle lui semble la haute dignité de l'homme ; et il pousse même ce sentiment jusqu'à vouloir persuader tous : il était légitime qu'en ses articles de la *Revue Blanche* il voulût avoir raison contre M. Brunetière ou M. Fonsegrive, mais l'on comprend avec peine que dans *le Conflit* il ait choisi pour interlocuteur avec qui discuter sur le matérialisme l'abbé Jozon, pour qui la raison humaine ne compte pas *a priori*. M. Le Dantec, qui est un savant positiviste et déclare ne point comprendre la philosophie des philosophes (2), ne devrait même point s'arrêter à leurs opinions : puisqu'il considère que la philosophie est un malentendu, ce malentendu se dissipera quelque jour de lui-même ; le savant, cependant, utilisera mieux son temps à des travaux pratiques.

§

Savant, M. Le Dantec est avant tout un logicien, mais un logicien moderne, fort différent ici de ceux de la scolastique. La logique a évolué avec l'humanité. Autrefois, c'était une science générale prenant ses principes à la science alors dominante : les mathématiques. Elle emprunte aujourd'hui son esprit à la biologie, sur laquelle les mathématiques n'ont même plus la supériorité de la certitude, puisque le grand mathématicien Poincaré vient de l'infirmer (*la Valeur de la science*, Flammarion, 1903).

M. Le Dantec a réalisé œuvre très originale et moderne en faisant de la polémique une forme nouvelle et non moins créatrice de la science. Tandis que d'autres partent presque exclusivement de leurs observations et idées pour édifier leur système, M. Le Dantec préfère tirer sa philosophie scientifique de la vie de la discussion *point à point* des systèmes qui ont été établis avant lui : la science a passé d'une période exclusivement constructive à une période de critique.

(1) Il en a publié des fragments dans *les Arts de la Vie*, en 1905. Nous ne doutons pas que de telles idées ne lui viennent que de conceptions superficielles, entachées d'esprit d'abstraction, de l'art. Et il serait à souhaiter que, pour discuter sur l'art, un savant daignât étudier davantage les œuvres des artistes.

(2) Dans ses articles à la *Revue philosophique*.

Cela est particulièrement sensible dans le volume : *Evolution individuelle et hérédité* (1). Il ne s'y présente pas de faits nouveaux, mais c'est un livre très important et positif, parce que les faits connus y sont interprétés et exploités par une méthode nouvelle de l'auteur, parti de ce point de vue qu'il est impossible de trouver, entre les corps vivants et les corps bruts, une autre différence que la présence ou l'absence de la propriété d'assimilation, et qui a fait de cette propriété la base de ses déductions. Il est ainsi arrivé à donner en ce livre et ailleurs des définitions de l'individu et de l'espèce qui ne sont pas simplement ingénieuses, mais suggestives, qui ne sont pas seulement des mises au point couronnant une série de raisonnements, mais des prémisses nécessaires d'où peuvent procéder de nouveaux travaux importants.

L'individualité correspond à un certain nombre de caractères différenciels qui font distinguer un être de tous les autres êtres semblables, caractères différenciels qui proviennent de l'agencement particulier du système nerveux (*Théorie nouvelle de la vie*). Avec la continuité nerveuse, l'existence d'une forme d'équilibre obligatoire serait un excellent critérium pour la définition de l'individualité... « il est logique » de définir *individu* une masse vivante dont la forme est héréditairement obligatoire; l'individu est l'unité morphologique héréditaire (*l'Unité dans l'être vivant*) (2).

Ce sont là des définitions, c'est-à-dire vraiment, semble-t-il, plutôt des opérations de logique que de la science, mais leur considérable importance scientifique n'a pas échappé à des savants tels que M. Giard : une bonne définition peut valoir mieux qu'une découverte, principalement dans la biologie, qui est une science en organisation et qui est la science logique de la vie. La définition de l'individu, obtenue à la suite d'une analyse très précise, est très originale et harmonique au reste des préoccupations et travaux de M. Le Dantec. Nous faisons quelques réserves à celle qu'il a donnée de *l'espèce:* il constate l'espèce comme définie, chez les plastides, par *la qualité* chimique de leurs substances vivantes, et la variété, *la race,* comme définie par des proportions *quantitatives* de ces sub-

(1) Félix Le Dantec : *Evolution individuelle et Hérédité* (Alcan). Voir aussi *Traité de Biologie et Introduction à la Pathologie. — L'individualité et l'erreur individualiste* (Alcan, 1898).
(2) Félix Le Dantec : *l'Unité dans l'être vivant.* Alcan, 1902.

stances, indépendamment de toute question de parenté. Il est très intelligent d'avoir posé que l'espèce se fondait sur une différence qualitative ; mais il importait au logicien de donner une définition rigoureuse de la qualité, et il n'importait pas moins au transformiste ou au moniste de poser que la qualité n'est qu'une puissance de quantité.

La méthode, entravante et stérilisante chez les scolastiques, est féconde, créatrice en science. On a coutume d'appeler déductive celle que M. Le Dantec emploie, et il certain qu'il tire rigoureusement ses conclusions de ses prémisses par une suite de syllogismes serrés ; mais il procède toujours du simple au composé après avoir soumis le simple à de minutieux travaux d'induction et d'expérimentation. Ainsi, sa théorie nouvelle de la vie est basée sur ses expériences de mérotomie.

§

Tempérament critique, M. Le Dantec a commencé par faire la critique du langage scientifique : il a montré que c'était des vices du langage que venaient la plupart des erreurs et que si de grands savants s'étaient souvent trompés d'une façon qui nous étonne aujourd'hui et nous paraît parfois grossière, c'est parce qu'ils s'étaient servis de mots anciens, qui exprimaient malgré eux, et souvent sans qu'ils s'en doutassent, des notions qu'il n'avaient plus. Sa théorie du langage est même une de ses plus originales :

Nous parlons, dit-il en substance, avec les mots dont se servaient nos ancêtres et où ils ont cristallisé leur façon de sentir et de juger ; or, depuis, l'humanité a changé de sentiment et de jugement, mais elle exprime sa pensée nouvelle et libre avec des mots qui continuent à signifier son ancienne pensée religieuse. Le langage est une perpétuelle interprétation ; on n'interprète que d'après l'esprit particulier du siècle auquel fut formé le mot dont on se sert et où toutes les croyances étaient contraires aux nôtres ; « il est absolument nécessaire d'avoir dans les sciences naturelles une langue qui permette de s'exprimer clairement, de décrire *sans rien interpréter*, à cause de la valeur manifestement *provisoire* de tous les essais d'explication (1) ». « Notre langage est rempli d'erreurs, puis-

(1) *Théorie*, p. 3.

que nous le tenons des ignorants qui étaient nos ancêtres (1). »

« Le langage a été fait par des hommes qui se croyaient libres et il ne permet de s'exprimer qu'en faisant de l'homme le sujet du verbe, c'est-à-dire le maître de ses actions; c'est toujours l'histoire du Je qui est immortel et libre par essence. » Les déterministes continuent à employer le langage des partisans du libre arbitre et M. Le Dantec signale à quelles erreurs cela les expose. « La théorie animiste n'est qu'une conséquence d'un langage fautif. » Les erreurs des grands physiologistes viennent de ce qu'ils emploient couramment des images anthropomorphiques et vitalistes. Ainsi Claude Bernard a dévié sur le mot fonctionnement jusqu'à donner de la vie une explication fausse et contradictoire avec lui-même : M. Le Dantec l'a prouvé avec ingéniosité et force dans une belle argumentation (2). Instruit par cet exemple, M. Le Dantec a su au contraire trouver des comparaisons très précises pour montrer l'identité de la vie et des phénomènes physico-chimiques. On le voit constamment dans la *Théorie de la vie*, où il a su établir contre les vitalistes le caractère chimique des phénomènes *d'assimilation* par lesquels s'accroissent les plastides, en les différenciant des phénomènes de *nutrition* des êtres supérieurs. Son explication de l'évolution de l'œuf est plus frappante encore.

« Pour distinguer deux œufs de forme presque semblable, nous suivons leur développement jusqu'à ce que nous voyions l'un d'eux devenir une truite, l'autre un hareng. Ainsi exposé cela semble enfantin, et néanmoins c'est exactement la même chose que l'on fait en chimie quand, pour distinguer deux corps semblables d'apparence, on les soumet à leurs *réactions caractéristiques*. Du bromure de sodium et du bromure de potassium donnent des couleurs différentes à la flamme du bec Bunsen ; si nous ne connaissions pas leur composition atomique et leurs autres propriétés, nous définirions ces deux corps par la couleur qu'ils donnent à la flamme du bec Bunsen et nous dirions somme toute : celui qui donne la flamme jaune est « le corps qui donne la flamme jaune », comme l'œuf de hareng est celui qui donne un hareng Et la propriété de donner un hareng au bout d'un certain nombre de bipartitions

(1) *Le Conflit.*
(2) Théorie, pp. 241-243.

dans un milieu convenable est bien plus spéciale, bien pl
caractéristique que celle de donner une couleur jaune à
flamme du bec Bunsen. Donc, sans connaître la compositi
des œufs, nous pouvons les déterminer rigoureusement en l
soumettant à des réactions caractéristiques qui se traduise
précisément par leur augmentation, leur développement... to
ceci semble puéril et cependant a une très grande importance
l'adulte est déterminé dans l'œuf; il est bien certain q
l'œuf ne suffit pas à donner l'adulte, mais si, partant de l'œu
on entretient toujours classiquement et physiquement les co
ditions favorables à la vie, on est sûr qu'on arrivera à un
forme adulte *spécifiquement déterminée*, c'est-à-dire que si l'o
pouvait donner le nombre et la nature chimique des substa
ces plastiques qui composent un œuf de hareng pris au hasar
on pourrait affirmer que toute association identique de sub
tances plastiques, quelle que fût son origine, donnerait u
hareng au bout d'un temps suffisant de conditions favorabl
à la vie... L'adulte est la réaction caractéristique de l'œu
comme le virage au rouge du tournesol bleu est la réacti
caractéristique des acides. »

Toutes nos notions fausses sur la mort viennent de not
langage. Il y a un personnage d'Edgar Poe qui dit : « Tout
l'heure je dormais et maintenant je suis mort. » *Je suis mo*
est; selon M. Le Dantec, la plus grande sottise que puisse fo
muler notre langage, « si commode cependant pour dire de
bêtises. *Je* est incapable d'être mort, puisque *je* est la résu
tante de la vie. » Mais tout le monde répète un peu la phras
de Poe, et dit : Je suis, je serai mort ; et ainsi, prolongeant l
je au delà de la vie, nous nous sommes habitués à croire qu
notre individualité subsistait jusqu'après la mort, alors qu'ell
s'est émiettée, et nous croyons à la survivance, à l'âme.

De même, « Dieu est un mot comme tant d'autres avec leque
vous représentez les illusions de votre imagination : d
moment qu'une illusion a été représentée par un mot, ell
prend corps, elle existe; et l'on discute ensuite indéfinimen
sur des mots comme s'ils signifiaient quelque chose. *La philo
sophie des hommes est une conséquence du langage articulé*
un simple bavardage ». En somme, la philosophie serait un
maladie du langage.

On ne saurait contester qu'il ait justement accordé un

grande importance au langage si l'on se rappelle que, suivant notre linguiste le plus estimé, M. Ferdinand Brunot, professeur à la Sorbonne, toute l'éducation philosophique s'est faite au XVIIIe siècle par la grammaire.

§

C'est encore en logicien qu'après avoir fait la critique de notre langage, montant à un degré plus élevé, M. Le Dantec a fait celle de nos habitudes d'esprit, entre toutes de la manie métaphysique. « C'est une pure folie que de penser à ce qui, par la vertu de la nature même de l'homme, est inconnaissable à l'homme ; mais l'homme est *plus fier de son imagination* que de ses organes des sens (1). » Et quelques pages plus loin il développe avec une calme logique :

« La conclusion de toute cette enquête sur la place de la vie dans les phénomènes vitaux est que la vie est d'essence chimique ; elle peut donc être impressionnée par tout ce qui, dans la nature, est capable d'influencer les réactions moléculaires, soit directement, soit indirectement. Grâce au fait que les radiations lumineuses sont précisément douées d'activité chimique, le domaine de la connaissance de l'homme s'étend fort loin, mais cela n'empêche pas qu'il soit limité, d'une part du côté du très grand, d'autre part du côté du très petit. Tout ce qui est en dehors de ces deux limites est inconnaissable à l'homme ; on ne saurait dire que cela constitue un domaine métaphysique, car rien ne peut être en dehors de la nature, mais il est logique de dire que c'est un domaine *métanthropique*. D'ailleurs, si l'homme ne peut connaître ce domaine, *cela lui est indifférent*, les mouvements qui lui sont inconnaissables l'étant uniquement parce que, précisément, ils ne peuvent pas agir sur lui. Malheureusement l'esprit humain se préoccupe volontiers de ce qui ne le regarde pas »... « Ce qui n'agit sur rien de ce que nous connaissons nous est parfaitement indifférent, et il est vraiment illogique d'attribuer à cet inconnaissable la direction du monde. »

Etre de raison, M. Le Dantec fait avec rigueur la critique de notre imagination, assez stupide pour vouloir *se représenter* des choses qui ne peuvent pas tomber sous nos sens. Pou-

(1) *Les Limites du connaissable* (Alcan, 1903).

vant affirmer l'existence des atomes, nous voulons imaginer leur forme. « Dès que l'on arrive à des objets dont la dimension est égale ou inférieure à l'amplitude d'une vibration lumineuse, il ne peut plus être question de forme au sens habituel du mot. Par exemple, je suppose qu'un corps visible soit limité par une surface donnée, par une équation algébrique comme ayant environ un millimètre de diamètre. Avec une unité de grandeur qui serait le trillionième de celle qui était employée dans le premier cas, la même équation représenterait une surface semblable algébriquement à la première et qui aurait un trillionième de millimètre de diamètre. Eh bien, nous n'avons pas le droit de dire que nous *nous imaginons* cette surface semblable à la première, car elle est trop petite par rapport aux vibrations lumineuses et elle ne peut donner d'images visuelles...Pour les atomes nous avons une tendance instinctive à nous représenter de petites masses en repos molaire, comme des grains de plomb, et c'est là une erreur certaine. » M. Félix Le Dantec refait fortement, du point de vue contemporain, qui n'est plus métaphysique comme chez Malebranche, mais scientifique, le procès de « la folle du logis ».

Elle est la source de toutes les erreurs, et c'est elle qui provoque les erreurs d'interprétation, les divergences dans la compréhension des choses. La logique, au contraire, est la grande conciliatrice et sait faire la synthèse des théories adverses. C'est par là que la critique est créatrice, contrairement au préjugé courant. M. Le Dantec l'a prouvé avec une puissante et féconde ingéniosité dans *Lamarckiens et Darwiniens* (1). Comme la querelle des néo-Lamarckiens et des néo-Darwiniens est une des plus importantes et des plus heureuses pour la science qui aient eu lieu au XIXe siècle, il sera intéressant de la résumer. Aussi bien est-ce exposer l'évolution de la biologie depuis cinquante ans, et son état actuel.

Lamarck a été amené à énoncer les deux principes suivants : 1° l'usage d'un organe le développe; 2° les variations acquises communes aux deux sexes sont héréditaires. Pour Lamarck, l'adaptation de l'animal aux conditions du milieu

(1) Félix Le Dantec : *Lamarckiens et Darwiniens* (Alcan, 1899). Voir application à la médecine, dans son *Introduction à la Pathologie générale*. On lira en outre avec intérêt, dans *la Grande Encyclopédie*, les articles : *Transformisme* et *Vie*, rédigés par M. Le Dantec et M. René Berthelot.

résulte d'un effort direct de l'animal. Selon Darwin, c'est la sélection naturelle, résultant de la lutte pour l'existence, qui a le premier rôle dans les variations des espèces.

Il s'est formé après Darwin deux grandes écoles adverses : les néo-darwiniens, dont Weissmann a été le chef, et les néo-lamarckiens, dont le paléontologiste américain Cope, mort récemment, a été le représentant le plus autorisé.

1° Pour les néo-lamarckiens, les variations des êtres n'apparaissent pas au hasard, mais sont définies par les conditions dans lesquelles ils apparaissent. Pour les autres, elles sont purement fortuites; c'est seulement ensuite que l'utilité de ces caractères fortuits détermine leur fixation par la sélection naturelle;

2° Les causes de variations résultent pour les premiers, de la réaction directe de l'organisme au milieu; les caractères congénitaux dans les individus sont les seuls caractères acquis par l'espèce : tout dépend de la manière dont s'est effectuée la fécondation. La seule cause de variation serait le mélange en proportions variables des caractères paternel et maternel dans l'œuf, mais il suffit de réfléchir un instant pour comprendre qu'en mélangeant d'une infinité de manières des caractères préexistants on ne peut faire apparaître un caractére réellement nouveau;

3° Les néo-lamarckiens croient à l'hérédité des caractères acquis au cours de l'existence, et Darwin aussi y croyait, mais Weissmann n'admet que celle des caractères congénitaux;

4° Les instincts dérivent, pour les premiers, d'actes intellectuels progressivement fixés par l'habitude dans l'hérédité des espèces, pour les seconds d'actes fortuits fixés par la sélection naturelle.

M. Le Dantec a voulu montrer qu'une application rationnelle du principe darwinien à la lutte entre les éléments des tissus conduit directement aux principes de Lamarck. Ce qu'il y a de très remarquable, c'est qu'il est arrivé à la conciliation des deux théories adverses en les transportant de l'observation des êtres supérieurs aux êtres simples.

Les plastides (ou cellules) sont des corps doués de vie élémentaire, c'est-à-dire qui, progressivement, s'accroissent par assimilation dans un milieu favorable et se détruisent par un milieu défavorable. Cette destruction, parfois lente, peut s'ar-

rêter soudain si le milieu cesse d'être défavorable et il reste alors des plastides différents des plastides initiaux par la proportion de leurs substances constitutives (variation quantitative); ils se multiplient en gardant cette différenciation. Cette différenciation est parfois même plus que quantitative, qualitative, et donne lieu à des espèces nouvelles.

Plaçons deux espèces de plastides dans un milieu favorable à l'une et défavorable à l'autre : celle-ci se détruit; l'autre, plus apte, survit : c'est la persistance du plus apte. Les individus de cette espèce se multiplient et, ainsi, épuisent le milieu qui devient impropre à leur vie. Suivant les points où ils sont, tel ou tel plastide trouve plus difficilement sa vie, et dépérit, puis périt avant les autres en rendant au milieu les produits plastiques qui permettent aux autres de prolonger leur vie : c'est la concurrence vitale. On appelle « plus aptes » les variétés de plastides qui, placées dans des conditions plus favorables, ont subsisté; et le principe de Darwin, considéré comme conséquence a posteriori, est évident.

Certains plastides s'agglutinent les uns aux autres et forment les êtres polyplastidaires; ils restent, en ces êtres, liés par une corrélation étroite; agglutinés, ils englobent une portion du milieu dans lequel ils vivent; c'est ce qu'on appelle « le milieu intérieur » de l'être qu'ils forment. Ce milieu est rapidement modifié par l'activité chimique des éléments histologiques qui l'entourent et, modifié par eux, il les modifient; l'ayant épuisé, ils mourraient s'il n'était sans cesse renouvelé grâce à une *coordination* définie existant entre tous les éléments de cette association. Le renouvellement du milieu intérieur résulte d'un certain nombre de fonctions que l'on peut étudier séparément, chaque fonction s'opérant par un élément histologique ou organe spécial. Alors il peut se présenter des cas divers : ou bien les éléments d'un organe sont pendant son fonctionnement à l'état de destruction, et l'organe finit par disparaître; ou bien les éléments sont à la condition d'accroissement, et alors le fonctionnement renforce l'organe. C'est la première loi de Lamarck : l'emploi plus fréquent et plus soutenu d'un organe le fortifie proportionnellement et, *vice versa*, le défaut d'usage l'atrophie et finit par le faire disparaître. Loin de se contredire, les principes de Lamarck et de Darwin se déduisent l'un de l'autre. Par la logique, par la méthode

déductive allant du plus simple au composé, M. Le Dantec a concilié les théories adverses.

La Logique est donc la science de la concorde ; à ce titre, elle sait aussi utiliser tout ce qu'il y a de bon dans les théories insuffisantes. Lorsque M. Le Dantec a à établir dans son *Evolution individuelle et hérédité* sa théorie bio-chimique de l'hérédité, il le fait en reprenant les définitions de M. Roux et de M. Delage et en critiquant les points qui lui ont paru faibles par l'effet d'une élocution vague ou incomplète. Il n'y a guère de mauvais pour lui, il n'y a que de l'incomplet.

Il reprend leurs théories incomplètes et infirmées par des explications vitalistes mystérieuses ; il remplace celles-ci par des explications mécanistes de biochimie, et il expose une théorie qui donne toutes les conséquences des prémisses. Cette façon d'arriver à établir sa solution en reprenant les définitions des autres et en y utilisant tout ce qui s'y trouvait de bon est caractéristique de son procédé général d'esprit : c'est d'un savant avant tout logicien, organisateur. Il introduit à titre capital la Logique dans la science, faisant une Biologie avant tout logique, et c'est une opération très importante.

III

Par ces qualités fondamentales de clarté et de logique, M. Le Dantec se marque nettement comme un savant français. *En une certaine mesure*, c'est bien aussi en Français qu'il a compris et défendu l'œuvre de ce grand Lamarck pour lequel il a réclamé « une édition nationale ». L'Anglais Darwin et ses disciples en ont méconnu au contraire la valeur étant, avant tout, des esprits inductifs. « Les œuvres de Lamarck me paraissent extrêmement pauvres, écrivait Darwin ; je n'en tire *pas un fait*, pas une idée. » M. Le Dantec, au contraire (1), en a pu parfaitement caractériser le génie français : synthétique, déductif et philosophique ; il en a fait percevoir le caractère égalitaire en montrant que ce qui y était essentiel c'était « d'avoir placé la vie parmi les autres phénomènes naturels », tandis que Darwin a été spontanément porté à énoncer et à accuser les lois aristocratiques de la Lutte pour la vie.

(1) *Les Limites du Connaissable* (Alcan, 1903).

Une des choses qui intéressent le plus vivement dans l'œu
vre de M. Le Dantec, dont le caractère est éminemment philoso
phique, et par quoi peut-être il se prouve encore français, c'es
de voir comment un savant philosophe se comporte en philo
sophie, la façon catégorique imperturbable et simple ave
laquelle il tranche dans la philosophie des philosophes comm
un homme nouveau dans des institutions d'ancien régime
M. Le Dantec est la plus frappante manifestation de ce qu
peut être l'esprit scientifique, moderne et révolutionnaire
devant la philosophie ancienne.

En ces pages succinctes, où l'on a dû laisser de côté les tra
vaux spéciaux de M. Le Dantec, notamment sur la sexualité (1)
on a néanmoins pu constater l'importance de l'œuvre générale
Il semble que depuis quelque temps M. Le Dantec, soucieu
avant tout d'éducation, s'emploie trop abondamment à vulga
riser ses premières découvertes et conceptions. Il le fait dan
des ouvrages d'évangélisation combative où l'on goûte le
plus solides et souples qualités du XVIIIe siècle, mais à qui l'in
suffisance de culture artistique et le « dédain » des écrivain
contemporains enlèvent cette variété d'argumentation et cett
complexité de la sensibilité et du style d'où se nourrissen
la richesse de l'éloquence et la subtilité de la logique q
permettent seules de séduire et de convaincre un publi
comme l'a pu faire à son heure son compatriote Renan. O
réclame donc de lui d'autres ouvrages de la nouveauté et d
la profondeur de sa *Théorie nouvelle de la vie*. « De mêm
que l'activité vitale, a-t-il écrit quelque part, l'évolution de
êtres organisés est un phénomène d'ordre chimique » : nu
n'est mieux préparé à nous donner une Histoire biochimiqu
de l'évolution des espèces, et c'est le livre passionnant à écrir
aujourd'hui.

MARIUS-ARY LEBLOND.

(1) *La Sexualité*, Naud, éditeur, collection Scientia, 1899. — *La Matière vi-
vante, la Bactéridie charbonneuse, la Forme spécifique* et *les Sporozoaires*
(Masson).

LE DIVAN

—

Son tapis, qu'ont jadis tissé des mains persanes
De tulipes, d'œillets, de cyprès et d'oiseaux,
Est venu, de très loin, au pas des caravanes,
De quelque ville bleue où chantent les jets d'eaux.

Aux fils entrecroisés de ses trames écloses
Il imite à nos yeux l'éclat de vos jardins,
Ispahan, où le soir s'empourpre à mille roses,
Mossoul, sur qui l'aurore est pâle de jasmins !

Jadis, il m'eût donné vers les cités lointaines
Le désir de porter mes pas sous d'autres cieux
Et d'entendre, au bruit frais qui monte des fontaines,
Le rossignol répondre au rosier amoureux ;

Jadis, j'aurais voulu, dans l'aube orientale,
Auprès du dôme courbe entre ses minarets,
Voir sur la tige en feu fleurir l'ardent pétale
Et les oiseaux d'amour voler vers le cyprès ;

Mais aujourd'hui mes yeux à ce tapis de Perse
Ne demandent plus rien de ses riches couleurs
Que d'offrir à ton corps qui sur lui se renverse
Le printemps éternel de ses laines en fleurs ;

Que m'importe le bain où rirent les sultanes
Et le mystère bleu d'un pays inconnu,
S'il me suffit de voir, tissés de mains persanes,
La tulipe et l'œillet caresser ton pied nu !

HENRI DE RÉGNIER.

LES TROIS TRAITÉS DOCTRINAUX
DE DANTE

—

On convient généralement que l'Alighieri incarne le Moyen-Age et que la *Divine Comédie*, rangée parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, est le seul poème épique de l'ère chrétienne. Mais l'admiration se comporte en face du livre prodigieux comme à l'aspect des grandes cathédrales : on s'extasie sur la majesté du monument, sur les proportions admirables, on fait la génuflexion et on passe, sans regarder ni les vitraux pleins d'évocations symboliques, ni les chapiteaux historiés de figures satiriques.

Parmi les plus enthousiastes de la statuaire grecque, qui se doute de l'idéogrammatisme de la *Vénus de Milo* ou du sens si pessimiste de ces poupées funéraires que nous appelons des Tanagras?

La *Divine Comédie* littérairement plane sur l'imagination universelle : spirituellement elle dresse son énigme sans que nul Œdipe s'aventure à l'expliquer. On trouvera peut-être quelque intérêt à feuilleter ésotériquement les trois ouvrages où Dante a laissé voir sa très secrète pensée.

Le traité de *l'Elocution vulgaire* est probablement de 1319 ou 1320, antérieur d'un an ou deux à la mort du poète. De nombreux commentaires ont été faits, par des régents qui ne virent qu'un art poétique, une sorte de philologie mêlée de prosodie dans ce traité de cryptographie ou de stéganographie.

Les professeurs officiels n'hésitent pas à écrire : « En lisant le traité de *l'Eloquence vulgaire*, on apprendra au prix de quels savants et consciencieux travaux s'est formée cette langue de bronze qui, mise en fusion à la flamme du génie, reçoit de la pensée une empreinte fidèle et indestructible. »

En d'autres termes, le *Traité de l'Eloquence vulgaire* serait un traité d'éloquence, une rhétorique, la rhétorique de Dante. Les patentés ont-ils lu cette institution oratoire? Ils sont doc-

teurs ès lettres, et naturellement ils n'y ont vu que des mots.

I. — Pourquoi ce traité de la langue vulgaire est-il en latin, puisque Dante prétend s'adresser, non seulement aux hommes, mais aux femmes et aux enfants?

Le poète promet de leur faire boire un suave hydromel, *verbo aspirante de cœlis*.

Comment accommoder ce langage emprunté à celui du ciel avec cette destination? Ce serait déjà trop présumer des hommes d'élite. En outre, il définit le langage vulgaire, « celui que les nourrices apprennent à l'enfant, dès qu'il peut distinguer les mots ».

« L'autre langage où peu de gens parviennent est appelé grammaire par les Grecs » ; et de celui-là Dante ne s'occupera pas.

Les anges ni les animaux ne parlent. Les pies imitent la voix de l'homme, qui seul est doué de la parole. Tandis que les intelligences célestes se pénètrent, le mortel ne peut échanger sa pensée que par le langage.

Adam parla avant Eve. « Nulle personne dont l'esprit est sain ne saurait hésiter sur la première parole qu'il prononça, je ne doute pas que ce ne fût Elie ou Dieu. » Or cette parole est à la fois une façon d'interrogation ou de réponse.

Avant la prévarication de l'espèce humaine, tous les discours commençaient par *a gaudio;* depuis ils commencent tous par *heu!*

On verrait à tort, sous ce symbole biblique, une intention historique. Dante noie sa pensée dans un flot de citations et de souvenirs scolastiques, non qu'il sacrifie à la mode de son temps, mais il masque ainsi son intention. Il est pédant comme Rabelais est comique, pour la même raison : et il ne faut pas trop s'étonner de son obscurité, et de nos peines à la percer. Elle devait résister à la perspicacité, autrement aiguë que la nôtre, des révérends inquisiteurs qui certes, avec deux lignes d'un homme, se chargeaient fort bien de le faire brûler, *ad majorem Dei gloriam*.

Dante recherche quelle fut la langue primitive ? « La maternelle est si naturellement chère à tous que chacun est prêt à soutenir qu'elle fut la langue d'Adam? Le latin aurait-il cet honneur, le latin parlé à *Pietramala*, ville *amplissima* sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres et du reste patrie de

la majeure partie des enfants d'Adam ? Non, la première parole fut hébraïque : *Eli !* Ensuite Dante raconte l'histoire de la tour de Babel et comment les langues se sont séparées selon les métiers, et comment, ô singularité ! ce furent les ouvriers de l'ordre le plus élevé qui choisirent l'idiome le plus barbare.

Ceux qui gardèrent *la langue sacrée* n'étaient pas là et ne commandaient pas ; ceux-là, peu nombreux, étaient de la race de Sem.

Dante ne croit pas que les hommes aient été dispersés lors de la confusion des langues. *Radix humanæ propaginis in oris orientalibus sit plantata.* La racine de la lignée humaine fut plantée en Orient. Notre race poussant des rejetons de différents côtés, *multipliciter palmitas*, elle s'étendit jusqu'aux confins de l'Occident et *guttura rationalia*, des bouches rationnelles, burent à quelques fleuves d'Europe. Soit que ceux-là fussent des étrangers, soit qu'ils eussent quitté l'Europe quoique y étant nés, ils y apportèrent un triple langage : *idioma trifarium attulerunt.*

Les uns affirment par *oc*, les autres par *oil*, les derniers par *si*. Mais, remarque le gibelin, tous disent de même : *Dieu*, *ciel*, *amour*, *mer*, *terre*, *vivre*, *mourir*, *aimer*, et d'autres mots encore.

« Si nous examinons attentivement *nos autres œuvres*, nous nous découvrirons plus différents de nos aïeux que des étrangers nos contemporains : aussi j'affirme que si les anciens *papienses* ressuscitaient, ils parleraient un autre langage que les *papiens* d'aujourd'hui. Seuls des hommes peu différents des brutes croient qu'on a toujours parlé le même langage dans une même ville.

« L'art de la grammaire, cette inaltérable conformité de manière de parler, est réglé d'un commun accord et n'est soumis à l'arbitraire de personne. La langue d'oil l'emporte ; pour sa facilité, elle peut revendiquer tout ce qui a été traduit et *Arturi regis pulcherrimæ ambages* ; la langue d'oc, plus parfaite et plus douce comme vulgaire éloquent ; la langue de si s'appuye davantage sur la grammaire commune. Le gibelin compte quatorze dialectes italiens ! Celui des Romains est le plus honteux (*turpissimum*) de toute l'Italie et il n'y a pas à s'en étonner : leurs mœurs et leur manière de vivre, dans sa difformité, dépassant tout ce qu'il y a de plus fétide ! Presque

tous les Toscans sont obtus dans leur vilain langage, *in suo turpiloquio sint obtusi.* Bologne seule pourrait avoir la palme du langage, quoique les Bolonais du bourg Saint-Félix et ceux de la Grande-Rue ne parlent pas la même langue. Celle des Siciliens est la plus honorable parmi toute celles que Dante a passées au crible. Les gens d'Apulie barbarisent honteusement, à cause du voisinage des Romains.

Après des citations de mots divers de chaque prétendu dialecte, Alighieri déclare que l'idiome vulgaire est celui qu'on rencontre dans toute l'Italie, sans qu'il soit plutôt dans une ville que dans une autre, quoiqu'il puisse exhaler plus d'odeur ici ou là, comme le fait la plus simple des substances qui est Dieu ; l'idiome vulgaire vraiment illustre, cardinal, aulique et courtisan, est celui d'après lequel il faut mesurer, peser et comparer tous les dialectes.

Illustre, *illuminans et illuminatum præfulget*, il remplit un sublime ministère (*sublimatum est magistratu et potestate*). Sa puissance est telle qu'il peut changer le cœur des hommes les amener à vouloir ce qu'ils ne veulent pas, comme il a fait et comme il fait encore. Ceux qui le cultivent l'emportent en honneur sur roi, marquis, cardinal, et sur les autres grands.

Cardinal, il est le gond qui entraîne la porte, il sème et greffe sans cesse de nouvelles plantes.

La curialité n'étant qu'un pesage des choses qui sont à faire, tout ce qui est bien pesé s'appelle curial... Quoique nous n'ayons pas de curie en Italie, puisqu'on entend par là seulement celle du roi d'Allemagne, il serait faux de dire que nous autres Italiens nous n'avons pas de curie, mais elle est dispersée corporellement et ses membres ne sont reliés entre eux que par la *gracieuse lumière de la raison.*

L'idiome illustre ne convient pas même aux meilleurs poètes ; il veut des hommes qui lui soient assimilés, *consimiles viros ;* il faut savoir proportionner l'ornement à la matière et ne point parer d'or et de soie une femme hideuse à moins qu'on ne sache séparer au besoin l'ornement du sujet, car, la séparation faite, ce qui est vil apparaît plus vil encore.

Quel sujet convient à l'illustre idiome ? *Aliud dignum, aliud dignius, aliud Dignissimum*, car il y a dans l'homme trois esprits et il va par trois chemins à l'utile, à l'agréable et à l'honnête. Rien de plus utile que le salut, de plus agréable

que l'amour, de plus honnête que la vertu, *armorum probitas amoris accensio, directio voluntatis*. Bertrand de Born a chanté les armes, Arnaud Daniel l'amour, Cino da Pistoie la droiture.

Quiquid versificamus sit cantio. Les chansons ont plus de noblesse que les ballades, parce qu'elles font elles-mêmes tout ce qu'elles doivent sans aucun besoin d'accompagnement. L'art tout entier ne se trouve que dans les chansons; en elles seules sont descendues à leurs lèvres les plus hautes pensées des poètes. Pour qui met quelque doctrine dans ses œuvres le mode tragique s'impose dans le chant du salut, de l'amour et de la vertu. Pour réussir en style convenable, il faut un art constant et être versé dans les sciences.

Le vers est celui de onze syllabes, celui des docteurs de Languedoc et de Provence, *superbissimum carmen*.

« On appelle construction la combinaison d'après certaines règles. Il y a des constructions congrues et d'autres incongrues, de très pleines d'urbanité et d'insipides. »

Dix chansons sont citées, comme exemples.

Le choix des mots est puéril, féminin ou viril.

Parmi les virils il y en a de sylvestres, d'urbains, de peignés, de coulants, de hérissés, de boursouflés, ceux-là qui résonnent inutilement. *Peignés* sont les mots de trois syllabes ou de deux, qui font éprouver à qui les prononce une certaine douceur, tels: *amore, donna, dizio, virtute, donare, letizia, salute, difesa*.

La chanson est l'assemblage tragique de stances égales, sans dialogue, dont une sentence sera le but final.

La stance, vaste chambre, est le réceptacle de tout l'art.

Ce qui suit semble vraiment prosodique: l'ouvrage du reste ne nous est pas parvenu complet ou n'a pas été achevé. Je l'ai résumé tel que chacun peut le lire en sa littéralité; j'essayerai maintenant de le traduire, de lui attribuer son véritable sens. Le lecteur sait au moins que Dante n'était ni un maniaque de la tabulature, ni un esprit ingénu. Lorsqu'il nous paraît ridicule, c'est qu'il se moque de nous et son obscurité forte à dessein cache toujours une idée nette. Dante comparut devant l'inquisiteur, on l'avait dénoncé comme hérétique et il fut exilé par le parti romain. Le vrai titre de ce traité serait : *De la libre pensée en langue vulgaire*, en ayant soin de remar-

quer qu'au XIII[e] siècle le libre penseur s'écartait seulement de l'orthodoxie, tandis qu'aujourd'hui il ne pense rien, simple négateur sans doctrine.

Tout homme a besoin de communier avec ses semblables, c'est-à-dire avec ceux qui croient, aiment et espèrent comme lui et même les femmes et les enfants (néophytes). Combien, semblables à des aveugles par les rues, se trompent sur l'ancienneté et la légitimité de certaines institutions (*anteriora posteriora putantes*)! Dante aspirant le Verbe des cieux va le leur communiquer, en leur enseignant à s'entretenir librement dans leur langue maternelle. Il n'est question du serpent de la Genèse et de l'ânesse de Balaam que pour arriver à atteindre *les pies* (les pieux) imitateurs de la voix humaine et de l'homme raisonnable. Or, la raison varie d'individu à individu et ses opérations constituent la liberté de la pensée. Pour le premier mot prononcé par le premier homme : ELI. Faut-il le lire, avec Aroux, *Enrico Luxemburghere Imperator?* Le gibelin nous avertit que ELI est un mot de question ou de réponse, c'est-à-dire de reconnaissance. Dans le *Paradiso*, Adam dit seulement I, première lettre d'Imperator ou dixième lettre hébraïque, le jod sacré?

L'évocation de la Tour de Babel s'applique à un événement du temps, extermination des Albigeois et des Templiers peut-être. Avant la prévarication, les discours commencent par *à gaudio*, il faut traduire ou par Gault, d'où vint Gothique, et ensuite Goliard ou Gouliard, ou par *gaudium*, et malgré soi on pense au papegay (perroquet des maçons) et au gay savoir ou gaie science, l'art des Galls ou coqs.

Pietramala (mauvaise pierre), Rome, est *amplissima* et patrie du plus grand nombre des hommes. Cela est clair. L'initiation vint d'Orient, apportée par des étrangers juifs, maures, sarrasins, ou rapportée par les Croisés, et cette initiation donnait aux mots un triple sens. Aussi Dante ne s'occupe que des langues romanes, provençal, languedocien et italien ; L'identité des mots cités correspond à une identité d'idée ; car l'exemple du c. VII du l. II donne : *Amour, donne désir, vertu, done re* (*roi*), *joie, salut, sécurité, défense.*

Si un professeur vient dire que Dante ne prétend que citer des mots peignés, trisyllabiques, *vel vicinissima trisyllabitati*, on priera ledit professeur de commenter cet autre mot

donné par l'Alighieri pour les naïfs : *sovramagificentissimamente.*

Le temps, maître des changements, amène plus de différences que l'éloignement. Dante s'entendra plutôt avec un kabbaliste d'Asie qu'avec les papaux d'autrefois, et les papaux d'autrefois, s'ils ressuscitaient, n'admettraient pas la Papauté d'aujourd'hui. Il faut être presque une brute pour croire que l'œuvre des apôtres se retrouve dans l'œuvre des papes et nommément de Clément V. « Notre race » veut dire race latine, mais s'étend au spirituel; notre communion, celle des gosiers raisonnables qui n'avalent pas les assertions comme pâté et qui jugent d'abord la nourriture morale qu'on leur propose. Le mot « palmites » correspond singulièrement aux *Palmieri* de la *Vita Nuova*, pèlerins ou croisés de Syrie qui rapportèrent ce langage à triple sens. La grammaire de Dante, cette inaltérable conformité de manière, doit s'entendre de penser autant que de parler. L'oil a eu la traduction de la Bible, c'est-à-dire la *mise* en critique des livres sacrés et en plus les ambages de la Table Ronde, ceux, si divers, du Saint-Graal. En effet, cette grammaire est commune à la France et à l'Italie.

Ce que dit le gibelin sur la pureté du langage de Bologne, sur la honte de celui de Rome s'applique à la doctrine. Sans cela, on ne comprendrait pas que le parler de la ville éternelle fût *turpissimum ;* les mœurs dépassant ce qu'il y a de plus fétide désignent le pouvoir temporel. Comme Bologne, la Sicile est louée pour sa libre pensée, manifestée par l'empereur Frédéric et son digne fils Manfred, qui, tant que la fortune leur fut propice, repudièrent l'abrutissement, et en l'espèce l'abrutissement est l'obéissance à Rome. *In suo turpiloquio sunt obtusi Toscani* ne peut pas s'appliquer au dialecte florentin ou siennois, mais à l'orthodoxie de ces villes. Après nous avoir amusés de citations patoises et avoir loué et blâmé les cités pour leur dialecte, l'écrivain nous déclare que l'idiome vulgaire *in quodlibet redolet civitate, nec cubat nulla. Redolere* équivaut à exhaler une odeur, odeur de roussi, odeur de bûcher, antithétique à odeur de sainteté.

Un idiome, qui change le cœur des hommes et les amène à vouloir ce qu'ils ne veulent pas, ne peut être que le langage conventionnel d'une société secrète. Cet idiome arrache les ronces et les épines de la forêt italique, il sème, il greffe ; c'est

a gracieuse raison qui unit sa curie corporellement dispersée. Comment mieux spécifier la maçonnerie de ce temps et sa doctrine rationaliste ?

L'idiome ne doit être employé que par les affiliés; il ne convient pas au simple poète : les sujets au nombre de trois ne correspondent guère à la notion commune de la poésie « fiction de rhétorique mise en musique ».

Vraiment ce traité ne servira à personne pour se former une langue de bronze. Il était destiné, dans l'esprit de son auteur, aux lettrés de sa communion, pour leur apprendre à bien lire le *Canzoniere* et à généraliser la chanson maçonnique comme moyen sûr d'exprimer les idées de la secte, sans éveiller les soupçons de l'inquisiteur.

Libre aux universitaires de prendre encore ce manuel de cryptographie pour un *art poétique*. On leur demandera seulement d'expliquer comment l'italien de Bologne obtient la palme de la pureté, tandis que celui de Rome est tenu pour le pire, si vraiment *Pietramala* désigne le bourg toscan et *Papienses* les habitants de Pavie. Pour M. Labitte, « Dante prend sa langue splendide à tous les patois italiens qu'il émonde et qu'il transforme, par un habile et souverain éclectisme ». On peut relire aussi l'étude de W. Schlegel, dit l'oracle de la critique allemande, cette critique tellement surfaite et qui n'impose qu'à des gens du monde.

Nous avons vu que le premier mot du premier homme pouvait signifier *Henri de Luxembourg Empereur* et aussi les éloges profonds décernés à Frédéric de Sicile, à son fils Manfred; nous savons que le parti des noirs ou gibelin est celui de l'empire. Abordons la politique de Dante avec une estimation déjà précise de ses idées.

Le pouvoir temporel, et même le pouvoir spirituel, tel qu'il s'affirmait en l'an 1300, faisait du Pape le plus redoutable des despotes italiens et les gibelins, pour la plupart, ne voyaient dans l'empereur qu'un monarque qui les délivrerait du Pape. Là où Frédéric avait succombé, Henri VII, qui venait de se faire couronner à Rome, demanda probablement à Dante un manifeste le représentant comme un sauveur. On a traité à tort ce traité de pamphlet ; le ton en est grave, mesuré et les susceptibilités pontificales y sont ménagées autant que la thèse le permettait.

Le *De monarchia* commence par une critique des form gouvernementales. Pour le gibelin, aristocratie et démocra sont des solutions obliques, il préconise la monarchie, *qu dicunt imperium unius principatus;* il l'appelle tempore pour ne pas offusquer le pontife romain. Toutefois, sa mon chie n'est point nationale, c'est la monarchie universelle laisse subsister dans chaque pays le gouvernement en usa une confédération occidentale présidée par l'empereur. Roya mes ou municipes gardent leurs lois et ne relèvent de l'E pereur que pour trancher leurs conflits.

Le manifeste se divise en trois points : La monarchie e elle nécessaire ? Le peuple romain a-t-il le droit de l'exerce L'empire universel relève-t-il de Dieu ou des vicaires ?

La monarchie assure la paix : une seule volonté en te comme au ciel. Le monarque universel n'a plus de voisins, ne peut rêver de conquêtes, il assure la liberté comme la pa

Ens enim natura producit unum, unum vero bonum, l'é par sa nature produit l'unité et l'unité le bien. L'hom asservi à l'autorité (sous-entendue spirituelle) ressemble a brute, tandis que l'indépendant ressemble à l'ange, dont l'a tion est libre.

Le droit (*jus*) n'est que la volonté de Dieu. Or, Dieu voul l'empire du peuple romain, donc le peuple romain a droit l'Empire. L'argument semble si pauvre qu'il nous en don un autre, bien étonnant. Si l'empire romain n'avait pas é prédestiné au sceptre universel, Jésus-Christ ne serait pas mo pour le rachat de l'humanité au nom d'une sentence romain Jésus a péri comme blasphémateur de Moïse, dont Ponce Pila se moquait fort, Rome n'a fourni que des exécuteurs. La se tence fut juive, à la fois fanatique et méditée, et parfaitemen conforme à la loi hébraïque. Le troisième livre du traité se importe : Dieu ne veut pas de ce qui répugne à l'intention d la nature.

Zelo fortasse clavium; les pasteurs tombent en rage au seu nom d'empereur et les décrétalistes aussi. Dante prend l'u après l'autre les arguments du Saint-Siège, le privilège de Lév l'élévation, le sacre et la déposition de Saül par Samuel, pouvoir de Pierre, et autres sujets bibliques.

Otez le nom de l'auteur, personne ne lira ce lourd documen doublement ennuyeux parce qu'il traite de politique et q

t fait de centons ecclésiastiques tirés de l'Ancien Testament.

Certainement l'Alighieri était un doctrinaire convaincu; en i bouillonnaient, ardentes et vengeresses, les haines de Touuse et les haines du Temple; et peut-être le seul intérêt du aité réside-t-il à suivre le patelinage onctueux de ce formidale adversaire de Rome et le clignement de l'expression sur idée assez semblable à la dissimulation des félins. Sous la atte, ou le calame de velours, on sent la griffe frémir de ge contenue.

Il importe assez peu de juger la doctrine dantesque. Utopie u illumination, sa thèse ne nous intéresse que parce qu'elle t la sienne.

Pour une certaine catégorie de gens qui connaissent les cousses et les dessous du théâtre politique, les programmes et s théories ne sont en réalité que des décors et des machines ui cachent la réalité vile et sale des intérêts. Ce qu'on peut ire de plus courtois pour l'humanité, c'est que souvent les ntéressés confondent leur heur et un système; et comme on e ment jamais aussi bien qu'à soi-même, certains hommes arviennent à se persuader qu'ils servent une idée en satisfaiant leur passion.

Qui éclaircira, dans ce manifeste au profit d'Henri VII, si Dante voulait vraiment un empereur ou seulement l'abaissenent et le vasselage de la Papauté?

Il ne nie pas la donation de Constantin, mais il la déclare llicite : l'empereur n'avait pas le droit de morceler l'empire.

Le seul argument valable pour nous, et que l'auteur a le noins développé, découle de l'essence du pouvoir spirituel, ncompatible avec le temporel.

L'armée du pape a toujours été une expression étrange comme l'est encore la cour du pape : nous nous étonnons de a conquête des Romagnes, comme de l'actuelle ressemblance entre le Vatican et Monaco.

Au-dessus des évocations politiques, la théocratie se détache par l'ampleur et la beauté du tableau; mais de tous les périls que l'homme puisse courir, aucun ne cause autant d'effroi que e pouvoir sacerdotal. Ceux qui se prétendent inspirés de Dieu et bras de Dieu dépassent les autres en implacabilité.

La critique des doctrines commence par la connaissance de l'homme : car l'homme ajoute à l'idée qu'il épouse une part de

fange, de sang ou d'erreur. On peut tout attendre de no espèce, sauf de la modération, de la tempérance et c mesures; et la méfiance qu'on dédie aux doctrinaires pre sa raison dans l'imperfection humaine qui pousse toute activ jusqu'à l'excès.

Or, le danger du théocrate, ce qui le rend insociable terrible, c'est l'idée qu'il pense, veut et frappe pour Dieu.

En demandant l'abolition du pouvoir temporel, Dante éta meilleur catholique que le Pape.

L'homme a été créé pour une double fin, également heureus la paix en ce monde et en l'autre.

Le Souverain Pontife le conduit, par la révélation, à la v éternelle, l'empereur lui donne la félicité temporelle, par d enseignements philosophiques.

Dante nous étonne, malgré que nous tenions compte c l'époque. *Solus eligit Deus, solus ipse confirmat.* Aucu croyant n'oserait à notre époque attribuer à Dieu une électi ni de naissance ni de puissance. Ce sont accidents de fourm lières où la divinité n'intervient pas, mais seulement le dés quilibre et cette absurdité sexuelle qui commence au mythe d péché originel.

Le traité de la Monarchie serait l'œuvre d'un jurisconsu ou d'un humaniste qu'on y verrait un écrit de circonstance e de commande où l'auteur s'inquiète peu des conséquences d sa plaidoirie et de leur prolongation doctrinale.

Dante, d'après la tradition, « parlait rarement, à moin qu'on ne l'interrogeât : sa figure était mélancolique et pen sive » et ce qu'il a laissé témoigne d'un esprit très réfléchi incapable de légèreté. Ce grand poète envisageait toujours la parabole d'une idée avant de l'écrire, et pour cela c'est le père du socialisme, qui ne s'en doute guère.

Nous le verrons dans le *Convito*, son testament philosophique, s'élever contre l'hérédité des biens comme des titres, ainsi que nous le voyons déjà revendiquer la liberté de pensée.

Ni monarchie universelle, ni république universelle ne sont des formules sérieuses sous la plume de ce visionnaire fort clairvoyant et rusé aux choses de ce monde : je doute qu'il ait conçu une pareille insanité. La politique de Dante découle de sa croyance, il aime l'empereur par haine du pape. Figurons-

nous le pontife à l'état de patriarche sans pouvoir, le gibelin n'aurait plus eu peut-être tant de zèle pour le sceptre.

Ozanam, défenseur de l'orthodoxie du poète, avoue « qu'il poussait ses déductions jusqu'aux plus démocratiques et impraticables maximes ». Il a fait à lui seul tout le chemin parcouru de Machiavel à la Révolution française.

« A chacun suivant sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres n'est que l'écho des vœux exprimés, dans un jour de mécontentement, par le vieux chantre du moyen âge. » Le *De Monarchia* fut condamné par Rome ; et cela se conçoit, car cette fois, celle-là seulement, il attaqua la suprématie romaine, en forme dialectique et à visage découvert.

Tout le monde sait que Dante était un gibelin, mais on se borna à voir en lui un partisan de l'empereur jusqu'au jour où Rossetti en Angleterre et Aroux en France dévoilèrent l'hérésie du poète. Toutefois M. Rossetti, dont je n'ai pas lu les ouvrages, alla trop loin, à en juger sur le seul titre *De l'esprit anti-papal qui produisit la réforme*. Il n'y a aucun rapport entre le Pythagorisme illuminatif de l'Alighieri et l'esprit court, lourd et banal de l'Augustin. L'Allemand emporta une victoire sur le même adversaire que le Florentin avait combattu, mais leurs bannières ne portaient ni mêmes couleurs ni semblables emblèmes.

Boccace, qu'on ne lit qu'au lycée, comme mauvais livre, entre les *Contes de Lafontaine et Brantome*, pour y trouver des salacités, a commenté l'Alighieri et en termes admirables de solennité. « La poésie, dit-il, est une théologie. Les traces de la science éternelle sont voilées dans l'Ecriture-Sainte comme dans les poètes. Sous ce voile se conservent les vérités qui seront complètement démontrées à la fin des siècles... J'irai jusqu'à avancer que la théologie n'est rien qu'une poésie de Dieu et une fiction poétique... Non seulement la poésie est théologie, mais encore la théologie est poésie. »

Est-ce assez clair ? Peut-on dire plus explicitement que Dante est un théologien et traite de religion ? Le *De Vulgari Eloquio* enseigne à exprimer la libre pensée en langue vulgaire, le *Convito* va nous révéler la pensée de Dante ; le titre déjà emprunté à Platon (*Convito* traduit le mot Symposion) nous avertit de l'importance du discours : si la clé qui doit

ouvrir les trois portes de la Comédie n'est pas là, il faudrait se résigner à ne jamais la saisir.

Elle y est, quoique cachée, et comme elle appartient à l'espèce de ces *objets-fées* qui brillent dès qu'on les manie convenablement, nous pénétrerons peut-être dans un sanctuaire !

Le *Convito* devait-il avoir quatorze livres, comme l'auteur le dit ? Nous n'en possédons que quatre.

En apparence, et pour les frelons, ces quatre livres ont été écrits pour expliquer trois chansons. Je résumerai l'ouvrage en donnant, dans certains passages importants, le mot à mot italien.

Toute chose, sous l'impulsion providentielle, tend à sa perfection et la science est la perfection de l'homme. Aussi le désir de savoir se manifeste-t-il en lui, chaque fois qu'il est bien constitué organiquement et qu'il ne cède ni à la nécessité, ni à la paresse.

Bienheureux ceux qui s'assoient à la table où l'on mange le pain des anges et malheureux, ceux qui partagent la nourriture des bêtes.

Les convives élus s'apitoyent sur ceux qu'ils voient broutant de l'herbe et des glands; ceux qui savent offrent libéralement leur précieuse richesse aux véritables pauvres.

Moi, qui ne m'assieds pas à la bienheureuse table, mais qui, transfuge des pâturages du vulgaire, ramasse aux pieds des convives les parcelles du festin, en pensant à la misérable vie de ceux que j'ai laissés en arrière, je réserve pour les pauvres une portion de ce que je recueille. Maintenant je veux leur dresser la table et leur offrir un banquet des aliments révélés et du pain préparatoire qui accompagne une telle nourriture. Sans ce pain, on ne saurait la goûter.

« Nul ne doit s'asseoir à mon banquet s'il n'a les organes bien disposés : les dents, la langue et le palais. Vienne quiconque, grâce aux labeurs domestiques et autres, aura subi la faim humaine. A leurs pieds viennent ceux qui par inertie ne se mirent pas en état de s'asseoir plus haut, ceux-là aussi recevront ma nourriture.

« La substance du banquet sera de quatorze services, quatorze canzones traitant d'amour et de vertu. Séparées du pain que voici, *je veux dire, la présente exposition*, elles resteraient obscures, mais cette exposition renferme la lumière qui fera res-

sortir *toutes les couleurs de leur sens*. Dans le *Convito*, la matière est plus virilement traitée que dans la *Vita Nuova*; je n'entends pas la renier, mais fortifier une œuvre par l'autre.

« Ma véritable intention, en écrivant mes *canzones*, différait de l'intention apparente : j'entends les éclaircir par une interprétation allégorique et raisonnée. »

Est-il besoin de commenter ce premier chapitre? Dante donne la science comme suprême perfection, formule rationaliste que redira Léonard de Vinci, mais il l'appelle aussi le pain des anges, en opposition à la pâture du troupeau ecclésial et il l'offre à tous. N'oublions pas que le commentaire s'applique à la *Divine Comédie*, déjà écrite à ce moment.

II. — On nettoie le pain, au moment du repas; Dante enlèvera deux taches à cette exposition : l'abus de parler de soi-même et l'irrationalité d'une exposition trop approfondie.

De quoi le poète se justifie-t-il dans les propos suivants? Se déprécier est blâmable; on ne doit confier ses fautes qu'à son ami et on n'a pas de meilleur ami que soi-même. Qui se blâme lui-même avoue qu'il connaît son vice et sa méchante nature : mieux vaut se taire. Parler de soi-même, c'est parler faux ou relativement à la chose dont on parle ou relativement à sa propre pensée.

Louer quelqu'un en face, c'est le forcer à se louer ou à se blâmer lui-même, suivant qu'il déclare ou qu'il admet l'appréciation.

Il n'est permis de parler de soi que pour éviter une grande infamie ou un grand péril.

Ainsi Boëce se parla à lui-même pour effacer l'éternelle infamie de son exil.

On peut encore parler de soi, quand il en résulte un enseignement pour autrui : ce qui décida Augustin a écrire ses Confessions. Ces deux exemples me justifient : je cède à la crainte de l'infamie et au désir de laisser un enseignement.

L'infamie que je crains, c'est qu'on suppose que la passion et non la vertu inspira mes canzones et mon désir est de révéler le vrai sens de ces canzones. Nul, si je ne le révèle, ne le découvrirait.

III. — « Mon commentaire sera un peu dur à comprendre, mais je le fais ainsi à dessein pour éviter un défaut plus grave (*celui d'être entendu de l'inquisiteur*). Plût au dispensateur

de l'univers que la cause de ma justification n'eût jamais existé ; je n'aurais pas souffert la peine injuste de l'exil et de la pauvreté. Car, aux citoyens de la belle et chère fille de Rome : Florence, il a plu de me jeter hors de son doux giron : depuis lors j'ai parcouru, quasi mendiant, presque tous les lieux où on parle ma langue natale ;... j'ai paru vil aux yeux de beaucoup et la dépréciation s'étendit à mes œuvres anciennes ou futures. »

IV. — La majeure partie de l'humanité vit d'après le sens et non d'après la raison. Souvent joyeux et souvent tristes, des délectations et de tristesses éphémères, vite amis, vite ennemis, ce sont des enfants que les hommes.

L'envie engendre le mauvais jugement et puis l'impureté humaine toujours souillée de quelque passion.

J'entreprends le présent ouvrage, avec un style plus haut et plus grave, pour me donner une autorité plus grande.

V. — Voici le pain purifié. Pourquoi est-il de blé et non de froment, pourquoi ceci est-il en vulgaire et non en latin ? Pour trois raisons, une de convenance, l'autre de libéralité et la troisième d'amour.

Franchise d'âme et force de corps sont ordonnées pour la chevalerie ; soumission et habileté pour un serviteur. Or, ce commentaire des *Canzones* n'aurait pu accomplir sa mission en latin.

(Le lecteur est prié d'entendre par le latin l'orthodoxie romaine et par le vulgaire la doctrine secrète professée par Dante.) La langue ici signifie la communion religieuse. Le latin est souverain, éternel et incorruptible ; tandis que le langage vulgaire se transforme et se plie au *ton de l'agrément*. Cette matière sera traitée, s'il plaît à Dieu, dans un livre que j'ai l'intention de composer sur *la langue vulgaire*.

Le latin n'aurait pas été serviteur, mais souverain des langages laïques ou vulgaires, souverain quant aux *Canzones* (qui sont toutes anti-papales).

L'habileté du serviteur exige la connaissance du caractère du maître et la connaissance exacte de ses amis. Or, le latin ne connaît le *vulgaire* de chaque peuple, ni par conséquent ses maîtres ; toute chose qui procède d'un ordre pervers (Rome) est pénible, amère ; et comment obéir à un joug amer ?

Ceux qui désirent comprendre les *Canzones* sont beaucoup

plus nombreux que les lettrés et le latin ne les aurait divulguées qu'à ceux-là. En revanche il les aurait exposées à des peuples de langue étrangère et il aurait dépassé son mandat. Car les *Canzones* ne veulent pas qu'on les traduise. Que chacun le sache : nulle œuvre harmonisée (*dont les mots ont un sens ésotérique*), d'après une loi mosaïque (!) ne peut se transporter d'un idiome dans un autre sans perdre sa douceur et son harmonie (son double sens convenu).

VII. — La façon du donner doit être pareille à celle du recevoir, convenable et utile. Le don, pour être libéral, doit devancer la demande. C'est pourquoi Sénèque dit : « Rien ne s'achète plus chèrement que ce *qui se paie avec des prières.* »

VIII. — Le bienfait réel de mon commentaire est de révéler le sens des *Canzones*. Ce sens a pour but de conduire les hommes à la science et à la vertu. L'amour nous porte à magnifier l'objet aimé, à le défendre.

Je magnifie mon idiome en montrant son excellence occulte et virtuelle, mère et conservatrice des vertus et des vrais amis, des richesses et des grandeurs.

IX. — A l'infamie, à l'opprobre éternel des mauvais Italiens qui vantent le vulgaire étranger et rabaissent le leur, je dis que leur acte est cinq fois abominable : par cécité de jugement, par fourberie dans l'excuse, par soif de vaine gloire, par invention d'envie, par pusillanimité.

Celui qui est aveugle physiquement juge d'après les autres. L'aveugle du discernement suit également l'opinion d'autrui.

Ces aveugles, dont le nombre est infini, la main sur l'épaule des menteurs, sont tombés dans le *fossé de la fausse doctrine.*

La seconde hérésie opposée à notre vulgaire est celle qui donne tort à l'instrument dont ils veulent se servir. Boèce élève la voix contre ceux qui dédaignaient le latin de Rome pour vanter la grammaire grecque. J'affirme qu'on foule aux pieds l'idiome italien, en exaltant le dialecte de Provence.

(Jusqu'à Dante, le provençal avait été l'idiome hérétique, il veut qu'on le trouve en Italie ; le provençal fut excommunié comme tel en 1245) (1).

X. — La troisième hérésie opposée à notre vulgaire est la vaine gloire de s'exprimer dans une langue étrangère ; la

(1) *De Parsifal à Don Quichotte* (Sansot).

quatrième de ce que l'œuvre se trouve dans la parité, l'égalité que le vulgaire met entre les hommes d'une même langue ; la cinquième vient de la bassesse d'âme. La mesure, qui a servi à l'homme pour se juger, lui sert pour toutes choses qui le concernent ; et qui s'estime peu, n'estime rien, ni personne à sa valeur.

Ces abominables pleutres d'Italie méprisent notre vulgaire. Il n'est vil qu'en passant par leur bouche adultère et courtisane !

XI. — La proximité, la bonté font naître l'amour ; le bienfait, la sympathie et l'accoutumance en sont les causes augmentatives. Ainsi s'est fortifié mon amour du vulgaire.

La vertu la plus aimable et la plus humaine est la justice qui réside seulement dans la partie rationnelle ou volonté. La bonne manifestation de la pensée est la meilleure chose du discours et j'aime notre idiome parce qu'avec lui seul je m'énonce bien.

L'homme a deux perfections : l'être et l'accomplissement : ma langue maternelle a été pour moi la source de l'un et de l'autre. Le vulgaire natal a concouru à ma génération intellectuelle, et m'a introduit dans la vie de la science qui est la suprême perfection.

Ce n'est pas seulement de l'amour, mais un parfait amour qui doit m'animer et m'anime pour mon idiome.

Le pain avec lequel on doit goûter mes *Canzones* est purifié. Il rassasiera des milliers de convives ; je le distribuerai à pleines corbeilles. Il sera la lumière nouvelle, *le soleil nouveau qui se lèvera, tandis que le soleil ordinaire va se coucher ;* il épandra la lumière à ceux qui sont dans les ténèbres, parce que le soleil accoutumé leur refuse sa lumière

S'il est quelque universitaire pour soutenir que le poète parle vraiment de la langue italienne, dans le sens où Musset a écrit :

> J'aime surtout les vers, cette langue immortelle,

— il n'a jamais lu un seul chant du Dante. Victor Hugo met sans cesse un effet à la place d'une pensée, une image en appelle une autre, comme des accords sous les doigts d'un pianiste. Chez Dante, tout est voulu, pesé, mesuré et jamais son art ne l'emporte sur la rigueur de sa pensée : le salut nouveau, ce n'est pas la poésie italienne, mais la religion qui va se lever, tandis que le catholicisme (*soleil ordinaire*) se couchera.

PÉLADAN.

(*A suivre.*)

AVANT
LA IIe CONFÉRENCE DE LA HAYE

UN POINT DE VUE NOUVEAU

Presque immédiatement après la clôture de la première Conférence de la Haye, le fracas des explosions de torpilles à Port-Arthur couvrit l'écho des dernières discussions courtoises entre délégués et apparut à certains esprits, pressés de conclure, comme la réponse décourageante des faits aux espoirs des pacifistes, réponse brutale, réponse ironique et qui, maintenant encore, empêche d'apprécier à leur juste taux la valeur de ces efforts initiaux, en même temps qu'elle discrédite à l'avance la prochaine réunion des congressistes de la Paix.

Les gouvernements qui les envoient n'ont pas échappé, eux non plus, à l'influence déprimante de ce sanglant insuccès. Les plus nettes informations préalables nous apprennent qu'on a songé davantage à réglementer les guerres futures qu'à préparer une paix à venir. Extension de l'arbitrage sans pourtant exclure la possibilité d'un conflit ultérieur ; délimitation plus stricte du rôle des neutres au cours des hostilités ; définition des droits des belligérants dans une guerre maritime, de leurs rapports avec les neutres, avec les sociétés de secours aux blessés ; défense de poser la question de la réduction des armements... qu'inscrirait-on de plus au programme d'une Conférence de la Guerre ?

M. de Martens a répondu à des objections analogues : « Le reproche qu'on nous adresse est tout à fait injuste. Simplifier, c'est-à-dire faciliter la procédure d'arbitrage, fortifier les commissions internationales d'enquête, est-ce, je vous le demande, travailler pour la paix ou pour la guerre ? Et d'autre part préciser les lois internationales que doivent respecter les belligérants, définir les droits des neutres sur la mer, comme sur la terre, n'est-ce point, en « s'occupant de la guerre », comme disent nos adversaires, agir contre elle et pour la paix ? » (*Le Temps*, 11 février 1907.)

Cette déclaration est à retenir. Elle émane d'une personnalité dont on ne peut mettre en doute ni la haute compétence, ni les intentions pacifistes, et par là même nous renseigne sur la façon dont les membres les plus optimistes de la future Conférence comptent envisager la question de la paix.

Autant qu'il soit permis d'en juger par ce qui précède, il semble que cette manière de voir doive ressembler jusqu'à l'identité au point de vue banal, unique, et devenu mensonger comme nous allons le voir, auquel se placent déjà, pour apprécier les difficultés du problème, à la fois les pacifistes, leurs adversaires et cette troisième classe dans laquelle se rangeraient assez bien les plus pacifistes des congressistes, et que l'on pourrait appeler : les résignés.

La thèse des pacifistes consiste à soutenir que la guerre, barbarie inutile, doit de nos jours céder la place à l'arbitrage, de même que les tribunaux publics se sont substitués à la justice privée. Il est temps que la force ne prime plus le droit.

Leurs adversaires font valoir que le duel subsiste et que le Code ne l'a pas remplacé. Le Code implique au surplus la sanction des pénalités. Le droit ne s'affirme que par la force.

Les résignés admettent à la fois cette double argumentation, en retenant la première comme excellente mais purement théorique, et la seconde comme également valable, mais malheureusement confirmée par la réalité pratique. Ils s'efforcent de chercher un compromis.

Voici donc trois doctrines différentes; et cependant nous avons avancé plus haut qu'il ne s'agissait que d'une manière de voir unique ! La contradiction n'est qu'apparente. Au fond, il n'y a aucun paradoxe, on le reconnaîtra vite, à affirmer qu'il existe une sorte de lieu géométrique où se rencontrent ces opinions divergentes, ou plus exactement qu'un défaut commun les marque toutes les trois d'un égal sceau d'impuissance, les rend pareillement inefficaces. Pacifistes, partisans de la guerre, résignés, parlent le même langage, partagent la même erreur sentimentale en se refusant à voir dans la guerre autre chose qu'un objet de répulsion ou d'enthousiasme, une cause évitable de souffrances ou un motif d'action impérieux.

C'est ainsi qu'aux « horreurs de la guerre » sur lesquelles insistent les pacifistes, leurs adversaires opposent « l'école de désintéressement, de bravoure, de courage, d'honneur ». Les

uns mettent en avant les droits de l'individu, les devoirs de la Société; les autres, les devoirs du citoyen, les droits de la Nation. Les résignés applaudissent aux efforts des pacifistes, tout en demeurant prêts à se sacrifier à la nécessité adverse. Tous apportent à ce jeu la même bonne foi. Tous ont raison! Tous ont tort!

A discuter ainsi, la discussion risque en effet de s'éterniser, car elle se cantonne sur ces domaines de l'Ethique et de l'Esthétique où règne de préférence la logique passionnelle, soit le contraire de la logique rationnelle. Que la guerre soit immorale ou morale, injuste ou juste, laide ou belle, comment se déterminer à la condamner ou à la souffrir d'après ces motifs, puisque ces questions elles-mêmes demeurent perpétuellement changeantes, n'ayant d'autre sens que celui, tout relatif, que leur accorde un jugement de valeur, un jugement où la sentence étant d'abord rendue conformément aux préférences individuelles qui tiennent en la circonstance lieu de raison, on se préoccupe seulement ensuite de la légitimer! La vérité est ici double, sinon triple, quadruple, innombrable, diverse. Les contraires ne s'excluent plus : le plus cruel des belliqueux, au jour d'une bataille, peut cacher en son âme la bonté d'un pacifiste. Le même soldat qui juge la guerre noble et belle avouera aussi qu'elle est parfois honteuse et laide. Il s'entretiendra amicalement avec un doux camarade étranger, qu'il tuera froidement le lendemain, pour n'être pas tué, et regrettera peut-être ensuite... On multiplierait de tels exemples à l'infini.

L'on est donc en droit d'affirmer que tant que pacifistes, partisans de la guerre, et résignés s'en tiendront à ces éléments d'appréciation esthétiques ou moraux, ils risquent fort de n'aboutir jamais qu'à traduire la contradiction qu'ils portent en eux par des actes du genre de celui qui consiste à réunir une Conférence de la Paix afin d'y réglementer la Guerre.

Pour qu'une solution s'impose, il serait nécessaire de chercher ailleurs.

Ce n'est pas qu'il faille du même coup méconnaître l'importance des sentiments. On gouverne plus aisément les peuples avec des sentiments qu'avec des idées. Mais précisément des sentiments nouveaux sont nés, qui ne relèvent ni de l'éthique, ni de l'esthétique; des facteurs imprévus ont surgi depuis

hier dans l'histoire du monde. Il suffit de les apercevoir pour comprendre qu'ils sont susceptibles d'imprimer une orientation nouvelle au problème de la paix, et qu'ils comportent une utilisation rationnelle plus féconde en conséquences utiles que de stériles disputes oratoires sur le Beau et le Bien, à propos de la Guerre.

§

Les sentiments auxquels nous faisons allusion se caractérisent tous par une marque commune : ils ne sont possibles que chez des civilisés modernes — et de nos jours. Ils se différencient ainsi de ceux déjà fort anciens, invoqués par les thèses opposées que nous venons de condamner, et au sujet desquels il suffit de rappeler qu'il y a deux mille ans environ un illustre Pacifiste prêchait déjà, sans convaincre pratiquement personne : « Aimez-vous les uns les autres. » — « Si quelqu'un te frappe sur une joue, tends-lui l'autre joue. » Principes de haute morale, qui conduiraient leur adepte en prison, dans la plupart des pays qui prétendent suivre la doctrine de l'illustre Pacifiste.

Il nous faut donc abandonner cette décevante morale, fertile en contradictions valables, pour enregistrer non plus d'incertaines possibilités de droit, d'éthique, d'harmonie même, mais des faits.

Or ces faits existent. Ils nous seront fournis, d'une part par les développements actuels de la science appliquée qui ont permis les communications rapides entre peuples, voies ferrées, télégraphe, téléphone, journaux, automobiles, évolution des industries modernes ; d'autre part, par les réactions les plus récentes que provoquèrent dans les organismes sociaux ces applications de la science.

Les premiers de ces faits ont permis la naissance de sentiments nouveaux et changé ainsi la structure intime de la plupart des peuples civilisés ; les seconds, qui nous intéressent davantage, ont modifié leurs relations dans le sens même de cette évolution affective.

Toutefois, bien que les communications internationales restreintes des siècles précédents aient été remplacées par des échanges plus répétés, constants, qui transforment chaque lecteur de journal en citoyen du monde, l'intéressent à l'his-

toire vécue minute par minute des autres peuples, l'émeuvent au spectacle de leurs infortunes; bien que les Expositions universelles, les explorations scientifiques, les découvertes médicales, puis les courses internationales, le tourisme aient peu à peu suscité des émotions partagées par tous les civilisés, et inconnues des temps anciens, la constatation de ces diverses modifications — encore qu'elles aient peut-être déterminé l'éclosion de la tendance d'où procède la conférence de la Haye, — ne permettait pas jusqu'à présent de conclure nettement à la disparition prochaine de toutes les causes de guerre.

On s'accordait généralement, à cet égard, pour reconnaître à l'origine des guerres, soit un désir de conquête territoriale, soit un intérêt dynastique, soit une simple cause commerciale. Les travaux récents assignaient même une importance de plus en plus considérable à ce dernier mobile, qui, dans certains cas, se confond avec le premier. Pour s'en tenir aux guerres anglo-boër et russo-japonaise, il apparaissait nettement que leur origine relevait de cette catégorie.

Les moins sentimentaux des adversaires du pacifisme eussent donc été fondés à nous répondre qu'en dehors de toute considération esthétique ou morale, ils étaient amenés à envisager les nations ainsi que de grandes sociétés d'industriels et de commerçants, vivant actuellement en état de concurrence; et il restait acquis que la guerre demeurait une des conséquences possibles de cet état de concurrence.

Quant à savoir s'il n'eût point été avantageux de remplacer cet état de concurrence — avec sa conséquence : la guerre — par un autre *modus vivendi*, ne comportant pas la même conclusion, ils savaient parfaitement, d'après les économistes, qu'il fallait, quelque fâcheux que ce fût, accepter cet état : la concurrence étant indispensable à l'industrie et l' « âme du commerce ».

Cet argument, dont on use encore assez volontiers, gardait toute sa valeur, il y a quelques années.

A présent, en est-il de même ?

Eh bien ! non ! Nous entrons dans une période nouvelle qui surprend les économistes, car la concurrence disparaît. Les accords, les trusts, les cartels tendent à la supprimer entre producteurs, usines, patrons, employeurs ; les syndicats rouges ou jaunes la suppriment corrélativement entre employés. Pour ne tenir compte que du côté le plus internationalisé de la

question, — ces accords sont souvent internationaux entr Sociétés industrielles — ce nouveau mode de vie industriell et commerciale s'est affirmé très rapidement si préférable a régime de la concurrence qu'une statistique, publiée à la fin d janvier estimait à près de 50 o/o la proportion de la production industrielle mondiale qui se trouve dépendre de ce régime

Il y a environ 1.000 trusts en Amérique, dont 52 d'une capitalisation supérieure à 250 millions de francs représentant 51 milliards 90 trusts d'une capitalisation supérieure à 50 millions de francs représentant 22 milliards de francs, et 750 trusts ou consolidations qui, une moyenne de 5 millions de dollars par unité, représentent un somme de 20 milliards.

Ce que l'on a appelé l'industrie « morganisée » des chemins de fe représente également 15 milliards.

Nous ne citerons les Banques trustées de New-York que pou mémoire. C'est l'essence même de l'argent de se grouper.

Bref, l'Amérique seule représente un capital trusté de 80 milliar de francs. De sorte que, avec ce que l'on ne connaît pas, on pe tabler sur une somme globale de 100 milliards.

Si nous examinons l'Allemagne, nous y trouvons 380 cartels. No avons essayé de chiffrer leur importance. Cela est beaucoup pl difficile, mais si l'on tient compte du capital des maisons groupée on approche d'une somme qui n'est pas moindre de 50 milliards 150 cartels en Autriche-Hongrie possèdent 25 milliards, 90 trusts comptoirs et syndicats en France, parmi lesquels nous comprenon le capital des grandes Compagnies de chemins de fer, des mines, d la métallurgie, des glaces, etc... (Il y a près de 100 comptoirs en France). Nous arrivons ainsi à un chiffre qui n'est pas inférieur à 3 milliards.

On peut enfin estimer que les groupements en Belgique, en Espagne, en Italie et en Angleterre constituent un capital de 20 milliards.

Soit un total de 225 milliards.

En admettant, comme on l'a dit, que la fortune industrielle de l'univers soit de 500 milliards, on voit que le monopolisme économique en a militarisé, discipliné, concentré déjà plus de 45 o/o (1).

C'est donc que ce régime est plus avantageux que l'ancien ? Certes, car il a assuré une stabilisation des échanges, amenant une augmentation progressive de prospérité pour ses adhérents à la place des alternatives de booms et de krachs que perpétuait l'ancien régime.

(1) Francis Laur, *l'Information*, 28 janvier 1907.

Exemple : l'industrie de la houille est une de celles qu'il est le plus facile de grouper parce qu'il n'y a que peu d'articles à vendre. Des groupements ont donc eu lieu dans ce genre d'industrie sur tout le continent, le Kohlen Syndicat en Allemagne, le Syndicat des Houilles en Belgique, le Bureau de Statistique des Mines de Douai, les Syndicats des cokes, etc., ont donné à l'industrie charbonnière une stabilité qui a pour résultat de rendre les prix de la houille d'une fixité sans exemple, tout en leur imprimant une augmentation progressive au point de vue des prix.

L'action de la coalition ouvrière a, chose sur laquelle il faut méditer, imprimé à cette stabilité productive et à cette hausse lentement progressive des prix,un mouvement dans le même sens. En diminuant les heures de travail et le rendement de l'ouvrier, les syndicats ont ralenti la production,maintenu les prix et empêché les baisses rapides.

Chose qui a passé inaperçue, *sur aucun marché du monde, la houille n'est en baisse depuis plusieurs années et personne n'entrevoit le retour des anciens prix.*

Je dis donc que cela tient au mouvement monopoliste qui s'est emparé et des patrons et des ouvriers mineurs avec une soudaineté sans exemple.

Ce que je dis des houillères, je puis le dire de la métallurgie. Là, c'est encore plus complet. La concentration est faite en France, en Allemagne,en Belgique, en Espagne et en Angleterre, sans parler de l'Amérique. Mais, chose plus suggestive encore, cette coalition dans chaque nation aboutit à une fédération internationale, que dis-je, mondiale ! Ainsi le rail est fédéré mondialement et le prix de cette denrée ne descendra plus. Il en est de même des aciers, des poutrelles et le mouvement s'étend aux glaces, aux engrais, etc...

Devant l'Internationale des Travailleurs, s'est dressée l'Internationale des Producteurs. Dent pour dent.

Mais j'estime que l'industrie du fer est consolidée de ce fait pour de nombreuses années. Rien n'entamera, croyons-nous, ce bloc d'acier, c'est bien le cas de le dire, qui vient de se constituer.

Bref, la houille, le pétrole, le fer, tous les métaux, les glaces, le sel, les phosphates, le carbonate de soude, beaucoup de produits chimiques, les denrées alimentaires, les tissus, etc..., sont désormais précisés sur la consommation nationale et internationale.

Des esprits éminents comme : Kirdoff, Solvay, Rockfeller, de plus en plus assagis et éclairés,président aux destinées des grandes industries humaines. L'intermédiaire, le courtier qui avaient intérêt à perpétuer les obstacles et les malentendus disparaissent.

Enfin, la main-d'œuvre concourt aussi à sa façon à la hausse des prix et à la limitation de la production.

Rien ne concourt donc au rétablissement de la concurrence et à la

surproduction. Tout, au contraire, pour la *première fois dans* *monde, converge* vers la stabilité et la hausse (1).

Devant cette révolution si vite accomplie, et avec de gigantesques résultats, que pèsent les objections telles qu l'impossibilité d'éviter un conflit d'influences, la nécessité d luttes pour l'obtention d'un privilège, l'obligation d'écras les concurrents, puisqu'au contraire il est prouvé que les int rêts commerciaux et industriels, les seuls au nom desque on déclare que la guerre demeure toujours possible, sont plu amplement satisfaits par l'association que par la concurrenc par l'accord que par la rivalité ?

Ne devient-il pas naturel de conclure que ce renversemen des lois économiques doit fatalement, tôt ou tard, entraîne une modification parallèle de l'orientation politique, qu'il es préférable que ce soit tôt que tard, et que par conséquent il a là une indication qui mérite d'attirer dès maintenant l'at tention des gouvernements ? La plus élémentaire logique, l plus modeste bon sens commande de tenir compte de cett révélation soudaine, de ce phénomène dont personne n'ava osé prévoir l'ampleur et qui nous montre la *moitié de la pro duction mondiale* échappant à cette loi de concurrence dont l règne durait depuis des siècles, et dont le prestige influenc encore les diplomates, pour être régie par une loi nouvelle victorieuse dès son avènement !

Il serait donc souhaitable que cette loi fût appliquée d'urgence, que cessent ces essais d'arbitrage, qui, par leur caractère même, supposent et maintiennent le principe des rivalités, ces projets de réglementation de conflits, le conflit étant reconnu contraire au but qu'il se propose d'atteindre, puisque l'expérience démontre, quoi qu'on en ait préjugé, que l'association fournit de meilleurs résultats. A leur place, s'imposent des travaux tendant à édifier les bases sur lesquelles les nations peuvent accepter de fonder l'état d'association mettant fin à l'état actuel de concurrence, des échanges de vues préparant la signature entre nations de ces accords que la plupart de leurs industriels et de leurs commerçants ont déjà conclus.

Comme dans la période qui précède la formation d'un trust, ces pourparlers délimiteraient au préalable la part de la

(1) Francis Laur, *loc. cit.*

représentation de chacun dans la future société, puis une Conférence, décisive celle-là, et que l'on pourrait nommer cette fois Conférence de la Paix, sans ironie facile, ni arrière-pensées amères, créerait le *Trust*, ou, si l'on préfère, la *Confédération des Etats Civilisés*.

Il nous faut insister sur ce dernier mot. C'est par lui que se justifierait cette union, utilisant ce facteur nouveau dans l'histoire du monde, que nous avons indiqué, la disparition de la concurrence, et s'appuyant sur ces sentiments nouveaux dont nous parlions plus haut, sentiments d'union et de solidarité qui rendent tributaires d'une commune émotion le public civilisé du monde, devant une catastrophe, une découverte, une manifestation artistique, et qui s'opposent ainsi, en les effaçant, aux sentiments anciens perpétuant les malentendus entre nations.

Cette solidarité se manifeste encore d'autre sorte : les lois de la physique et de la chimie sont identiques pour un Français, un Allemand, un Anglais. L'organisation de ces peuples en sociétés de tourisme, de sport, de mutualité, d'assurances, etc. ; leurs moyens de défense contre la maladie; leurs organes de production industrielle; leurs procédés matériels d'expression artistique se réclament d'une semblable origine et témoignent d'une indéniable parenté de civilisé à civilisé.

Confédération des Etats *civilisés* ne serait donc pas un rêve utopique, puéril, sinon dangereux, supprimant totalement la guerre de la surface du globe, mais une entente entre gens ayant un même patrimoine à protéger, entre peuples ayant un même intérêt à se défendre contre un retour à la barbarie, ayant les mêmes aptitudes à se fédérer, les mêmes besoins de s'unir, et l'on peut affirmer dès à présent qu'aucun *civilisé*, à quelque nation qu'il appartienne, ne répugnerait à l'idée d'un tel accord, et que tous, par conséquent, seraient prêts à féliciter leurs gouvernements de chercher à le réaliser.

§

Cependant, à supposer cette idée d'union entre *civilisés* universellement admise en principe, certains objecteront que le passage de l'adhésion morale à une organisation concrète comporte des difficultés telles qu'elles le rendent impossible.

Il nous reste donc à examiner par quels moyens il serait ai
d'obtenir une réalisation pratique.

Tout d'abord, il ne faut pas oublier que le Droit s'exer
généralement chez les civilisés au moyen d'un Pouvoir Légi
latif qui prépare les lois, d'un Pouvoir Judiciaire qui les appl
que, et d'un Pouvoir Exécutif qui les fait respecter. On peu
donc imaginer à cet égard, sans donner dans le ridicule d
préconcevoir les détails d'une organisation définitive, qu'
suffirait, après la période transitoire de négociations, d'inst
tuer une Assemblée permanente Internationale, analogue au
conférences provisoires qui ont déjà fonctionné à l'occasio
de diverses questions d'intérêt commun. Chaque nation gar
derait son autonomie, mais accepterait les décisions de cet
Assemblée, sorte de Parlement confédéré, de même qu'elle
accepté déjà celle des conférences internationales qui ont pré
sidé à la solution des affaires de Chine, de Crète, réglemen
le service sanitaire international, etc., etc. Chaque natio
enverrait également un contingent déterminé à l'armée, à
flotte confédérée, où se fondraient les armées et les flott
nationales, devenues inutiles. Les récents événements de Chi
et de Crète démontrent la viabilité d'organismes de ce genre
aucun incident désagréable, aucun manque de fraternité, aucu
froissement dans le service, aucun heurt de nationalité n'
troublé l'action commune des Civilisés à Tien-Tsin, à Pékin, e
Crète. L'expérience a donc été faite, et s'est affirmée péremp-
toire : les plus chauvinistes de ce pays n'ont nullement pro-
testé contre l'attribution du commandement en chef à un
général de l'autre côté du Rhin, et l'exercice de ce comman-
dement n'a donné lieu, au surplus, à aucune critique.

Une haute Assemblée de Justice Internationale, statuant sur les cas litigieux, et chargée d'interpréter les lois du Parlement confédéré, une sorte de Conseil des Etats, semblable à notre Conseil d'Etat, jouerait le rôle de ce dernier.

Quant au Pouvoir Exécutif, il resterait entre les mains de ses détenteurs actuels, soit des gouvernements des diverses nations confédérées, qui ont en effet déjà fait appliquer les mesures préconisées par les conférences internationales plus haut citées, dont le Parlement confédéré serait la copie perfectionnée, agrandie, permanente.

Il n'y aurait là, on le voit, aucune innovation dont le ren-

dement puisse demeurer suspect ; aucun rouage ne serait mis en branle qui n'ait déjà fait la preuve de son bon fonctionnement; aucune intervention dans la gestion particulière de chaque nation, dans sa politique intérieure, ne serait nécessaire. Par conséquent, l'on peut en conclure qu'à l'encontre des prévisions pessimistes la mise en pratique d'un tel projet ne rencontrerait pas d'obstacle important.

Allons donc plus loin, et figurons-nous le Parlement Confédéré siégeant à Versailles, par exemple, et le Conseil des Etats à la Haye, quels seraient les résultats immédiatement obtenus?

Ils seraient d'abord du même ordre que ceux constatés, à la suite de la formation des trusts et des cartels, dont nous avons parlé : amélioration de la situation financière des membres du trust. Le spectre du déficit cesserait de hanter les pays confédérés. L'entretien d'une armée et d'une flotte confédérées coûterait évidemment moins cher que celui des bataillons et des escadres propres à chaque Etat, puisqu'il suffirait en vue d'une action commune possible, analogue à celle exercée déjà en Chine, et destinée à faire respecter partout où il en serait besoin les intérêts des membres de la Confédération, de contingents relativement minimes, fournis par chaque nation

Les ressources provenant de ces économies profiteraient en partie à l'augmention des forces de police et des forces coloniales de chaque Etat ; en partie à un budget international dont disposerait le Parlement Confédéré pour l'amélioration de divers services, sanitaire, maritime, pour des missions scientifiques d'exploration, de pêche, des instituts maritimes, industriels..., enfin aux divers contribuables, sous forme de dégrèvements.

Au point de vue moral, l'obsession d'une guerre cesserait de peser sur les nations civilisées, de paralyser le meilleur de leurs forces vives, employé à la préparer. L'adoption de mesures très simples : création d'un drapeau de la Confédération, institution d'une fête de la Confédération, port d'uniformes fédéraux, contribuerait à unifier les Etats que divisait l'ancien état de choses.

D'ailleurs les avantages d'un tel régime ne seront niés par personne ; et il probable qu'ils dépasseraient les prévisions les plus optimistes.

Quels en seraient les inconvénients ?

Faut-il les voir dans le maintien du *statu quo* actuel dans l'impossibilité pour les Etats contractants de procéder de nouvelles acquisitions territoriales en pays civilisé ? Ma chaque gouvernement s'interdit des visées contraires à c but, et dépense des sommes considérables pour le maintien d ce *statu quo*. De plus, l'on prend soin de nous répéter qu c'est dans la même intention que s'équilibrent, par des pro diges de diplomatie sans cesse répétés, ces groupements d forces rivales, constitués par les alliances doubles, et triples. U accord définitif ne changerait donc rien ici.

Craint-on une diminution du sentiment national, patrioti que, dans chaque Etat ? Le sentiment « confédéré » alleman a-t-il fait disparaître l'attachement spécial de l'habitant d royaume de Bavière pour son pays natal ? En France, l'exem ple notoire d'un jeune académicien ne témoigne-t-il pas d l'amour que garde un Lorrain, entre autres, pour sa province Cette peur d'un cosmopolitisme amorphe et triomphant n semble donc pas justifiée.

Reste la question du désarmement. Que si l'on oppose à c sujet qu'un Etat peut, à un moment donné, vouloir se retir du trust pour tenter de prendre à lui seul un avantage que conque, qu'il faut par conséquent que ses voisins se garde contre un événement de ce genre, une agression subite, nou répondrons que c'est oublier qu'un Etat isolé, aussi puis sant qu'il soit, demeurera le plus faible, et que, même dimi nuée de ce contingent déserteur, l'armée et la flotte confédé rées demeureront inévitalement supérieures aux forces d l'Etat de mauvaise foi, dont les voisins n'auraient donc rien craindre.

Par contre, le désarmement n'est possible qu'à cette condi tion et sous cette forme, soit par la constitution d'une Confédé ration, d'un trust des civilisés, et par la substitution d'un armée et d'une flotte internationales aux bataillons et au escadres des divers pays.

Le refus d'examiner la question du désarmement qu'ex priment la plupart des gouvernements le prouve surabondam ment. En l'état actuel des choses, quelle garantie contre un offensive de son voisin aurait, en effet, un gouvernemen désarmé ? Aucune ! et c'est pourquoi chacun continue ave raison ses armements.

Dans notre hypothèse, il n'en irait plus de même. Aussi souhaitons-nous qu'elle devienne promptement une réalité, et que le xxe siècle, qui débute par ce régime nouveau des accords et des trusts, enregistre bientôt un trust de plus, dont la fondation serait saluée par les acclamations de tous les peuples, le *Trust des Nations Civilisées !*

GASTON DANVILLE.

POÈMES

—

SOUVENIR DIFFICILE

O comme je m'ennuie en ces graves contrées;
et je pense à tes mains d'onyx, mains adorées
qui faisaient le bonheur des épaisses soirées.

Ces doigts marmoréens seraient-ils donc glacés,
ces doigts décoratifs aux inflexions grecques?

Ma Muse, célébrons d'amicales obsèques,
car l'amour est parti. Des pleurs, jamais assez,
inonderont ces doigts, les cinquante ans passés,
le souvenir de ces mains qu'ignora Verlaine,
qui versaient le plaisir dans l'urne de la peine
et possédaient dans leur rose paume une haleine.

Je les aime ce soir par delà mes chagrins,
ces mains d'impératrice aux airs aériens,
ces doigts d'une saveur blonde, ces pauvres mains!

SONNET

La Diane éperdue au fond du péristyle
aggravera ce soir encore tes douleurs :
elle porte à la main un froid bouquet de fleurs
sur qui le temps en pleurs sans hâte se distille.

Tu t'en vas gémissant que l'heure est trop futile,
au lieu de respirer la chair et ses odeurs ;
pourquoi mets-tu la main sur ton cœur inutile,
et ne l'offres-tu pas à tes divines sœurs ?

Voici l'heure qui passe énervante de grâce,
de grâce passagère en ce doux soir qui passe
comme un nuage fin sur des lilas mourants.

Prends la chair ; porte-la vers ta lèvre fanée ;
serre-la dans tes bras épuisés mais ardents :
qu'elle rayonne en toi comme une matinée.

CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE.

CONFESSION DE MA VIE

MÉMOIRES

DE

MADAME DE SACHER-MASOCH

(*Suite*[1])

—

A la fin d'avril 1879 nous allâmes à Vienne. On avait offert à Léopold de faire une série de conférences au Ringtheater, et il avait accepté avec plaisir. Catherine nous accompagna. Ce furent des jours agités. Mon mari allait voir ses vieilles connaissances, ou bien celles-ci venaient chez lui; il se fit de nouvelles relations, et comme il était bien reçu partout et que tout le monde se montrait aimable pour lui, il était d'humeur charmante. Il passait tous les matins deux ou trois heures à écrire, et le reste du jour, et le soir, il était infatigable, goûtant avec plaisir toutes les diversions qui s'offraient à lui.

Les journaux avaient parlé de ses conférences en bons termes, excepté le *Wiener Tagblatt.* Sacher-Masoch mit cette exception sur le compte de Frischauer et se promit de le payer de la même monnaie.

Je ne sais pas ce qui avait amené les deux inséparables de jadis à se détester aussi cordialement, mais Frischauer était depuis quelque temps la bête noire de mon mari.

Mme Frischauer avait dit un jour de Sacher-Masoch qu'il était naïf comme un enfant et mauvais comme un singe, et cela était vrai.

Il écrivait ses articles pour le *Wiener Leben* avec un plaisir particulier quand ils traitaient non pas d'un sujet imaginé de toutes pièces, mais de gens et de choses qu'il connaissait. Il aimait, comme Catherine, la méchanceté pour elle-même, sans se soucier de la personne qui en faisait les frais.

Quand ces articles offraient un intérêt particulier pour Graz,

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 229, 230, 231, 232 et 233.

on faisait mettre des affiches dans toute la ville, et l'irritation et la vente allaient de pair.

Pour tromper les gens sur la personnalité de l'auteur, et bien plus encore parce qu'il trouvait cela drôle, il ne nous épargna pas nous-mêmes dans le *Wiener Leben*. D'abord parut une pièce de vers sur Catherine, une parodie de *la Jeune Etrangère*, qui commençait ainsi :

> Dans une ville d'Abdérites,
> Parut, il y a à peine un an,
> Avec d'énormes chapeaux Rembrandt
> Une jeune fille jolie et singulière...

Léopold avait eu soin de faire mettre des affiches criardes, annonçant cette pièce de vers, dans la rue de Catherine. Elle ne pouvait mettre le pied hors de chez elle sans les voir.

D'un saut elle fut chez nous, embrassa mon mari et se montra folle de joie de la superbe réclame qu'il lui avait faite.

Huit jours après parut une autre pièce de vers, sur nous ou plutôt sur moi, cette fois, une parodie de *Connais-tu le pays...?* mais trop flatteuse pour laisser le moindre doute sur la personnalité de l'auteur.

Ce furent sans doute les résultats pécuniaires de ces articles qui amenèrent un éditeur de Graz à proposer à Sacher-Masoch de publier une feuille satirique hebdomadaire. Mon mari accepta volontiers et bientôt *les Points Noirs* parurent et beaucoup de gens se firent du mauvais sang.

Dès le mois de juin je retournai à Vienne avec Catherine. Le *Wiener Tagblatt* avait, à propos, je crois, de l'affaire P***, dit quelque chose d'inexact sur son compte. Irritée, elle voulut exiger une rectification immédiate et pour l'obtenir sans perte de temps, elle crut nécessaire de se rendre elle-même à Vienne. Elle s'était déjà fait des amis parmi les journalistes viennois et comptait sur leur appui. Elle me pria de l'accompagner, et mon mari, qui avait quelques affaires à me confier, désirait également que j'y allasse.

Nous avions des passes et mon mari en obtint une pour Catherine, de sorte que le voyage ne devait rien coûter ; par contre, Catherine se chargeait seule des frais d'hôtel et ainsi ma grande objection, les frais de voyage, tombait, et je dus partir.

Je ne me souviens plus du point de départ de notre corres-

pondance avec le prince Camille Starhemberg, ni de la façon dont Catherine se trouva mêlée à cette correspondance.

Nous avions pris l'express. A peine le train était-il sorti de la gare que le conducteur m'apportait une carte du prince, qui se trouvait dans le même train et qui nous demandait la permission de venir nous saluer à Mürzzuschlag.

Qu'était-ce encore?

Le prince Starhemberg ne m'avait jamais vue; comment était-il au courant de mon voyage? Comment avait-il pu me reconnaître?

Je regardai Catherine; elle riait.

— Qu'est-ce que tu as dans la tête? Est-ce que l'envie t'aurait prise de l'enlever à la Strubel?

Elle ne me répondit pas, mais je vis que j'avais touché juste. Il lui suffisait d'apprendre qu'un homme aimait une femme pour qu'elle cherchât à l'enlever à celle-ci.

A Mürzzuschlag, le prince vint nous voir. Je le trouvai simple et aimable, tel qu'un des vieux amis de sa maison, le colonel Engelhofer, de Graz, nous l'avait décrit. Nous causâmes en nous promenant de long en large sur la plateforme, et il ne se douta certainement pas que je savais tant de choses sur lui et que je le connaissais si bien.

A notre arrivée à Vienne, il nous fit chercher une voiture et s'occupa de nos bagages, et quand il apprit que nous allions descendre à « l'Archiduc-Charles », il nous dit qu'il aurait le plaisir d'être notre voisin, puisqu'il se rendait à l'hôtel Munsch, en face du nôtre, et qu'il se permettrait de venir prendre de nos nouvelles le lendemain.

Il vint, et notre entretien, très animé, dura plus longtemps qu'il n'est d'usage pour des visites de ce genre. Plus tard nous le vîmes dans la salle à manger de l'hôtel, et le soir il revint encore s'informer de ma santé, car je m'étais sentie un peu indisposée dans le courant de la journée.

Au nombre des journalistes dont Catherine avait fait la connaissance, et avec lesquels elle était restée en relations, était un M. Fuchs, un joli petit bout d'homme, qu'elle appelait son « petit renard », et celui-ci l'aida à faire paraître une rectification dans le *Wiener Tagblatt*.

Nous ne passâmes que peu de jours à Vienne. Les lettres

que mon mari m'écrivit alors jettent le jour le plus vif sur nos relations mutuelles et notre situation d'alors :

Graz, 17 juin 1879.

Chère Wanda,

Je m'étais bien dit que ce n'était pas la rectification qui poussait Catherine à aller à Vienne. Pourquoi ne nous a-t-elle rien dit de son rendez-vous avec Starhemberg?

Nous nous portons, grâce à Dieu, tous bien.

La *Heimath* écrit que la petite nouvelle est acceptée, mais qu'elle ne sera payée que le 1er juillet.

Va donc vite chez Emmer et prie-le de nous faire avoir tout de suite les 80 florins.

Hier est venue une lettre charmante de Rochefort. Aujourd'hui, Busnach m'informe que *l'Emissaire* est définitivement accepté à l'Odéon. Mais le directeur lui-même, par considération pour mon nom et pour le succès de mes romans galiciens, veut que la pièce ne se passe pas à Cuba, mais en Galicie, et Busnach a consenti.

Ainsi, fourrures quand même !

En été le directeur de l'Odéon se rendra à Vienne et viendra me voir.

Hier j'ai reçu une critique superbe du *Spectator* de Londres, quatre colonnes sur les deux parties du *Legs de Caïn*, *les Idéaux de Notre Temps* et *le Nouveau Job*. On me mets à côté de Tourguéniev. On dit que la *Hasara Raba* est d'une ironie *inimitable*.

Mauthner écrit très gentiment. Reçu de l'argent de Paimann, envoyé à Enterich.

Hier soir, je me suis entretenu avec ta fourrure d'hermine.

Elle a gardé le parfum léger de ton corps divin, qui m'a ravi.

Je baise tes petits pieds.

Ton esclave amoureux.

Graz, 18 juin 1879.

Chère Wanda,

Hier j'ai écrit poste restante. Tu as bien reçu la lettre ?

Va donc le matin vers 10 heures à la *Heimath* et fais ton possible pour obtenir les 80 florins. Nous avons tout engagé pour pouvoir vivre encore quelques jours.

Avec les conférences, ça va mal. J'ai écrit à Træger que je ne les ferais pas sans avoir de garantie. Notre situation ne nous permet pas de marcher à l'aventure. Il vaut mieux que je reste à Graz, à travailler à l'opérette, et à la pièce pour Tewele; quand s'ajouteront à cela *Nos esclaves* au Ringtheater et *l'Emissaire* à Paris, nous serons tirés d'affaire.

Il n'est encore venu ni lettres ni argent pour Catherine.

Holzinger me dit que J*** et sa mère sont en mauvaise posture. Elle a fait des affaires à la Spitzeder. Tous les deux sont surveillés par la police. Les enfants vont tous bien et sont sages. Que je serais heureux de recevoir de toi, ne fût-ce qu'un coup de pied, je n'ai pas besoin de te le dire.

Amitiés à Catherine et aux amis de Vienne.

Ton

LÉOPOLD.

Graz, 19 juin 1879.

Ma femme chérie,

Ta lettre m'a rendu infiniment heureux. Jusqu'à présent je m'étais figuré que tu ne m'aimais pas du tout, et souvent cette pensée m'a abattu et a paralysé mon activité. Maintenant que je possède ton amour, je supporterai tout gaiement, je ne perdrai pas courage et je travaillerai avec passion.

Nous nous tirerons d'affaire jusqu'à samedi. Mais après ?

Retourne chez Emmer, dis-lui franchement que nous nous trouvons dans une situation désespérée et fais tout au monde pour avoir les 80 florins.

J'ai envoyé un nouveau feuilleton au *Pester Lloyd* et j'ai prié instamment qu'on m'envoie les 50 florins pour les deux autres.

Rochefort écrit de nouveau très gentiment et m'envoie une notice du *Voltaire*, qui annonce déjà que *l'Emissaire* a été reçu. Il n'y a donc plus de doute : la pièce sera donnée à Paris en automne.

Ce serait maintenant que je sais que tu m'aimes, que j'éprouverais surtout une voluptueuse torture, si tu voulais mettre en scène *la Vénus aux fourrures*.

Nous sommes tous en bonne santé. Hier W*** est venu ; il paraît amoureux fou de Catherine.

Je t'embrasse mille fois.

LÉOPOLD.

Graz, 20 juin 1879.

Chère Wanda,

La rectification dans le *Tagblatt* fait très bien. Le *Tagblatt* a fait une belle gaffe, car les commentaires de Schembera sont incolores et dénués de sens.

Combien je te désire !

Va donc à la *Heimath*, et tâche d'obtenir les 80 florins.

J'ai reçu la lettre de Mürzzuschlag, avec cinq florins. Aujourd'hui j'ai reçu les cinq autres florins.

A l'instant même je reçois une lettre du directeur Strampfer. Du 16 octobre au 15 novembre, les Meininger jouent au Ringtheater.

C'est très bien pour moi, car le public s'habitue ainsi à retourner au Ringtheater avant que ma pièce ne soit donnée.

Mes conditions ont été acceptées.

De tous côtés donc nous sourit le bonheur; et toi, sois forte maintenant, ne te laisse pas abattre, sois ma femme fidèle et aimante, et aussi ma maîtresse sévère, ma voluptueuse et cruelle « Vénus aux fourrures ». Résouds ce difficile problème, si facile pour toi, et notre avenir à tous sera riant.

Je t'embrasse mille fois. Ton

LÉOPOLD.

Graz, 21 juin 1879.

Chère Wanda,

Je regrette vivement que l'argent ne soit pas arrivé hier quand même. J'espérais déjà te voir te glisser ce soir dans ton hermine, couvrir de baisers ma bonne, ma belle femme, sentir ton pied sur ma nuque, maîtresse adorée de ma vie, t'entendre rire de ton mari amoureux — et maintenant il faut attendre encore.

Nous nous portons tous bien; les enfants embrassent maman et la prient de revenir bientôt.

Figure-toi ma surprise, ce matin, en ouvrant la *Morgenpost*, d'y trouver un feuilleton sur Catherine, dans lequel Zistler prend énergiquement parti pour elle et imprime la rectification tout au long. C'est d'autant plus beau de la part de Zistler que depuis lors je ne l'avais pas vu et que je n'y suis pour rien. Il l'a fait de lui-même.

Holzinger aussi prend très chaleureusement parti pour Catherine.

Ta chère lettre m'a rendu si heureux que je ne peux t'exprimer mon bonheur.

Sois maintenant bien gentille avec moi, et prends enfin la peine de *m'assujettir entièrement;* je ne veux plus respirer sans ta permission. Sois très tendre et très cruelle, je t'adore déjà, mais alors je me coucherai à tes pieds, obéissant et humble comme un chien.

Je t'embrasse mille fois.

Ton esclave

LÉOPOLD.

★

Catherine avait rompu depuis des mois avec J*** : celui-ci l'avait ennuyée et elle lui avait signifiée son congé. Avant de partir pour Vienne, nous avions entendu les bruits qui couraient à propos des filouteries commises par lui et sa mère. Ce que mon mari m'écrivait à Vienne confirmait ces bruits.

Aussitôt de retour à Graz, Catherine renoua avec J***. Elle

se montra avec lui autant que possible, et je ne crois pas me tromper en disant qu'elle lui fournit aussi les moyens de quitter Graz.

A ce sujet, Léopold lui dit un jour :

— Ecoute, Catherine, tu devrais faire un peu plus attention en ce qui concerne tes relations avec J***. Il est très compromis par sa mère.

Dédaigneuse, elle le regarda :

— Si tu considères les choses du même point de vue que les mufles, tu as raison; ce point de vue n'est pas le mien.

— Mais il y a des cas...

Catherine l'interrompit brusquement :

— Laisse-moi tranquille ! Il y a des enfants auxquels on n'a pas demandé par quels parents ils voulaient être mis au monde... et il y a des imbéciles qui les rendent responsables de toutes les canailleries de leurs parents. Je m'étonne que tu te joignes à ceux-là. Crois-tu que si nous pouvions choisir nos parents, nous ne choisirions pas mieux quelquefois ? Moi, sûrement !

— Tu ne peux pas savoir si J*** n'a pas eu la main dans les filouteries de sa mère.

— Ce ne serait pas plus étonnant que si tes garçons héritaient de ton talent. Ce serait très agréable pour eux, mais ils n'en auraient pas le mérite. Si J*** est un filou, il le doit à ses parents. Les gens qui ont des vices physiques ou moraux ne devraient pas faire d'enfants.

— Tu as de drôles d'idées !

— Chacun a les idées que lui donne son expérience de la vie... Moi je n'ai pas eu de chance avec mes parents.

— Quand tu auras des enfants, toi aussi, tu les aimeras comme ils seront, avec leurs défauts.

— Mon Dieu, que tu es bête ! Qui parle de les aimer ou non, une fois qu'ils sont là. Ne pas les *faire*, voilà la question. A mes yeux, c'est un crime de mettre au monde des enfants, quand on ne peut pas leur assurer le bien-être futur, la santé, le sens commun et des moyens. Et encore !...

— Avec de pareils principes, la race humaine ne durerait pas longtemps !

— Et puis après !...

J'étais contente de voir cette question sur le tapis et je dis à mon tour :

— Catherine a raison. Quatre-vingt-dix fois sur cent, c'est un manque de conscience, une étourderie, que d'avoir des enfants.

— Mais Wanda, comment peux-tu dire cela? s'écria mon mari. Toi qui es une mère si heureuse!

— Que je sois heureuse, cela ne veut pas dire que les enfants le seront aussi. Et quel bonheur est-ce là que la peur continuelle que m'inspire leur avenir! Ayant vu la vie comme je l'ai vue, je n'aurais pas dû avoir d'enfants. Mon cœur se serre quand je pense à quels hasards bêtes et cruels ils seront exposés. Je me sens si coupable envers eux que jour et nuit je ne fais que penser comment je dois m'y prendre pour les rendre maintenant aussi heureux que possible, pour les dédommager au moins un peu du tort que je leur ai fait en les mettant au monde.

Mon mari ouvrait de grands yeux.

— Oui, oui... regarde-moi bien! nous avons été d'une insouciance terrible en ayant des enfants!

Catherine était partie. Il était très tard dans la nuit et nous nous trouvions seuls, à côté des enfants endormis.

Léopold se tut quelque temps, puis il me dit :

— Pour l'amour de Dieu, comment peux-tu avoir des pensées aussi tristes et aussi désespérées? Moi, je ne vois pas l'avenir de nos enfants aussi noir que cela.

— Parce que tu ne vois jamais qu'une chose : la « Vénus aux fourrures », et que tu ne vois pas la vie telle qu'elle est! Dans quelle situation nous trouvons-nous? Nous ne savons pas aujourd'hui si demain nous aurons du pain à manger. Cela a été ainsi durant des années et cela continuera encore des années. Un tas de belles choses plus tard, mais maintenant la misère noire. Avions-nous le droit d'exposer les enfants à *cela?*

Je tremblais d'émotion et d'irritation mal contenue.

Il n'y avait pas longtemps, avant d'aller faire des conférences à Vienne, il était resté deux mois sans écrire une ligne, parce que je m'étais refusée à écrire une lettre éhontée à un député de Vienne, le riche propriétaire G*** pour m'offrir à lui. Depuis des années Léopold était en correspondance avec G***, et celui-ci avait laissé entrevoir qu'il avait la nature du Grec de la *Vénus aux fourrures;* il fallait donc que je le

prisse pour amant. Et comme j'avais persisté dans mon refus; même alors qu'il me menaçait d'écrire cette lettre en mon nom, il me punit en cessant de travailler. Et si ce voyage à Vienne n'était pas intervenu, il serait resté sans travailler jusqu'à ce que j'eusse été brisée par le besoin et que je me fusse rendue à sa volonté. Oui, il possédait un moyen infaillible pour me faire plier, et il avait l' « énergie » de s'en servir.

C'est à cela que je pensais alors et, dominée par la crainte affreuse de l'avenir, je voulus lui parler encore :

— Et avec ta passion pour la « Vénus aux fourrures », tu nous perdras tous.

— Comment cela ?

— Parce que tu ne connais plus de mesure quand il s'agit de cela, et parce qu'alors tu ne sais plus ce que tu demandes de moi et que tu ne te doutes pas où ta passion nous mènera.

Un instant il se sentit touché. Mais bientôt il me dit :

— Ah ! ce sont là tes vieilles idées. Tout ce qui arrive dans *la Vénus aux fourrures* dépend de *toi*. Moi, je ne serai réellement que ton esclave, et je n'aurai rien à dire. Si la chose tourne mal, ce sera ta faute, non la mienne.

A quoi bon lui parler, à quoi bon lui montrer mon âme ulcérée?... Il ne comprenait pas. Pour comprendre, il eût dû m'aimer d'un *autre* amour.



Catherine eut un autre galant, avec lequel elle n'eut pas de chance non plus ; mais cette fois ce fut une malchance gaie.

Strassmann avait quitté Graz. Son successeur, un M. W***, ne prit pas seulement ses rôles, mais aussi son appartement.

Mais une fois là, il aspira à plus haut : il voulut remplacer également son prédécesseur dans le cœur de Catherine. Les potins de coulisse lui avaient fait savoir la place vacante ; il la brigua de l'air d'un homme dont les droits sont aussi indiscutables que justifiés.

Pour arriver jusqu'à elle, non seulement il rendit visite à Sacher-Masoch, mais il lui fit la cour.

Mon mari trouvait toujours des qualités fort louables aux personnes qui l'admiraient ; de là vint que nous vîmes W*** plus souvent que nous n'en sentions le besoin.

Il avait calculé juste, car il se rencontra chez nous avec

Catherine. Mais à sa grande surprise il dut se rendre compte que la chose n'était pas aussi simple qu'il l'avait cru.

Catherine ne fit nullement attention à lui. Il était laid et avait tous les ridicules des petits comédiens ; il finit par nous ennuyer tous. Il dut se retirer, mais furieux, car je le soupçonnais d'avoir déjà chanté victoire auprès de ses collègues.

Un beau jour, il trouva dans le poêle de sa chambre tout un tas de lettres de Catherine à Strassmann.

Il crut tenir de quoi rendre plus souple la récalcitrante. Il lui écrivit, lui annonçant sa trouvaille et demandant ce qu'elle voulait qu'il en fît.

Elle ne répondit pas.

Il attendit quinze jours, puis écrivit à mon mari, lui demandant un entretien particulier pour lui faire part d'une chose très délicate.

Léopold se sentit plein de joie et ce fut de la meilleure humeur qu'il reçut W***.

Voyant la mine grave et mystérieuse que celui-ci s'était composée pour la circonstance, mon mari lui demanda s'il s'était mis à jouer les rôles d'intrigants. Cela lui fit perdre contenance. Embarrassé et mal à l'aise, il déballa son histoire et pria mon mari d'intervenir et de demander à Mlle Strebinger ce qu'il devait faire des lettres trouvées.

— Mais vous vous êtes déjà adressé à cette dame directement.

— Oui, mais je n'ai pas reçu de réponse.

— C'est une réponse aussi, cela. Il paraît que vous donnez plus de valeur à votre trouvaille que Mlle Strebinger.

— Mais il faut bien que quelque chose se fasse. Dois-je garder les lettres?

— Comme vous voudrez. Savez-vous ce que je ferais, à votre place ? Je les ferais paraître, dorées sur tranche, comme œuvres complètes de l'auteur. De cette façon, vous feriez encore une bonne affaire.

La moutarde monta au nez du jeune comédien et il s'écria méchamment :

— Oui ! Il y a assez de gens qui les liraient avec le plus vif intérêt ! Le capitaine de C***, par exemple.

— Mon cher W***, il est hors de doute que Mlle Strebinger vous abandonne ces lettres, et que vous pouvez en faire ce que vous voudrez ; je n'attirerai votre attention que sur une

chose, c'est qu'elle a une façon très énergique de répondre au bassesses... Le baron P*** vous renseignera à ce sujet.

Ceci fit son effet.

— Je renverrai les lettres à cette demoiselle par la poste.

— Vous avez là une bonne idée ; c'est même par là qu vous auriez dû commencer.

★

Rochefort avait donné à Catherine le goût des objets d'a ancien, mais c'était chez elle un goût à fleur de peau. Du sn bisme, plus qu'autre chose.

Quelqu'un lui avait dit que Sefer Pacha avait une collecti admirable dans son château de Bertholdstein, près de Gle chenberg.

Elle écrivit au pacha, lui disant qui elle était, qu'elle viva à Graz avec nous, et qu'ayant entendu parler de sa collecti elle serait très heureuse de la visiter, pour en parler à Roch fort.

Dès le lendemain arrivait une invitation de Sefer Pach nous conviant, ainsi que Catherine, à être pendant quelqu jours les hôtes de Bertholdstein.

Entre temps, Catherine avait appris que Sefer Pacha ét en réalité un comte polonais qui, n'ayant pas eu de chance e Europe comme diplomate, était allé en Egypte où il était dev nu l'ami du vice-roi, puis son ministre tout puissant.

Quelque temps auparavant, sentant que l'air de l'Egypte n valait plus rien pour lui, il avait mis tous ses trésors du Cai en sûreté à Bertholdstein ; c'est du moins ce qu'on disait.

Tout cela allait admirablement à Catherine, et encore pl à mon mari. Tous les deux étaient feu et flamme.

Catherine s'occupa immédiatement de se faire faire u toilette qui devait être belle comme le songe d'une nuit d'ét et Léopold passa mes fourrures en revue. Si cette fois ce n'é tait pas le Grec, je devais renoncer à le trouver. A demi genti homme polonais, à demi despote oriental, un idéal de Grec !

La veille de notre départ, Léopold eut mal aux dents. L lendemain il déclarait que son mal de dents l'empêchait d nous accompagner. Il voulait se faire arracher la dent, ma pour cela le dentiste dut venir chez nous. Il ne voulut pas ét insensibilisé, mais je dus mettre une fourrure, me placer d

vant lui et le regarder d'un air cruel pendant l'opération.

J'étais habituée à ce genre de comédies ; je jouai mon rôle à son entière satisfaction et au grand étonnement du dentiste. Celui-ci dit ensuite que la dent n'était nullement gâtée et que c'était dommage qu'on l'eût arrachée. Mais Léopold n'entendit pas la chose ainsi ; il avait éprouvé, dit-il, une telle volupté qu'il se ferait arracher ainsi toutes ses dents avec plaisir.

Nous devions partir l'après-midi. Après déjeuner, Léopold déclara qu'il préférait nous rejoindre le lendemain, car l'opération l'avait rendu nerveux et il voulait se reposer ; nous n'avions qu'à partir seules, l'excuser auprès de Sefer Pacha et annoncer son arrivée pour le lendemain.

Nous y allâmes donc seules.

A Fürstenfeld deux voitures nous attendaient, un fourgon et une calèche ravissante, attelée de chevaux superbes. La façon dont nous fûmes reçues par les domestiques, qui ne parlaient que français, fut grandiose.

Ce fut une course charmante, le long de la vallée, puis sur la pente de la montagne, vers le château, et cependant mon plaisir n'était pas sans mélange. Je ne voyais que le large dos du gros cocher anglais, assis tout raide devant moi, et le petit Français, tout mignon, à côté de lui. Qu'est-ce que je faisais dans cette élégante voiture? Où allions-nous? et pourquoi? Est-ce que je n'allais jamais sortir de toute cette fausseté, de tous ces mensonges?

A la maison, ma place était vide; il me fallait sans cesse me séparer de mes enfants; pourquoi? Je me sentais irritée contre Catherine qui m'avait entraînée, et ce fut toute fâchée et chagrine que j'arrivai à Bertholdstein.

Sefer Pacha nous reçut très aimablement, mais aussi très à la grand seigneur.

Bertholdstein était un vieux château à moitié en ruines, quand le pacha l'acheta pour un rien et le fit rebâtir. Maintenant le château était plein de magnificence orientale, de luxe parisien et de trésors d'art. Il y avait quelque chose de blessant dans cette richesse, dans cette extravagance qui semblaient vous regarder du même œil froid et raide que leur maître.

Quand nous eûmes fait un peu de toilette, nous allâmes rejoindre Sefer Pacha dans la cour d'honneur, où il était assis à l'ombre d'un magnifique tilleul.

Catherine, dans ses lettres, avait dû se faire passer pou une amazone de premier ordre, car il fit défiler immédiate ment tous ses chevaux de selle devant elle. C'étaient sans nu doute des bêtes précieuses, dont les grooms anglais savaien faire ressortir les perfections.

Catherine avait la tête pleine de ces chevaux, dont on lu avait déjà tant parlé, et elle était fermement décidée à s'e faire donner un par Sefer Pacha. Elle voulut donc faire dè lors son choix, et ce ne dut pas lui être facile, car chacune d ces bêtes eût fait un cadeau superbe. Sortir à Graz sur un d ces chevaux, faire des envieux, voilà ce qui la faisait tremble d'envie, tandis qu'elle contemplait avec ravissement les mer veilleuses bêtes. Je vis un sourire malin sous la moustach grise du vieil homme et je me dis qu'elle allait avoir du mal arriver à ses fins, car ce n'était pas là un novice.

Nous dînâmes ce soir-là en tête à tête avec le pacha. De deux valets qui servaient sous le maître d'hôtel, l'un était u jeune et beau Nubien, avec des yeux étrangement brillant Catherine le regarda, et je vis ses joues se colorer.

Le café fut servi dans un petit salon à côté de la chamb à coucher du pacha. Le valet de chambre, un homme ass vieux, y jetait un dernier coup d'œil quand nous entrâmes. E passant, Sefer Pacha lui fit une observation sur un ton si ple de colère contenue et de mépris que le sang me monta au joues. L'homme s'écrasa contre le mur, pâle comme la mort et je vis ses mains trembler.

Sefer Pacha, qui avait dû s'apercevoir de l'impression qu cet incident avait faite sur moi, me dit, comme pour s'excuser que cet homme était un voleur, et méritait d'être traité comm tel ; il recevait 12.000 fr. d'appointements, et il en volait 100.00 autres, car il avait tout en main.

— Dans ce cas, je le renverrais, dis-je.

— Et vous en prendriez un autre qui ne vaudrait pas mieux

Catherine parla du Nubien et Sefer Pacha nous racont qu'il en avait donné un tout aussi beau à l'impératrice Elisabeth qui en était très contente. Le sien, par contre, était mauvai et les domestiques tremblaient tous devant lui, craignant de l voir commettre un jour un crime. Puis il nous parla de l'Orien et nous dit combien on y devenait méfiant envers son entou rage, qui pouvait être à la solde de n'importe qui.

Je me sentais de plus en plus mal à l'aise ; ce luxe glacé me pesait, et je songeais au rire clair de mes enfants.

Des valets nous conduisirent à nos appartements, dont jamais nous n'eussions, seules, trouvé le chemin.

Ce fut un pèlerinage long et fatigant. Nous montâmes des escaliers et nous en descendîmes d'autres, nous traversâmes de larges galeries et d'étroits corridors, de grandes salles pleines d'armes et de chevaliers sous leurs harnais, de petites tourelles charmantes, où la lune, semblable à un spectre, pénétrait par les fenêtres exiguës comme des meurtrières. Nous nous arrêtâmes, surprises, dans une tour dont le mur écroulé laissait passer le vent de la nuit et le bruissement de la forêt; des débris et les morceaux d'un vase magnifique couvraient le plancher et d'un cadre doré pendait une toile en lambeaux. La foudre était tombée là quelques jours auparavant, nous dirent les valets, et avait causé tous ces dégâts. Nous nous trouvâmes enfin dans un grand hall, sur lequel s'ouvraient de nombreuses portes, et une de celles-ci conduisait dans nos chambres.

La mienne était haute et large comme une salle; il y avait deux lits — puisque je devais venir avec mon mari, — et une seule fenêtre, enfoncée dans l'épaisseur du mur.

Pour aller de ma chambre à celle de Catherine, il fallait descendre quelques marches, traverser un couloir étroit et en spirale, puis un grand cabinet de toilette d'une élégance raffinée. Sa chambre était charmante, petite, confortable et pleine de belles choses.

Le lendemain, je me levai de bonne heure,comme toujours, et j'allai à la fenêtre. Je vis alors que cette fenêtre était en réalité une porte qui donnait sur un petit balcon, et que de ce balcon il y avait une vue superbe sur la vallée et sur le château Trauttmansdorff, de l'autre côté. J'allai tirer Catherine de son lit pour lui faire part de ma découverte.

Nous nous habillâmes pour sortir. A peine avions-nous fini, que la femme de chambre, une Française gracieuse, nous apportait du café.

En même temps, toute une meute de carlins se précipitaient dans la chambre, et se poursuivaient par-dessus lits et meubles. Quand les chiens du maître eurent salué ses hôtes de cette façon intempestive, la femme de chambre nous les pré-

senta. D'abord « Sussi », la fameuse chienne de Sefer Pacha, puis son époux, ses enfants et ses petits-enfants. Catherine, au comble du ravissement, voulait faire plus intime connaissance avec la famille, mais la femme de chambre avait déjà ouvert la porte et toute la meute bondit au dehors de la même allure folle qu'en arrivant.

Nous sortîmes hors de ces murailles sombres, vers les bocages ensoleillés qui entouraient une partie du château, et nous y restâmes presque jusqu'à l'heure du déjeuner.

On vint nous dire que les invités étaient arrivés, et qu'on nous attendait.

Catherine fit sa toilette et je l'aidai à s'habiller. Elle mit son « songe d'une nuit d'été », qui la fit belle à ravir. Elle voulait que moi aussi je misse une toilette plus jolie, mais je me trouvais bien telle que j'étais, et nous descendîmes à la grande salle de réception.

Nous y trouvâmes beaucoup d'invités. A table, je reçus une dépêche de mon mari, m'informant qu'il devait remettre à plus tard sa visite à Bertholdstein : l'opération avait causé une inflammation qui nécessitait les soins d'un médecin. Il me chargeait d'en faire part à Son Excellence, de lui exprimer ses vifs regrets. Je tendis la dépêche à Son Excellence, qui se montra désolée de devoir remettre à plus tard le plaisir de faire la connaissance de Sacher-Masoch.

Le mal de dents au moment de partir, l'opération avec fourrure et cruauté, l'inflammation ensuite, quel plan ingénieux !

On prit le café dans le même petit salon que la veille, puis les invités demandèrent leurs voitures.

Quand nous fûmes de nouveau seuls, Sefer Pacha nous montra une grande photographie de l'impératrice Elisabeth, avec son autographe, qu'il venait de recevoir. Puis il nous conduisit aux salles où se trouvaient ses collections et nous en fit voir les morceaux les plus rares.

Plus tard, nous allâmes à Gleichenberg en voiture.

Sefer Pacha conduisait lui-même un break attelé de quatre chevaux. Catherine était assise à côté de lui sur le siège.

Le pacha avait attiré notre attention sur les chevaux qu'il conduisait ; quatre isabelle, dont lui avait fait cadeau l'impératrice Elisabeth, en échange du Nubien. C'étaient de merveil-

leuses bêtes aux têtes délicatement rosées, et telles que je n'en avais jamais vu.

De retour au château, on nous servit du thé et des fruits splendides; d'autres voitures, attelées d'autres chevaux, nous attendaient déjà pour nous emmener de nouveau en promenade.

Des comédiens errants avaient fait halte dans un village voisin et avaient fait prier le châtelain de Bertholdstein d'aller es voir.

Je restai longtemps cette nuit-là sans pouvoir dormir. Tous ces divertissements m'avaient par trop fatiguée, et puis mon cœur était loin de Bertholdstein.



Le lendemain, quand je me réveillai à une heure tardive, Catherine, vêtue d'un peignoir blanc, était debout à l'entrée du balcon, en pleine lumière, et son corps élancé et vigoureux se dessinait sous l'étoffe fine.

Elle se tourna vers moi, et, me voyant éveillée, elle s'approcha aussitôt :

— Ça y est!

— Sefer Pacha?...

— Oui.

— Oh! pourquoi as-tu fait ça?

— Pour m'amuser.

— Tu n'aurais pas dû le faire. Il est trop riche... et il a des idées trop orientales sur les femmes... il est persuadé qu'il peut les acheter toutes... Ne disais-tu pas qu'on raconte que toutes les femmes qui visitent Bertholdstein se prêtent à ses désirs? Qu'es-tu pour lui, maintenant? Une de plus... rien d'autre. Et il va croire que, moi aussi, je ne suis venue que pour attendre un signe de lui!

— Non, là, tu te trompes, dit-elle vivement. Il croit que tu aimes beaucoup ton mari et que tu regrettes son absence...

— Mais comment cela s'est-il passé? tu es cependant montée avec moi?

— Oh! c'est amusant! Figure-toi qu'il a toujours peur d'être assassiné, et pour qu'on ne puisse pas lui tomber dessus pendant la nuit, il a fait faire à sa chambre à coucher des portes

qui disparaissent dans les murs quand on les ouvre, mais qui, une fois fermées, ne peuvent être ouvertes du dehors. Il me dit qu'une de ces portes se trouvait dissimulée derrière son lit et qu'elle donnait accès à un petit escalier pratiqué dans la muraille et menant à une porte semblable s'ouvrant derrière mon lit, de sorte qu'il pouvait se rendre chez moi la nuit à n'importe quelle heure. Je n'ai pas voulu le croire. Alors il m'a dit qu'il me le prouverait cette nuit même, — et il me l'a prouvé.

— N'as-tu pas eu peur?

— Ah! peur! j'étais curieuse.

— Pourquoi veut-on l'assassiner?

— Il dit qu'il a beaucoup d'ennemis.

Nous nous tûmes. Catherine s'était accroupie sur mon lit, les pieds sur une chaise, les coudes sur les genoux et cachait son visage dans ses mains. Elle semblait réfléchir.

— Je voudrais m'en aller d'ici, dis-je au bout de quelques instants.

— Moi aussi; j'en ai assez : mais nous devions rester une semaine?

— Mon mari est malade; c'est un bon prétexte; et moi partant, tu ne peux rester seule.

— Faisons-nous nos malles?

— Oui.

L'idée de partir nous stimula toutes deux. Une demi-heure après nous étions prêtes.

Je fis dire à Sefer Pacha que l'état de mon mari m'inquiétait et que je voulais partir.

Il m'envoya son valet de chambre pour me faire prier de rester encore à déjeuner; il y avait d'ailleurs avantage à prendre le train de l'après-midi.

Nous attendîmes donc.

A déjeuner nous ne vîmes pas d'autres invités et Sefer Pacha fut plus aimable que jamais.

Pour la première fois je voyais Catherine en compagnie d'un homme qui était son amant. Leur conduite me surprit. Par le moindre geste qui trahît quelque familiarité; elle était pour le pacha, après cette nuit, exactement ce qu'elle avait été la veille, non qu'elle s'en donnât l'air, mais parce que réellement il en était ainsi. Se donner à un homme comptait pour

elle si peu qu'il ne changeait en rien, pour cela, à ses yeux ; il restait à la même distance ; elle ne lui donnait rien d'elle et ne prenait rien de lui.

Comme la vie se trouve simplifiée ainsi ! pensai-je. Et nous autres qui voyons tant dans le don de nous-mêmes, qui y mettons tant... toute notre vie... et qui en attendons tant de choses, qu'il ne peut nous donner !

Sefer Pacha me dit, en prenant congé, qu'il écrirait à Sacher-Masoch pour lui rappeler sa promesse de venir à Bertholdstein.

Nous nous trouvâmes enfin roulant vers la vallée et, à mesure que le château morne s'éloignait de nous, revenait notre bonne humeur.



Je rapportais à mon « Dichter » une déception nouvelle : Catherine avait pris la place qu'il me destinait à Bertholdstein.

Il fut mécontent, — et cependant il était plein d'espoir. Il ne croyait pas Catherine capable de retenir longtemps un homme comme Sefer Pacha, tandis que moi...

Qu'est-ce qui lui faisait croire qne Catherine était incapable de retenir Sefer Pacha, qu'il n'avait jamais vu ? Je n'en sais rien ; mais que moi je fusse à même de captiver n'importe quel homme, cela ressortait clairement de ce fait que je l'avais captivé, *lui*.

Avec quelle persistance il s'accrochait à ses désirs et à ses espoirs, en dépit d'échecs toujours renouvelés ! Avec quelle facilité il édifiait ses chimères sur des bases qui semblaient solides ! Avec quel profond sérieux il en parlait ! Réaliser son rêve, quelle grande, quelle merveilleuse chose !

Lui qui d'abord aimait à me voir souvent en compagnie de Catherine, parce qu'il croyait que de cette façon je trouverais plus facilement le Grec, il commençait maintenant à la voir d'un mauvais œil, parce qu'il trouvait que c'était précisément le contraire qui arrivait. Elle était de conquête trop facile, disait-il, et cela attirait les hommes, tandis qu'avec moi ils croyaient jouer trop gros jeu, puisque j'avais un mari, et un mari qui avait eu des duels.

Sefer Pacha avait vraiment écrit à Sacher-Masoch et avait

insisté pour que ce dernier allât le voir. Il disait qu'il s'arrangerait de façon à n'avoir aucune autre visite à ce moment-là, et à goûter le plaisir de s'entretenir seul avec lui.

Quelques jours avant de partir pour Bertholdstein pour la seconde fois, Catherine et moi rencontrâmes le comte Spaur dans le parc de la ville. Il nous dit qu'il venait de Bertholdstein, et que Sefer Pacha l'avait prié de se charger d'un collier pour Catherine; il ajouta qu'il lui enverrait ce collier le soir même.

Le comte Spaur, qui n'était plus très jeune, passait pour un Don Juan dangereux et pour une des plus mauvaises langues de Graz...

Catherine et lui s'épiaient mutuellement depuis longtemps. Leurs âmes étaient sœurs, sans doute, et ils se méfiaient l'un de l'autre. Sa réputation de viveur attirait et fascinait Catherine, et elle, à son tour, le séduisait, parce qu'elle était la femme la plus élégante et la plus marquante de Graz. Mais il était au courant des affaires Strassmann et J*** et ne voulait pas être mis dans le même panier que ces « croquants »; cela le rendait prudent. Ils tournaient donc l'un autour de l'autre, comme deux chats, sans oser faire le pas décisif.

Cette histoire de collier et le jour sous lequel il sut la présenter, c'était de l'eau pour son moulin. Il rayonnait de plaisir de pouvoir fourrer cela sous le nez de Catherine.

Quelle raison Sefer Pacha avait-il pour humilier ainsi Catherine, et cela au moment où il venait de l'inviter de nouveau avec nous ?

Quand nous nous fûmes fait beaucoup de mauvais sang à ce sujet, le collier arriva et de toute cette histoire rien ne resta, que la méchanceté de Spaur : le collier n'avait en effet de valeur qu'à titre de curiosité, et il ne pouvait être question d'une intention blessante.

Je ne me souviens plus comment il se fit que Catherine et moi nous partîmes derechef seules pour Bertholdstein, Léopold devant nous rejoindre le lendemain.

Cette fois Sefer Pacha ne devait pas m'échapper.

J'emportais, en effet, avec moi une jaquette « irrésistible », de velours noir garni d'hermine, et je ne devais porter que cette jaquette chez le pacha : elle ne manquerait pas de faire son effet.

Elle en fit plus que je ne l'eusse désiré. Nous nous trou-

vâmes seules, à table et toute la soirée, avec le pacha. Il s'occupa beaucoup de moi, tandis que Catherine, curieuse, nous observait. Elle n'était pas de mauvaise humeur, je ne vis pas trace de malice ou d'envie en elle, pas le moindre signe d'impatience. Elle me regardait, moi affectueusement et le pacha d'un air ironique.

Je me donnai pour fatiguée par le voyage, et nous nous retirâmes bientôt.

Nous avions les mêmes chambres que lors de notre première visite, mais cette nuit-là Catherine coucha chez moi, dans le lit destiné à mon mari.

Nous nous couchâmes, et nous nous mîmes à bavarder, sans éteindre la lumière.

Catherine me parla de nouveau de son enfance, puis des enfants de Rochefort et de leur existence heureuse. Il était d'avis que la meilleure éducation était le manque complet d'éducation. L'éducation enserrait les enfants, et il leur fallait de la place pour se développer. C'était aussi l'avis de Victor Hugo. Ses petits-enfants, George et Jeanne, étaient les maîtres absolus de la maison ; tout tournait autour d'eux, à commencer par le grand-père.

Causant ainsi avec vivacité, elle sauta hors de son lit pour venir vers moi. Soudain elle poussa un cri sauvage. Elle avait posé son pied nu sur une de ces grosses et fortes aiguilles dont se servent les tapissiers pour coudre les tapis et qui avait sans doute été oubliée là.

Je voulus me jeter hors de mon lit pour aller la soutenir, mais elle s'écria :

— Non, non, ne viens pas !

Et sautillant sur un pied jusqu'à mon lit, elle s'assit, mit le pied blessé sur son genou et le regarda d'un air curieux, comme s'il se fût agi de quelque chose de particulièrement agréable.

— Mais retire donc cette aiguille ! criai-je, impatientée.

— Non, tu n'as pas d'idée quelle sensation délicieuse d'être blessée, de sentir l'aiguille dans sa chair et de penser qu'il faudra la retirer et que cela fera peut-être atrocement mal.

Je la regardai. Elle parlait sérieusement. Je l'abandonnai à ses délices et elle se remit à bavarder.

Pourquoi n'est-elle pas devenue la femme de Sacher-Ma-

soch ? me demandai-je. Comme elle aurait bien fait son affaire avec sa « volupté dans la douleur » et toutes ses sensations étranges, que je comprenais si peu.

Elle resta encore près d'une heure ainsi, l'aiguille dans le pied, puis elle la retira d'un mouvement rapide et décidé. Pas une goutte de sang n'apparut ; elle se mit à rire et se jeta les bras autour de la tête, comme pour s'embrasser elle-même.

— Fais-toi quelques compresses froides, pour qu'il n'y ait pas d'inflammation.

— Allons donc ! fit-elle, et elle sauta dans son lit. Bientôt elle dormait profondément.

Le lendemain elle ne pensait plus à sa blessure. Je lui en parlai, mais elle me répondit qu'elle ne sentait rien et que tout allait bien.

Avant le déjeuner arriva Léopold, et Sefer Pacha le reçut avec une extrême courtoisie.

L'après-midi les deux hommes, assis sous le beau tilleul de la cour d'honneur, causèrent de leur patrie commune, la Pologne, et de politique, tandis que Catherine et moi errions à l'aventure dans le château, c'est-à-dire que nous mettions le nez partout, manquant de bien peu, à un moment, de tomber dans une oubliette.

Catherine avait, à vrai dire, une idée fixe : elle croyait que le pacha cachait un harem dans son château, et c'est ce harem qu'elle voulait trouver; mais nous eûmes beau chercher de notre mieux, nous ne vîmes pas l'ombre d'une femme de harem, ni la moindre apparence d'eunuque.

Le lendemain nous repartîmes. Sefer Pacha nous accompagna à la gare et nous dit qu'il viendrait nous voir; il nous dit aussi qu'à ce moment le comte Goluchowski serait à Graz et qu'il ferait faire sa connaissance à mon mari.

Ce dernier était très satisfait de sa visite à Bertholdstein, à tous les points de vue, excepté un, le plus important : Sefer Pacha n'était pas devenu mon amant. Et il était comme fait pour ce rôle ! Mais il allait partir sous peu pour le Caire et il était trop tard, — pour cette année-là.

Léopold désirait vivement que Sefer Pacha, lors de sa visite, nous invitât à passer l'hiver avec lui en Egypte.

C'eût été l'idéal pour la « Vénus aux fourrures » ; tout

n'était pas perdu, d'ailleurs, car Léopold était bien certain d'une chose : c'est que j'avais plu au pacha et que ce dernier n'avait cessé de me dévorer des yeux.

★

Aussitôt après notre retour de Bertholdstein, nos rapports avec Catherine commencèrent à se gâter. L'irritation secrète que mon mari avait toujours nourrie contre elle avait grandi peu à peu, et dans les derniers temps était presque devenue de la haine. Quoiqu'il n'en convînt pas, ou qu'il en donnât des raisons qui ne tenaient pas debout, je croyais connaître les véritables causes de cette irritation.

Catherine, qui n'avait de respect pour personne, n'en avait pas davantage pour lui : elle admirait son talent, mais lui, elle le trouvait ridicule, et elle ne se faisait pas faute de le lui dire.

Il ne pouvait supporter cela. Il était bon, noble, excellent, il avait une nature idéale, et il tenait à être estimé à sa véritable valeur par les gens avec lesquels il était en relations.

De plus mon mari avait cette particularité que, quand il se trompait dans ses hypothèses, il n'imputait pas son erreur à lui-même, mais bien aux gens dont il s'agissait. Il avait cru qu'en compagnie de Catherine je trouverais vite le Grec ; il n'en avait pas été ainsi, et il attribua cela à la méchanceté de Catherine, qui m'enlevait tous mes adorateurs. Or, la « Vénus au fourrures » était la question la plus importante de sa vie, et Catherine, avec sa légèreté habituelle, détruisait coup sur coup ses espérances les mieux fondées. Pouvait-il ne pas la haïr ?

Elle avait un autre gros défaut : elle n'aimait pas les kazabaikas.

Un jour il lui en avait fait le reproche, lui exprimant le désir de la voir dans une de ces jaquettes ; elle lui avait répliqué sur un ton sarcastique :

— Jamais ! Wanda me fait déjà assez de peine, à la voir cacher sa grâce dans une machine aussi baroque. Il ne me manquerait plus que d'enterrer ma taille élancée dans une de ces épaisses fourrures ! Tes kazabaikas ! Si tu savais comme tu es ridicule avec ces histoires-là !

— Quoi ? Tu trouves peut-être qu'elles ne vont pas à Wanda ?

— Précisément. Mais regarde-la donc, la pauvre, quelle

peine elle a à bouger et comme ça la grossit! Elle a tort de t
céder et de se contrefaire ainsi. Un homme aurait beau m
donner des millions, je ne lui sacrifierais pas la moindr
parcelle de coquetterie.

Il ne dit plus rien, mais je vis qu'il avait rayé Catherine d
ses papiers.

Et précisément vers ce temps-là arriva quelque chose qu
parut confirmer le jugement que mon mari avait porté sur Ca-
therine.

Un jour, elle nous raconta, avec l'« humour » qui lui étai
propre, et avec lequel elle se ridiculisait elle-même, qu'ell
et le comte Spaur avaient fini par s'entendre, et cela parc
que ce dernier lui avait dit que j'étais une femme dont il n'au-
rait aucune peine à tomber amoureux. En disant cela il avai
joué son meilleur atout, et il avait gagné la partie.

Catherine avait de très jolis bijoux, que Rochefort lui avai
donnés, tous de très bon goût, mais sans grande valeur. Ell
découvrit par hasard qu'ils étaient tous faux. Cela la mit ter-
riblement en colère, et elle ne pensa plus qu'à se venger. Ell
prétendait savoir des choses qui, une fois connues en un cer-
tain lieu, suffiraient à anéantir la position de Rochefort en
politique. Elle me montra aussi une lettre qu'elle avait écrite à
ce sujet à Gambetta, et quelques jours après la réponse de ce
dernier: quelques lignes sur une carte, l'informant qu'il serait
très heureux de la voir à Paris.

Je savais que Rochefort, qui alors n'avait pas encore de fortune, était à plusieurs reprises et très généreusement venu en aide à Catherine, quand ses habitudes dépensières l'avaient mise momentanément à court d'argent; je lui conseillai donc de ne pas commettre une trahison envers lui; d'ailleurs, il pouvait lui-même avoir été trompé au sujet de ces bijoux. Elle parut se ranger à mon avis; en tous cas, il ne fut plus question de cette affaire.

Dès lors mon mari voulut rompre avec Catherine: de cette façon, s'il y avait également rupture entre Catherine et Rochefort, ce dernier ne pourrait pas croire que lui, Léopold, était dans le camp de la traîtresse.

A ce moment-là mon mari avait un procès avec un éditeur Ce procès lui causait beaucoup d'ennuis. Il était par consé-

quent très irritable, et dans ces conditions un conflit avec Catherine était inévitable.

Conformément à l'habitude qui lui était chère de rapporter tout chaud à ses amis ce qu'elle avait entendu de désagréable sur leur compte, elle venait régulièrement vers midi, alors que nous étions à table, et déballait avec un vif plaisir sa provision de nouvelles. Mon mari, qui était presque toujours en cause, pâlissait de rage contenue. Il digérait mal son repas avalé dans la colère, et se trouvait indisposé pour le reste de la journée.

Déjà très monté contre elle et décidé à se débarrasser d'elle, il profita d'une de ces occasions et lui dit qu'il lui défendait de lui apporter chez lui tous les cancans qu'elle ramassait au dehors; il en avait assez, ajouta-t-il, d'avoir ses repas et sa vie de famille gâtés par sa mauvaise langue.

Catherine s'en alla et ne revint plus.



Je cherche vainement à me rappeler la date exacte à laquelle je commis « l'acte de violence » qui nous débarrassa de Kapf. Quand je me retourne vers ce temps-là, je me vois apprêtant pour notre « secrétaire » la belle grande chambre de notre appartement du Rosenberg, où jusqu'alors avaient couché la bonne et les enfants, qui durent aller s'installer dans un petit cabinet attenant à notre chambre à coucher; je vois Kapf nous suivant en ville, décorant de sa personne son coin de notre salle à manger et passant tout l'hiver à lire des poèmes à côté de la fenêtre; l'été suivant, je l'observe, se faisant peu à peu esthète et se procurant un parasol et un éventail pour ses longues promenades; je vois les points brillants de ses lunettes dirigés sur les jolies filles qui venaient alors chez nous et le sourire satisfait de ses lèvres épaisses ; je suis certaine qu'il passa encore un autre hiver chez nous, mais à partir de là ma mémoire me fait défaut et il m'est impossible de dire si ce second hiver fut suivi d'un troisième.

Quoi qu'il en soit, — quelques mois plus tôt, ou plus tard, — ce fut à une époque où nous étions terriblement à court d'argent et à un moment où le « dévouement » de ce jeune homme, qui nous était parfaitement étranger, et la certitude

que jamais il ne s'en irait de lui-même m'avaient exaspérée

Le chef d'orchestre du théâtre de Graz, M. Angerer, avai proposé à mon mari de tirer un libretto d'une de ses nouvel les, pour en composer une opérette. Léopold accepta et s mit aussitôt au travail. Presque en même temps, il écrivait u autre libretto pour Millœcker et une pièce pour Tewele. C'étai là de l'espoir; mais nous avions besoin de fonds. Les finance étaient de nouveau en désordre. Léopold, entre temps, écrivait il est vrai, des feuilletons, mais ceux-ci nous tiraient d'affair pour quelques jours tout au plus, et quand, de temps à autre une somme plus importante nous rentrait, elle fondait comm un flocon de neige au soleil, soit que nous eussions de gro paiements à faire, soit qu'elle allât s'engloutir dans le gouffr profond et mystérieux qui figurait dans notre budget sous la rubrique : vieilles dettes! Comme cette situation pouvait dure encore longtemps et devait nécessairement s'aggraver, nou prîmes la résolution de réduire nos dépenses au strict mini- mum, pour arriver jusqu'au jour où se jouerait une des opé- rettes ou la pièce.

Ce fut alors que Léopold se décida à parler à Kapf, et à lui faire comprendre qu'il nous était impossible de le garder plus longtemps et qu'il fallait qu'il se cherchât aussitôt que pos- sible une autre situation.

Kapf parut très douloureusement surpris ; il dit que jamais il n'avait pensé qu'un jour il aurait à se séparer de nous ; il déclara cependant qu'il « chercherait ».

Notre situation en elle-même n'eût sans doute pas suffi à décider mon mari à une démarche de ce genre. Mais depuis longtemps il avait assez de son secrétaire. La présence conti- nuelle de cet intrus dans l'intimité de la vie de famille était peu à peu devenue insupportable à Léopold ; il se mit à remarquer tous les côtés désagréables d'un pareil hôte et quand quelqu'un avait commencé à lui déplaire, il était aussi impatient de rompre qu'il avait été plein de résignation jus- que-là.

Des mois se passèrent. Notre situation devenait terrible. Léopold se décida, le cœur gros, à vendre quelques tableaux. Le général Benedek en acheta deux et je crois que le comte de Méran en acheta deux également; en tous cas je me rappelle qu'il vint les voir chez nous.

Kapf avait assisté à la vente des tableaux et il avait pu se rendre compte du chagrin que cette vente forcée causait à mon mari; mais il était resté muet et placide comme toujours. Cela poussa Léopold à bout, et il lui répéta ce qu'il lui avait déjà dit. Kapf donna la même réponse: il chercherait.

Mon mari entretenait à ce moment-là une correspondance assez suivie avec une parente du comte Sayn-Wittgenstein, la princesse Rohan. Kapf était au courant de cette correspondance, car Léopold m'avait souvent parlé, à table, des lettres pleines d'esprit de cette jeune femme, jolie, mais maladive; Kapf avait également vu sa photographie, qu'elle avait envoyée à Léopold.

Un beau jour, nous reçûmes un mandat-poste de 200 fl.; le nom de l'expéditeur nous était tout à fait étranger. Nous n'avions aucune idée d'où venait cet argent.

Nous nous étions toujours donné beaucoup de mal pour cacher nos difficultés pécuniaires et pour cela nous avions souvent fait des sacrifices très sensibles. Aucun de nos amis, aucune des personnes que nous connaissions ne pouvait connaître notre situation : excepté Kapf. Cet envoi d'argent ne pouvait être que la suite d'une indiscrétion de sa part. Mon mari entreprit de le sonder; il avoua aussitôt, non sans une certaine fierté, comme s'il se fût agi de quelque noble action, qu'il avait fait connaître notre situation embarrassée à la princesse Rohan et que les 200 fl. venaient probablement d'elle.

Jusqu'alors, quelle que fût notre détresse, et parfois elle était grande, il n'avait jamais été question entre Léopold et moi de demander un prêt à quelqu'un de nos amis, quoique la plupart de ceux-ci fussent riches et que, parmi eux, il s'en fût certainement trouvé qui eussent volontiers répondu à un appel de ce genre. Nous ne nous étions même jamais adressés à Catherine, avec laquelle nous étions cependant sur un pied de grande intimité et qui nous devait maint avantage. Quand nous étions à court d'argent, nous engagions ou nous vendions quelques effets ou empruntions à des gens qui faisaient métier de prêter.

Il n'avait pas été donné à Kapf de comprendre cela; il s'attendait, au contraire, à recevoir nos remerciements pour son action indélicate, paraissant croire qu'il avait ainsi acquis le droit de continuer à vivre à nos dépens.

D'autres mois se passèrent et notre position devint pire qu jamais.

Notre secrétaire était allé se promener, suivant son habitud tandis qu'assise dans un coin je me creusais la tête pour trou ver le moyen de me tirer d'affaire un ou deux jours encor avec le peu d'argent que j'avais, et que Léopold fouillait dan un tiroir pour y chercher quelques vieilles pièces de monnai dont il espérait tirer quelque chose. A ce moment la blanchis seuse apporta le linge de Kapf, que j'eus le plaisir de compte et de payer, car Kapf avait beau recevoir de ses parents 2 marks d'argent de poche par mois, il n'en préférait pas moin me laisser régler toutes ces dépenses.

Je n'avais plus besoin de me creuser la tête au sujet d l'emploi de mon peu d'argent : la blanchisseuse en l'emportan résolut la question.

Cette fois il fallait en finir.

Je fis porter le lit de Kapf au grenier, tandis que Léopol se frottait les mains de joie.

— Il va en faire une tête, en rentrant ! s'écria-t-il, tout heureu de voir que nous allions enfin être débarrassés de cette charg

Ce fut un beau moment et qui nous dédommagea de bie des ennuis, que celui où Kapf rentra ponctuellement, comm toujours, à l'heure du dîner, se faufila par la porte, et se diri gea aussitôt vers son lit pour y poser comme d'habitude s canne et son chapeau, et ne rencontra que le vide ; puis les petites flammes de ses lunettes s'agitant à travers la chambre comme des feux-follets, et cherchant à résoudre cette énigme. Quelques mots explicatifs de Léopold lui firent enfin compren- dre qu'il ne suffisait plus de « chercher », qu'il fallait « agir »..

Le jour même nous étions de nouveau chez nous ; nous n'avions plus à nous rappeler à chaque instant qu'un étranger était là et notre intérieur retrouvait son charme familial, dont il avait été si longtemps privé. Notre joie était si grande que nous en oubliâmes ce jour-là nos soucis.

★

Cet hiver-là Léopold se trouva fatigué de Graz ; il voulait voir d'autres visages, respirer un autre air. Fort à propos on l'invita à aller faire une conférence à Budapest ; d'autre part, l'opérette d'Angerer, *les Gardiens de la morale*, devait être

donnée au Théâtre allemand de cette ville. Nous décidâmes de nous y rendre.

Léopold aimait la Hongrie, quoiqu'il n'y eût jamais été; un beau, un superbe pays et une nation noble et chevaleresque ! D'ailleurs il n'était pas un inconnu pour les Hongrois; ses écrits avaient pour la plupart été traduits en hongrois, et il avait des parents dans le pays : deux cousines, Mme de Korsan et sa sœur, Mlle Rosa Sacher.

Nous partîmes pour Budapest vers la fin de février 1880.

Cousine Wanda (Mme de Korsan) avait loué pour nous, dans le voisinage du Lycée, dont son mari était directeur, deux chambres meublées, et cela nous permit d'éviter un séjour dispendieux à l'hôtel. Toute la famille Korsan nous reçut avec beaucoup de cordialité.

Les journaux avaient publié des entrefilets très flatteurs au sujet de la présence de Sacher-Masoch à Budapest et de la conférence qu'il venait y faire; nous reçûmes des visites toute la journée, et des invitations l'une sur l'autre. Léopold avait conquis tout Israël par ses *Contes Juifs*, et Israël réclamait son écrivain. Les Juifs eussent beaucoup aimé à faire de lui un de leurs coreligionnaires, mais cela ne pouvait pas très bien s'arranger, et ils durent se contenter de lui « rendre hommage », comme au défenseur chrétien de leur race. Le fait que les Juifs voulaient le faire passer pour un des leurs faisait plaisir à Léopold et l'irritait en même temps. Il en ressentait du plaisir, parce que cela prouvait que sa conception de l'esprit juif était juste, et de l'irritation, parce qu'il faisait grand cas de son extraction et de sa famille et qu'il tenait à ce que le monde sût de quelle notable maison il descendait.

Un jeune savant, homme d'esprit en même temps que riche et de bonne famille, le baron M***, s'attacha particulièrement à nous et nous pilota à travers la société de Budapest. Nous visitâmes Jokai en sa compagnie.

Un jour nous eûmes la surprise de la visite de Liszt. Je me sentis un peu effrayée : qu'allait-il être, l'illustre musicien — et amant ? Il fut « ensorcelant ». Et cependant je trouvai que son aimable simplicité était trop décorative, qu'elle avait trop de style pour notre modeste chambre et pour nous, si entièrement dépourvus de style.

☆

Une famille juive, nommée Ries, dont nous avions fait la connaissance, nous proposa d'aller avec elle passer tout l'été à Ecsed, où un de leurs parents était intendant d'un vaste domaine. Comme c'étaient de bonnes et aimables gens et que le prix de la pension était raisonnable, nous acceptâmes et dès les premiers jours de mai nous partions en compagnie de nos nouveaux amis.

En voyage, mon mari se plaignit pour la première fois de se sentir enfermé dans un wagon. Grâce à la joyeuse bande d'enfants qui nous accompagnait, — il y en avait presque une douzaine, — je réussis à lui faire surmonter sa nervosité. Dans la suite, à chaque voyage, j'eus à lutter contre des accès de ce genre.

A Hatwan, où nous laissa le train, des voitures nous attendaient pour nous emmener à Ecsed.

Mais quelles voitures! On les avait sans doute oubliées dans un coin, pendant un siècle, et maintenant on s'en était souvenu et on avait sorti au grand jour leurs cuirs et leurs coussins durcis, crevés par endroits et à demi mangés par les vers et les souris, leurs ressorts usés et toute cette splendeur rouillée d'une génération passée. La voiture qui m'était destinée, la plus distinguée, était attelée de six chevaux, les autres de quatre ou de deux. Il y avait là des chevaux de tout genre grands et petits, jeunes et vieux, gras et maigres. Les harnais se composaient de vieilles cordes renouées en maint endroit, et de jeunes gars, pieds et tête nus, la chemise blanche attachée sur leur pantalon de toile, nous servaient de cochers. Mais si notre cortège manquait d'élégance, il ne manquait pas de gaieté et je doute fort que les vieilles voitures, affaiblies par l'âge, aient jamais fourni dans leurs jours de jeunesse et d'éclat une course aussi pleine d'entrain.

Pendant quelque temps nous suivîmes la grande route, qui était bonne, mais bientôt nos cochers prirent un chemin à travers champs; le sol était encore détrempé par la pluie récente et nous eûmes à traverser de petits lacs dont le soleil dorait l'eau bourbeuse. Les voitures penchaient tantôt à droite, tantôt à gauche, et les cris d'effroi des enfants étaient suivis

aussitôt de rires clairs et heureux, quand la boue liquide, projetée au-dessus de leurs têtes, retombait sur eux.

Les chevaux paraissaient vouloir contribuer à la gaieté générale : quand l'un tirait à gauche, l'autre tirait à droite ; mais cela ne faisait pas l'affaire des cochers qui, pleins d'ardeur juvénile, frappaient les chevaux et tiraient sur les cordes, jusqu'à ce qu'elles se rompissent et qu'on dût faire halte pour réparer le dommage. Ils s'adressaient alors à leurs bêtes sur un ton grave et digne.

Léopold était ému et ravi : tout cela lui était si familier ! Il se souvenait de courses pareilles à travers la steppe et il trouvait que notre « entrée à Jérusalem » rappelait de tous points l'élégance loqueteuse des propriétaires polonais.

A l'entrée du village, la boue formait une pâte épaisse presque solide, qui s'attachait aux roues et empêchait les voitures d'avancer. Je compris alors pourquoi on avait attelé tant de chevaux ; ils eurent tous à tirer dur. Nous passâmes enfin, et, couverts de boue et comme grisés par la longue course dans la plaine infinie, nous arrivâmes à notre but.

Le castel se trouvait sur le versant d'une colline. Nous traversâmes d'abord une cour énorme, flanquée d'écuries et de petites maisons réservées aux serviteurs; plus haut, au milieu d'un jardin s'élevait le castel, un bâtiment de pierre, tout en rez-de-chaussée, avec une galerie ouverte sur laquelle donnaient les chambres. La maison et le jardin semblaient négligés, les chambres n'avaient que les meubles indispensables, mais notre bande d'enfants apportait avec elle tant de charme délicat et intime que bientôt nous nous sentîmes à l'aise.

Le petit nombre de chambres et leur position nous obligea à vivre en commun avec la famille Ries.

Une grande salle séparait nos chambres à coucher. Dans cette salle couchaient nos enfants et quelques-uns de ceux de Mme Ries ; ma bonne y couchait également. C'était là camper, plutôt que demeurer, mais nous étions en été, le jardin était grand et son aspect sauvage faisait le bonheur des enfants. L'amabilité simple et cordiale des gens compensait le manque de confort. Qui aurait pu se sentir mal à l'aise dans une maison sur laquelle veillait Mme Ries ! Que de choses elle m'a apprises, en tant que mère, qu'épouse et que ménagère; sans grande culture, elle avait l'intelligence et le tact du

cœur. Et combien ses enfants la vénéraient ! Ne pas chagriner cette mère, ne lui causer ni souci, ni ennui, était leur seule préoccupation et jamais il n'y avait de dissentiment ou de dispute dans cette maison. Mme Ries avait été une femme de grande beauté, mais elle semblait l'avoir oublié : ses enfants étaient toute sa vanité et tout son orgueil.

La sœur de Mme Ries avait épousé un M. Suhr, qui était l'intendant de ce domaine. Elle aussi avait trois enfants. Jamais je n'avais vu une aussi nombreuse bande, et je ne me lassais pas de les regarder. C'était délicieux de voir nos enfants jouer avec ceux de Mme Suhr : les uns ne savaient pas un mot de hongrois, les autres pas un mot d'allemand, et cependant ils se comprenaient. Mais parfois le bavardage hongro-allemand s'arrêtait net : une difficulté avait surgi et on ne se comprenait plus ; le jeu était suspendu, les petits visages se regardaient avec un effort d'attention, les yeux dans les yeux, sans un mot, sans un mouvement, et... soudain ils avaient compris ; un sourire joyeux détendait les petites mines sérieuses et le jeu reprenait de plus belle.

Au milieu de tant d'autres enfants, une particularité des nôtres attirait l'attention : les deux garçons, Sacha et Mitchi, ne parlaient d'eux-mêmes et ne s'adressaient à nous qu'à la troisième personne. Quand Sacha voulait, par exemple, dire : « Papa, permets-tu que j'aille au jardin? », il disait : « Est-ce que le papa lui (à Sacha) permet d'aller au jardin? » Cela faisait un drôle d'effet à ceux qui l'entendaient, et cependant on ne l'avait pas appris aux enfants ; ils s'étaient mis d'eux-mêmes à employer cette tournure dès qu'ils avaient commencé à parler, et aujourd'hui encore mon fils ne me dit ni : *tu*, ni : *vous*, mais : *elle*. Un atavisme du côté paternel, car leur père avait dit : *le père*, *la mère*, en parlant à ses parents, au lieu de *tu* ou de *vous*. Chose étrange, Lina n'avait pas hérité de cette coutume polonaise : elle nous disait *tu*.



Dans les premiers temps, je me sentais oppressée par l'air chargé d'un parfum étrange. Cela me faisait l'effet d'un opiat. Ma tête était lourde et je respirais péniblement. Les enfants en subissaient aussi l'effet : la nuit, ils jetaient des cris d'angoisse dans leur sommeil et repoussaient en pleurant des

monstres imaginaires; ils ne recouvraient leur tranquillité que quand ils étaient tout à fait éveillés et se voyaient dans nos bras. Léopold seul restait indemne. Après avoir longtemps cherché l'explication de ce phénomène, nous finîmes par la trouver.

Tout près de la maison, couverte par de grands buissons touffus, se trouvait la fontaine. Un jour, je vis des hommes chercher soigneusement dans les branches; je leur demandai ce qu'ils faisaient, et ils me dirent qu'ils avaient acheté les cantharides de toute la contrée et qu'ils étaient en train de faire leur récolte. Je remarquai alors que toutes les feuilles de ces buissons étaient couvertes de petits insectes d'un vert brillant que les hommes prenaient délicatement et déposaient dans des bocaux. Avec ces insectes disparut le parfum délicat, mais stupéfiant, qui nous avait rendus malades, les enfants et moi.

Toute la maison regardait mon mari avec amour, admiration et vénération. Qu'il était aimable, qu'il était simple, et qu'il était bon ! Il disait des choses agréables aux femmes, traitait les jeunes filles avec une respectueuse tendresse, leur prédisant un bel avenir et leur faisant entrevoir un mystérieux bonheur qui les attendait, et personne ne savait comme lui s'adapter à l'esprit des enfants et partager leurs jeux avec tant d'ardeur. Souvent il s'asseyait au milieu des petits, et leur contait des histoires si merveilleuses qu'ils ouvraient de grands yeux et restaient là immobiles, suspendus à ses lèvres, comme sous l'influence d'un charme.

Il exerçait ainsi sur tous une action stimulante et instructive, et tous les cœurs se tournaient vers lui, pleins d'affectueuse gratitude.

Un jour l'idée lui vint d'un bal costumé. Il passa des jours entiers avec les femmes, pour leur choisir les costumes les plus seyants à leur beauté. Elles lui apportaient leurs robes, leurs dentelles, leurs rubans et leurs bijoux, et il examinait tout cela, en composait un costume et le leur faisait essayer. Le matériel manquait d'abondance, mais il avait l'esprit inventif, et il réussit si bien que, le jour fixé, toute la maison se trouva costumée.

Mais son jeu préféré était le jeu des « brigands », car il donnait occasion à cruauté. Le grand jardin était comme fait pour ce jeu: il y avait là des montagnes, des ravins sombres,

des cavernes où l'on avait peur, des précipices profonds, une foule d'endroits, enfin, où un paisible voyageur pouvait être surpris, volé et entraîné. Les jeunes filles se couvraient de mes jaquettes de fourrure — symboles de la cruauté, — se glissaient dans leurs cachettes et le pèlerin solitaire commençait à trembler. Quand il passait par un endroit isolé, un coup de sifflet mystérieux se faisait entendre, et soudain de tous côtés les jaquettes de fourrures se précipitaient sur lui. Il essayait bien de se défendre, de fuir, mais les fourrures, qui étaient nombreuses, finissaient par avoir le dessus; on lui liait pieds et mains avec des cordes solides et on l'entraînait dans les profondeurs de la forêt vierge, où le capitaine de la bande — le capitaine c'était moi, — devait le juger. Il se fût volontiers fait châtier par les jeunes filles, mais il n'osait se risquer à le demander et d'ailleurs il savait bien qu'elles n'auraient pas eu le cœur de faire le moindre mal à leur cher « M. le Docteur ».

Par les nuits chaudes de clair de lune, nous restions parfois jusqu'à minuit dans le jardin, tandis qu'à l'intérieur Franzi, la fille aînée de Mme Ries, une charmante enfant de dix-sept ans, jouait quelque beau et grave morceau. Muets, nous écoutions. Hautaine, froide et indifférente, la lune poursuivait sa course au-dessus de nos têtes et allait disparaître derrière les peupliers qui bientôt nous couvraient de leur ombre, tandis que seuls les bouleaux, au loin, jetaient un éclat argentin.

Les sons résonnaient, solennels, dans la nuit tranquille ; la réalité s'effaçait dans un lointain brumeux; de vieux rêves s'éveillaient, des espoirs et des désirs depuis longtemps oubliés se ravivaient. Mais tous ces souvenirs étaient ternes et comme inertes, dernier et faible éveil d'une âme qui ne songe plus à la résistance, qui est prête à baisser la tête et à laisser les vagues de la vie se refermer sur elle.

La lune s'enfonçait plus profondément, l'éclat des bouleaux s'éteignait et les ombres des arbres s'allongeaient encore jusqu'à se fondre ensemble, puis tout devenait une image brouillée et confuse, comme le destin.

★

Je me remis à écrire. Je n'avais pas à m'occuper de mon ménage, et comme je devais de toute façon rester auprès de

Léopold quand il travaillait, il valait mieux écrire moi aussi et gagner de l'argent. J'écrivis un feuilleton chaque semaine pour le *Pester Journal*, qui me le payait 10 fl.; j'écrivis égalemen de courtes nouvelles pour une feuille de Berlin ou de Hambourg, de sorte que je gagnais 40 à 60 fl. par mois.

Je le faisais volontiers et je l'eusse fait plus volontiers encore, si j'avais pu écrire à mon goût; mais, hélas! je ne le pouvais pas. Mon travail devait être une joie et un plaisir pour mon mari, et pour cela je devais écrire des histoires « cruelles ». Pour me trouver dans une disposition d'esprit adéquate, je devais revêtir une fourrure et placer devant moi, sur ma table, un grand fouet à chien.

Bien au chaud dans ma fourrure, par 30 degrés de chaleur, je restais là à me creuser la tête pour en tirer, malgré elle, des situations cruelles. Un travail forcé tel que celui-là ne pouvait rien valoir et ne valait rien. J'avais alors honte en écrivant, et j'ai plus honte encore aujourd'hui : le public a le droit de se faire une certaine opinion sur une femme qui écrit de pareilles histoires, — de même que le professeur Krafft-Ebing avait le droit, dans son livre sur le *Masochisme*, de me ranger au nombre des écrivains qui lui avaient fourni les matériaux nécessaires à son étude psychologique.

*

Nous fîmes la connaissance de quelques voisins.

Quand nous étions descendus du train à Hatwan, un jeune homme, Alexandre Gross, s'était présenté à nous comme ami du jeune Gabriel de Korsan. Il avait attendu notre arrivée, et nous avait dit que ses parents habitaient leur propriété, dans le voisinage, et qu'ils seraient heureux de faire notre connaissance. Il connaissait également les Ries, auxquels il avait annoncé sa visite à Ecsed.

Il vint souvent, si souvent qu'on commença à s'en étonner. Nous fîmes la connaissance de ses parents, et de sa sœur Irma, une jeune fille de seize ans, d'une beauté rare. Toute la famille semblait se donner beaucoup de mal pour afficher de la distinction et pour éviter tout ce qui eût pu faire songer à l'existence rustique de la campagne. Mais je crois qu'ils n'auraient rien risqué à renoncer à ce vernis, qui leur donnait quelque chose

d'affecté, car ils avaient assez de distinction intérieure pour pouvoir se donner tels qu'ils étaient.

L'affection qui unissait la mère et le fils me parut particulièrement profonde. Mme Gross était grande de taille et encore belle; elle parlait peu et souvent, elle était distraite et triste comme rongée par un chagrin secret. Quand son fils, qui était encore d'une tête plus grand qu'elle, la regardait alors et remarquait son air distrait, son joli et bon visage prenait également une expression grave et soucieuse. Il savait sans doute où étaient les pensées de sa mère, et il souffrait avec elle.

A Ecsed, nous vivions tout à fait de la vie juive, observant le sabbat, mangeant le scholet et autres mets juifs et apprenant peu à peu à connaître tous les usages des Juifs. Deux chambres donnant sur la première cour servaient de « temple », et c'est là que les Juifs du voisinage et les colporteurs de passage se réunissaient le samedi pour célébrer leur culte. On était largement hospitalier au castel et souvent des Juifs étrangers s'asseyaient à table avec nous et partageaient le repas que nous prenions tous en commun : la gaieté et la cordialité présidaient toujours à ces repas, excepté quand il venait des étrangers qui se doutaient que nous, nous n'étions pas juifs, et qui se sentaient alors gênés et méfiants.

Léopold était dans son élément ; il plongeait tout entier dans la vie juive, non seulement parce qu'elle l'intéressait en sa qualité d'écrivain, mais parce que l'esprit juif original, tel qu'il le trouvait là, l'amusait.

La charité était de règle au castel, comme l'était l'hospitalité. Des « Schnorrer », mendiants juifs, entraient et sortaient sans cesse. Mme Ries donnait à tous, quoique la plupart de ces gens eussent plutôt l'air de vagabonds que de malheureux.

Je ne savais pas que les mendiants juifs ne *prient* pas qu'on leur donne l'aumône, mais la demandent comme une chose due ; j'appris cela un jour en faisant une observation à un de ces mendiants qui avait gardé son chapeau sur la tête, tandis que Mme Ries lui donnait quelque chose. Dans les premiers temps il nous arriva souvent de commettre de ces fautes contre les coutumes juives ; mais peu à peu nous nous mîmes au courant et parfois il me semblait que nous étions nous-mêmes devenus juifs. Les mœurs juives ne devenaient incommodes et gênantes pour nous qu'au moment du « Long Jour ».

Tous les Juifs du pays et tous ceux qui s'y trouvaient de passage, à titre de « voyageurs », venaient camper, la veille du grand jour, dans la cour et dans le jardin et cette assemblée n'avait rien de séduisant. La figure la plus singulière était une espèce de « Saint »,que les autres traitaient avec une vénération extraordinaire. C'était un homme grêle, jeune encore, avec un visage mélancolique et presque beau. Ses cheveux et sa barbe sombres étaient incultes et semblaient n'avoir jamais été touchés par un peigne. Il portait deux caftans de satin noir, l'un par-dessus l'autre, et tous deux si longs qu'ils traînaient à terre derrière lui ; l'homme et ses habits étaient couverts de crasse ; les poches de ses caftans, qui contenaient de gros melons, semblaient gonflées comme des ballons et lui battaient les jambes quand il marchait. Il semblait épuisé.

On avait informé Mme Ries de la venue de cet hôte bizarre; elle se hâta vers lui et lui parla sur un ton de vénération attendrie; elle le pria d'entrer, de se rafraîchir et de se reposer. Mais il s'y refusa et lui fit signe de s'en aller ; lentement et d'un air las, il regarda autour de lui, se traîna dans un coin et s'accroupit dans l'herbe. Emue d'une pitié profonde, Mme Ries restait là, et je vis combien elle souffrait de ne pouvoir lui prodiguer ses soins.

C'est ainsi que le Christ sur sa route douloureuse dut s'abattre sous sa lourde croix, et c'est ainsi que Véronique, le linge à la main, qui lui servait à essuyer sa sueur, dut s'arrêter devant lui,

Le repas, ce jour-là, fut abondant, car il devait précéder un jeûne de vingt-quatre heures. Quand nous nous mîmes à table, le « Saint » priait, debout derrière la porte, avec ses courroies de prière. On avait mis des fleurs à sa place, et un fauteuil confortable où il pouvait se reposer. Mais il mangea à peine et ne but que de l'eau ; de ses doigts sales, dont les ongles étaient devenus des griffes, il déchirait le pain et le mettait dans sa bouche avec les mouches qui le couvraient.

Au lieu de se coucher pour la nuit, dans le lit frais et propre que Mme Ries avait préparé pour lui, le Rabbi préféra s'étendre comme un chien sous la table.

Mon mari se réjouit de la présence de cet hôte, et il regretta vivement de ne pouvoir causer avec lui ; il se fit donner par

Mme Ries des détails exacts sur ce genre de saints, et prit des notes avec grand soin.

Autant les gens du castel se donnaient de mal pour observer les moindres usages de leur race, autant les Gross s'en donnaient pour éviter tout ce qui eût pu rappeler leur origine juive. Ils avaient si bien réussi que pas une trace n'en demeurait, soit dans leur apparence, soit dans leur manière d'être. Quelque peine que tous les gens du castel prissent pour nous rendre agréable notre vie commune, leurs préceptes religieux ne laissaient pas, parfois, de nous gêner fort ; aussi de temps à autre échappions-nous volontiers à cette contrainte en allant faire une visite à M. Gross.



Je ne reconnais plus mon « Dichter » ; il est comme métamorphosé ; toute cette jeunesse l'a ramené au temps de son adolescence. Lui, qui en ville avait déclaré qu'il ne pouvait plus marcher sans mon bras, fait le fou pendant des heures avec les enfants et les jeunes filles, et n'a plus besoin de moi. Tous les soirs, les tziganes viennent, avec leurs violons, se placent autour du poêle dans la grande salle, et on danse. Je ne savais pas que mon mari dansait la czarda, et surtout de cette façon-là ! Que les mouvements de ses pieds étaient sûrs et agiles ! Qu'il tournait gaiement avec sa danseuse ! Quand la jeunesse était déjà lasse, lui était encore tout frais et allait se chercher une nouvelle danseuse parmi les matrones. Moi-même je ne me sentais que peu de goût pour ce plaisir et je restais tranquillement assise dans un coin, regardant les autres se divertir.

Même dans le courant de la journée, on dansait et on chantait au castel.

Mme Suhr avait une servante, nommée Martcha, qui intéressait vivement Léopold. Elle avait environ vingt-cinq ans, était grande et élancée et son beau corps avait la grâce fière et libre d'une Romaine. Son visage n'était pas beau, mais il plaisait par son expression intelligente et énergique.

Le dernier enfant de Mme Ries était une mignonne petite fille d'un an à peine. Quand Mortcha avait le temps, elle allait prendre l'enfant, qui criait de joie à son approche, la mettait debout sur une de ses mains, lui tendait un doigt de l'autre,

que la petite empoignait, et en chantant elle dansait d'un bout de la galerie à l'autre. Toute la maison prenait plaisir à les voir.

Un jour, comme elle dansait ainsi, Léopold dit :

— Ah ! comme je danserais, si elle voulait danser avec moi !

On dut répéter ce propos à la fille, car dès lors elle eut un sourire hautain et railleur pour mon mari, chaque fois qu'elle le regardait. Il n'en fallait pas plus pour le charmer, et ses yeux se remplissaient de désir. Quelque temps après, un incident vint encore intensifier ce désir.

Nous étions à table un soir, quand un coup de feu retentit; nous entendîmes le bruit de vitres brisées et des cris dans la cuisine. Qu'y avait-il? Un galant éconduit avait tiré sur Mortcha à travers la fenêtre. La balle avait manqué son but. Mortcha, toute droite dans la cuisine, vivement éclairée, chantait un air moqueur à l'adresse de l'autre, qui l'épiait dans la nuit. Puis elle prit un de ses jupons, en boucha le trou de la fenêtre et l'affaire se trouva ainsi réglée.

— Elle a l'âme d'une Catherine, dit Léopold, électrisé. Quel dommage qu'elle soit une servante !

Mais ce n'était pas là ce qu'il pensait. Il ne regrettait pas qu'elle fût une servante, mais bien de ne pouvoir se faire comprendre d'elle. S'il avait parlé le hongrois ou elle l'allemand, ils auraient certainement fini par s'entendre; étant donnés le caractère de la jeune fille et celui de ses sanguinaires amis, la chose eût fort bien pu finir par un drame.

Oui, l'atmosphère d'Ecsed était surchargée d'amour. Quand les émanations des cantharides qui alourdissaient l'air faisaient crier la nuit mes enfants, comment les adultes auraient-ils pu échapper à leur action? On ne voyait partout que des yeux brûlants et des lèvres avides de baisers.

Le dimanche nous nous rendions parfois à la Cârda du village, pour voir la danse. Le sol avait été battu autour d'un tilleul gigantesque et c'était là la salle de bal. Les danseuses avaient mis leur plus belle robe, mais enlevé leurs bottes, et laissé leur chemise à la maison Les tresses richement garnies de rubans des filles fouettaient en passant les visages des gars, comme pour exciter leur hardiesse.

C'était un tourbillon sauvage; les jupes volaient en l'air,

laissant voir jusqu'à la ceinture les corps nus, bruns, fermes, comme taillés dans le chêne ; et ceux qui, assis à l'écart, se reposaient de danser, se montraient cette nudité avec un rire presque innocent. Il y avait aussi là des jeunes femmes qui avaient caché leurs tresses sous des bonnets seyants et qui s'en allaient, entre deux tours de danse, tendre leur sein gonflé et découvert à un nourrisson.

Quand, le soir, les violons se taisaient, et que le crépuscule mystérieux et gris rendait indécis les contours des choses, les danseurs, deux à deux, recherchaient les chemins solitaires, les endroits où le maïs croissait le plus haut ou qu'abritait la coudraie, pour y alléger leurs cœurs échauffés par la danse et le vin.

Tel était l'amour à Ecsed ; jeune, fort, sain et nu, — nu comme le corps des danseuses et le sein des mères ; il ne connaissait ni morale ni convenance et allait danser comme les filles, sans chemise.

☆

Que d'aspects divers prenait la vie à Ecsed !

Nous étions allées dans le village de tziganes, en haut de la colline, à l'écart du village proprement dit. Nous eûmes à retrousser bien haut nos jupes pour les préserver de la saleté et de la vermine et à nous baisser très bas pour jeter un coup d'œil dans les huttes à moitié creusées dans la terre et dont l'unique pièce servait en même temps d'écurie, de cuisine et de chambre à coucher. Comme M. Suhr employait un grand nombre de Bohémiens dans son exploitation, nous fûmes bien reçus, ce qui, au dire de Mme Ries, n'eût pas été le cas autrement. Des enfants nus se traînaient dans tous les coins, tandis que des femmes brunes et laides nous jetaient de mauvais regards.

Je cherchai en vain à découvrir la poésie de la vie des Bohémiens, mais je dois dire que je ne l'aperçus pas : elle était absente sans doute ce jour-là. Ce fut le roi des Bohémiens qui me causa la désillusion la plus vive. Au fond, je n'étais venue que pour Sa Majesté Noire, et que vis-je? Un apprenti charpentier de Budapest, blond et aux jambes torses, qui trouvait plus de charme au métier de roi des Bohémiens qu'au travail de l'atelier. Mais il gouvernait bien et son gouvernement fonc-

tionnait à merveille. Il louait ses « sujets » aux propriétaires du voisinage et cela rapportait de l'argent aux caisses de l'Etat ; en dehors de cela il ne tourmentait pas ses gens et ne s'occupait pas de leurs affaires privées, tant qu'ils vivaient en paix et concorde, comme des porcs dans l'étable de leur maître. Poussé par l'intérêt pécuniaire, il n'avait ni aboli, ni limité le droit au vol, quoique lui-même fût exempt de cette particularité de race. Et cependant il punissait les voleurs, — raison d'Etat, — quand ils se faisaient prendre. Ce roi malin était également le maître à la Tanja, où se trouvait la machine à battre le blé. Un jour nous y allâmes pour voir la machine en marche et nous trouvâmes là tout un camp. Des huttes avaient été plantées et des femmes y faisaient la cuisine, tandis que les enfants se roulaient dans la paille en poussant des cris. D'énormes tas de blé se dressaient. De la propriété venaient d'arriver des valets chargés de pain et de vin dans de grands arrosoirs. Dans un brouillard de fumée, de vapeur, de poussière et de chaleur, des hommes à demi nus, la peau brune et ruisselante de sueur, travaillaient, accompagnés par le bourdonnement monotone et continuel de la machine.

Tout ici me donnait l'impression de l'abondance et de l'assouvissement. Le travail y était libre de misère et de faim ; sur aucun visage je ne vis le souci du pain quotidien, ni la peur muette du lendemain.

En revenant du village des Bohémiens, nous trouvâmes à la porte du castel deux jolis gars de bonne mine, en pantalon et en chemise de toile, leur petit chapeau noir hardiment posé sur l'oreille, qui attendaient Mme Ries.

Elle leur parla en hongrois et je ne compris pas ce qu'elle disait, mais je restai là à l'écouter. Aucune langue n'est aussi belle, aussi pleine, aussi fière, aussi hardie que le hongrois ; j'aimais cette langue et je l'écoutais chaque fois que j'en avais l'occasion.

Une autre chose me retenait : j'avais vu comme une ombre de frayeur sur le bon visage de Mme Ries, à l'aspect de ces jeunes gens. Mais elle s'était vite ressaisie et, avec son beau sourire, elle les avait priés d'entrer dans la galerie. Là elle leur fit apporter une table et des chaises, et servir un repas abondant et du vin.

C'étaient de « pauvres gars ». C'était le nom que prenaient

les brigands du pays, quand la faim les faisait descendre d
montagnes de Tatra pour mettre les propriétaires à contrib
tion. Leurs demandes étaient proportionnées à la richesse c
propriétaire, qu'ils connaissaient exactement, et malheur
celui qui refusait ! Celui-là pouvait être sûr d'avoir le « co
rouge » sur son toit dans le courant même de la nuit ou d'e
tendre siffler une balle qui ne manquait pas son but.

Ils ne demandèrent pas grand'chose à Mme Ries : quelqu
florins, de l'eau-de-vie et de la toile.

Je compris maintenant pourquoi le berger se couchait to
les soirs en travers de notre seuil,le fusil dans les bras, so
sa peau de mouton, et pourquoi, quand nous revenions d'u
visite chez les Gross et que le fils nous ramenait en voitur
son père lui tendait un fusil chargé et ne le laissait partir qu
quand il avait placé l'arme bien à portée de sa main.



La chaleur était devenue insupportable. Ce jour-là il faisa
plus chaud que jamais. Dans la maison, tout le monde s'éta
couché pour dormir pendant les heures les plus chaudes d
l'après-midi. Je voulus en faire autant, mais une sensati
d'angoisse singulière me remit sur pied.

Je regardai par la fente des volets fermés ; tout le villag
était assoupi ; rien ne bougeait ; les arbres, se dressant imm
biles et raides, semblaient peints sur l'horizon ; une buée la
teuse cachait le ciel, et le soleil, lourd et étouffant, pesait su
la terre.

Je me glissai au dehors. Au lieu de me sentir plonger dan
l'air surchauffé, comme je m'y attendais, j'eus la figure cinglé
par un coup de vent. Je gagnai rapidement l'ombre des arbre
et là, je vis avec stupeur le changement qui s'était opéré e
quelques minutes. Le ciel avait pris une teinte plus sombre
presque noire, du côté des montagnes.

Puis l'atmosphère redevint calme et lourde. Je restais là
attendant un autre coup de vent. Soudain, et sans que j'euss
vu la lueur d'un éclair, un fracas d'une effroyable violenc
sembla rompre le ciel au-dessus de moi ; ce n'était pas le rou-
lement sourd du tonnerre, mais un craquement mystérieux, u
crépitement tout près de ma tête; un instant même je me cru

atteinte. Etourdie, je restai là jusqu'à ce qu'un violent coup de vent me fît revenir à moi.

Les dormeurs s'étaient éveillés. Mon mari m'appelait. Je le trouvai nerveux et se hâtant de fermer plus solidement les volets. Puis il se recoucha, se cacha la tête sous la couverture, et me dit :

— Ne me quitte pas... tu sais combien l'orage me rend nerveux!

Je restai dans la chambre, où l'obscurité était maintenant complète. Je n'entendis pas d'autre coup de tonnerre, mais un vent violent soufflant autour de la maison. L'envie de voir l'orage m'attira au dehors, et de nouveau je me glissai hors de la chambre.

Les enfants dormaient toujours; la sueur roulait sur leurs visages en petites perles blanches; j'ouvris doucement les fenêtres du côté du vent, afin que l'air étouffant se rafraîchît un peu. Puis je sortis.

Des nuages noirs passaient lourdement sous le ciel couleur de plomb ; dans l'air un tourbillon de poussière, de feuilles et de petites branches arrachées aux arbres; les peupliers gémissant se penchaient très bas, comme résignés à l'inévitable. Le vent souffla bientôt en tempête et sa violence augmenta sans cesse; les nuages, s'entassant les uns sur les autres, formaient un sinistre chaos, puis, se détachant, semblaient fuir, poursuivis par d'autres. Les arbres commençaient à craquer et le vent furieux arrachait des branches toujours plus nombreuses et toujours plus grosses.

La maison était comme morte ; tous s'étaient terrés dans leurs chambres, attendant avec angoisse ce qui allait se passer. Moi et Mortcha nous étions seules dans la galerie, regardant sans mot dire toute cette furie.

Pas une goutte de pluie ne tombait encore. Le vent soufflait parfois avec tant de violence qu'il semblait devoir tout balayer. Je vis Mortcha, à l'autre bout de la galerie, se cramponner à la porte de la cuisine, et moi-même je dus me serrer dans un angle du mur pour ne pas être emportée.

Soudain le ciel s'entr'ouvrit et la pluie tomba, fouettant le sol avec un bruit assourdissant.

La terre desséchée absorbait l'eau avidement. Tout d'un coup, sans transition, tout le ciel sembla crever et l'averse

devint épouvantable. Bientôt un torrent énorme d'eau bou beuse descendait la montagne, passait à côté de nous, dans l cour inférieure, s'y heurtait au mur d'enceinte pour se préc piter enfin par le portail ouvert, dans le village. Seuls les a bres les plus forts lui résistèrent, le reste était emporté. Il m semblait déjà que la maison commençait à s'ébranler.

Un roulement, un gargouillement sourd et singulier se f entendre derrière la maison.

Mortcha n'était plus à sa place. Me cramponnant aux po tes et aux fenêtres, je luttai pas à pas dans la galerie, et j'arr vai enfin à la cuisine qui seule avait une fenêtre donnant su le derrière de la maison.

Là je trouvai Mortcha, terrifiée, les deux poings press sur la bouche, regardant fixement au dehors.

Derrière la cuisine se trouvait un jardin potager, qu'un mu bas séparait de la route : au delà était l'église, et plus hau sur la pente, le cimetière.

La masse d'eau, se précipitant des hauteurs, avait balayé l croix et les tertres et vidé les tombes. La terre s'était chang en limon et ce limon entraînait des débris vermoulus de bièr des croix brisées, des ossements humains, des cadavres moitié putréfiés et d'autres tout récents. Tout cela roulait s la pente de la colline, avec un bruit effroyable, se heurtait au palissades et s'accumulait en un monceau hideux devant mur de l'église.

Je regardai Mortcha. Ses lèvres frémissantes prononcère quelques mots et sa main se tendit vers une croix restée accro chée à un buisson. Je crus comprendre qu'elle avait reconn la croix qui avait orné la tombe de sa mère.

Je l'attirai loin de la fenêtre et j'en fermai les volets.

La pluie ne tombait plus si fort. La vie sembla renaître a castel ; lentement les peureux sortirent de leurs lits et de leur chambres et fixèrent des yeux effrayés et curieux sur la dévas tation.

★

J'ai eu un entretien sérieux avec Léopold au sujet de l manière dont je voudrais voir élever les enfants. Un inciden tout à fait insignifiant en fournit l'occasion.

Souvent — trop souvent à son goût — on nous servait u

plat qu'il n'aimait pas; il s'en était plaint à moi en présence des enfants. Un jour, ce plat nous fut présenté de nouveau; comme il ne se pressait pas de se servir, Mme Ries lui demanda si par hasard il ne l'aimait pas, et là-dessus il l'assura avec vivacité qu'il l'aimait beaucoup et il s'en fit donner une large portion.

Je remarquai que Sacha regarda alors son père d'un air surpris et pensif. — Papa a menti! disaient ses yeux. Son papa aimé, adoré, qui était si haut au-dessus de tout, avait menti... Comment cela était-il possible?

Voyant l'enfant troublé ainsi, je pris la résolution d'en parler à Léopold, afin que cela ne se renouvelât pas. Les enfants ne savent pas discerner entre les mensonges dictés par les convenances, et les autres; pour eux, un mensonge est un mensonge. Un mensonge dans la bouche des *parents*, des mêmes parents qui leur défendent sévèrement de mentir, à eux, les enfants, et qui leur disent que le mensonge est une chose basse et qui salit l'âme, comment l'esprit des enfants s'y reconnaîtrait-il?

Léopold mentait. Je n'entends pas par là qu'il *me* mentait — les hommes mentent à toutes les femmes — je veux dire qu'il mentait en général. Mais pour des êtres comme lui, qui vivent sans cesse dans leur fantaisie, le mot mensonge est à vrai dire trop grossier. Ils voient les choses comme elles ne sont pas; peut-on dans ce cas être sévère?

Mais je voulais qu'il fît attention en présence des enfants. Il comprit cela très vite et fut entièrement de mon avis. Plus que cela : il eut peur que Sacha ne se fût aperçu de quelque chose, car il ne voulait à aucun prix perdre aux yeux de son enfant adoré la moindre parcelle de son auréole.

Une fois en si bon chemin, je ne voulus pas en rester là; j'avais autre chose sur le cœur.

Convaincue de l'influence éducatrice, sur les enfants, de l'exemple qu'ils ont devant les yeux, je désirais que rien ne fût dit ou fait, en présence des nôtres, qui fût de nature à exercer une influence mauvaise sur leurs pensées ou leurs sentiments. C'est ce que je dis à mon mari. Il me regarda d'un air surpris et me répondit :

— Mais jamais il n'arrive quelque chose de ce genre chez nous.

— Cela arrive. Si, l'autre jour, quand tu luttais avec la bonne, Sacha était entré dans la chambre, à ma place — et

c'est un miracle qu'il ne soit pas entré — quelle impressio cette scène aurait-elle produite sur l'enfant? Son papa, qui est e qui doit être tout ce qu'il peut concevoir de noble et de granc se roule sur un lit avec une vulgaire servante et se fait battr par elle. Il entend des mots grossiers et laids qui font rire so père, et qui lui plaisent...

Il resta muet, les yeux fixes.

Il m'avait demandé à plusieurs reprises de le battre devan Sacha, et une fois en plaisantant je lui avais donné un cou léger sur l'épaule. L'enfant pâlit, jeta les bras autour de so père comme pour le défendre, et me regarda avec des yeu terrifiés. Léopold riait, flatté et heureux d'être aimé ainsi. Ce avait été une plaisanterie et un jeu cruel avec le cœur de l'en fant. La vanité le poussait à recommencer ce jeu.

— Tu ne dois pas me demander de te battre en présence de enfants, continuai-je, de même que tu ne dois pas me dire san cesse devant eux que je suis cruelle et que je n'ai pas de cœu A force d'entendre cela répété et répété par leur *père*, qui d savoir ce qu'il dit, ils finiront forcément par le croire. Eparg ces jeux piquants aux enfants qui ne les comprennent pas : finiraient par te coûter leur estime, et à moi leur amour. Cro tu que cela ne me fait pas mal de voir les enfants se détourn de moi, — et cependant y a-t-il une mère qui pourrait les aim plus, ou être prête à faire plus pour eux, que moi?

C'était là une si douloureuse vérité que, malgré moi, mes ye devinrent humides, et que ma voix trembla tandis que je pa lais.

A sa surprise et à son émotion, je vis qu'il n'avait jama pensé à *cela*. Je parlais des enfants, mais il ne s'agissait vra ment que de Sacha.

— Tu me montres les choses sous un jour qui m'effraiera si je croyais que tu avais raison; mais je crois que tu les vo en noir. Du moins n'ai-je pas remarqué jusqu'à présent que l enfants se détournent de toi. Que Katzi m'aime plus que to c'est possible, et cela résulte tout naturellement de ce que m'occupe sans cesse de lui. Mais cela ne l'empêche pas t'aimer tendrement. D'ailleurs, je ne parlerai plus de cruaut ou de choses semblables devant les enfants — car à ce poi de vue, il se peut que tu aies raison : cela pourrait leur do ner des idées fausses sur moi et sur toi.

Je n'ai jamais su quelle conception mon mari avait de la religion. Il se donnait, et aimait à se donner, pour libre-penseur ; mais quand je voyais sa manière d'être en présence de prêtres ou d'autres personnes pieuses, dont l'opinion lui importait, j'étais prise de doutes ; non pas qu'il se donnât des allures de catholique croyant, mais il s'efforçait de *voiler* ses idées autrement si libres et toujours basées sur la science. Sa superstition aussi semblait dénoter la foi. Jamais, et à aucun prix, il n'eût, par exemple, mangé de la viande le vendredi saint ou le soir de Noël ; je le soupçonnais aussi de faire souvent, et en secret, un signe de croix, quand quelque chose l'effrayait.

Mais je ne voulais pas que quoi que ce soit de formel ou d'obscur vînt se mêler à la religion de mes enfants. Je voulais épargner ainsi à leur avenir l'hésitation et le doute. Je voulais qu'ils crussent en Dieu, au Dieu de tous les hommes et au ciel avec tous ses anges. Cette conception de Dieu, pensais-je, devait, aidée plus tard par la raison et la pensée indépendante, se fondre aisément et harmonieusement dans la conception d'une force mystérieuse au-dessus de nous, devenir la religion de l'humanité et de l'amour du prochain. Je croyais aussi que la croyance en Dieu et au ciel, à un monde meilleur et plus beau, infuserait aux enfants de la poésie et leur éviterait une conception trop aride de la vie.

Je n'avais jamais parlé de ces choses avec mon mari, parce que je lui croyais les mêmes idées, et parce que rien jusque-là n'était venu me contredire. Quelques jours avant cette explication, il avait parlé d'athéisme avec un visiteur. Il tenait alors Sacha sur ses genoux et l'enfant écoutait. Si celui-ci ne comprit pas ce qui se disait, il comprit cependant qu'on discutait l'existence de Dieu. Notre visiteur était athée et affirmait très nettement sa conviction. L'enfant ne pouvait manquer de se sentir blessé et troublé. Je l'attirai au dehors et je résolus d'éloigner à l'avenir les enfants de conversations de ce genre. J'en parlais maintenant à Léopold et il fut tout à fait de mon avis, et tout surpris de ne pas y avoir songé lui-même.

Il était très accessible à tout sentiment noble, mais il oubliait aussitôt. Quoiqu'il me fût impossible d'espérer qu'il en fût autrement cette fois, et que sa conviction d'un instant devînt un principe et une règle, je n'en étais pas moins heu-

reuse d'avoir eu cette explication et de m'être mise d'accord avec lui. Je pouvais, dès lors, lui rappeler d'un mot ou d'un signe ce qui avait été convenu, s'il lui arrivait de s'oublier, et alors il se corrigerait de lui-même.

Cela avait encore un autre avantage. Il m'était devenu difficile parfois de cacher l'ennui et la fatigue que me causaient les conversations — toujours les mêmes — que nous avions sur le thème de la « Vénus aux fourrures ». Lui-même ne trouvait rien de neuf dans sa riche imagination et nous tournions sans cesse dans le même cercle. La décision prise d'être prudent devant les enfants allait le forcer à s'observer et me permettrait de soustraire parfois mon esprit à cette torture mentale.



Les Ries et les Gross entretenaient entre eux des rapports de bon voisinage, mais, à vrai dire, il n'y avait pas de relations suivies entre les deux familles. Cet été-là, M. et Mme Gross étaient venus faire une visite au castel, et ce fut là un événement. Ils nous invitèrent souvent, et deux, trois fois par semaine leur fils Alexandre venait au castel et y passait la soirée, ce qui n'était jamais arrivé auparavant.

— Ces visites sont pour le « Dichter », disait Mme Ries.

Mon mari disait :

— Ces visites sont pour toi.

Cette fois il parut avoir raison. C'est au jeu des « brigands », auquel Alexandre prenait toujours part avec ardeur, que je crus m'en apercevoir. Je le trouvais sans cesse près de moi. D'ailleurs mon mari s'efforçait toujours de lui en fournir la possibilité. Il en profita pour me manifester ses sentiments. Je ne suis pas sûre qu'il se soit rendu compte que mon mari lui aplanissait le chemin... lui ouvrait la porte du paradis... peut-être que oui, mais dans ce cas il était certes bien loin de se douter de la vérité, et ne vit là que la bonté naïve et bien connue du « Dichter ». Il lui en était profondément reconnaissant et ne l'en aimait et vénérait que davantage. D'autre part, sa vanité de jeune homme ne pouvait être que très flattée par la perspective de prendre sa femme à l'illustre écrivain.

Alexandre Gross était un bon et gentil garçon, mais d'esprit si peu mûr que je ne savais que faire de lui ; je trouvais

amusant, rien d'autre; qu'il se risquât quand même à jeter ses vues sur moi!

Voyant qu'il persistait néanmoins à me manifester ses sentiments, d'une façon discrète et modeste, il est vrai, mais cependant très précise, un plan se forma peu à peu dans ma tête, pour l'exécution duquel il m'était, tel quel, très utile, — et je me mis à accepter ses hommages.

Depuis quelque temps déjà mon mari soupçonnait que si je n'avais pas encore trouvé d'amant, la faute n'en était pas aux circonstances, mais à *moi*, qui n'avais pas *voulu* en trouver un. Il énuméra devant moi tous les hommes que j'eusse pu avoir, qui avaient certainement été amoureux de moi, sans qu'il en fût rien résulté — par ma faute. Et il ajouta :

— Si tu continues à t'entêter à ne pas satisfaire ma fantaisie, je n'insisterai pas, mais, à la première occasion venue, je m'adresserai pour cela à une *autre* femme, et tu peux être certaine que je n'aurai pas de difficulté. Je te ferai seulement remarquer que cela peut éventuellement avoir des conséquences qui ne feraient sans doute pas ton affaire.

C'était très malin et cela ne manqua pas son effet.

Je ne pouvais avoir l'ombre d'un doute au sujet de ce qui arriverait s'il se mettait entre les mains d'une femme du caractère qu'il cherchait. D'autre part, je pouvais compter qu'il mettrait sa menace à exécution, si je continuais à me soustraire à mon « devoir ».

Car, chose remarquable, ce que, tout d'abord, il avait à peine osé indiquer, ce qu'il m'avait plus tard suppliée de faire et considéré comme un sacrifice de ma part, s'était transformé peu à peu, au cours des années, et était devenu un « devoir »... Peut-être était-ce encore un sacrifice, mais alors un sacrifice dicté par le « devoir » et auquel une épouse et une mère consciencieuse ne pouvait se refuser, si elle tenait à voir son mari heureux et la vie de famille intacte.

J'avais si souvent entendu cela, que peu à peu je m'étais mise à voir moi-même la chose sous ce jour. Je me familiarisais de plus en plus avec la pensée que la situation était sans issue, ou qu'il n'y avait que l'issue dont il me menaçait, et qui ne pouvait manquer de causer notre malheur à tous.

J'étais donc décidée à faire ce qu'il désirait. Alexandre Gross devait me servir de partenaire à ce jeu.

Je préférais pour ce rôle ce jeune homme innocent à un ami comme Staudenheim ou à un vieux débauché comme Sefer Pacha. Gross ne me touchait pas de près, et même après il resterait à la même distance ; de plus, avec lui, la chose se dénouerait vite et sans difficulté et lui laisserait, à lui — comme Catherine avait dit dans un cas semblable — un beau souvenir.

Pour éviter tout malentendu, je fis remarquer à Léopold que Gross n'avait rien en lui qui rappelât le « Grec » de *la Vénus aux Fourrures* et qu'il ne pouvait s'attendre à le voir jouer un rôle aussi complet. Là-dessus il m'assura qu'il le savait bien et que, depuis longtemps, il avait renoncé à cette partie du programme ; tout ce qu'il voulait maintenant, c'était que je lui fusse infidèle.

— Et après ? Quand je l'aurai fait ? Seras-tu satisfait et ne le demanderas-tu pas de nouveau ?

— Je t'ai toujours dit que je voudrais passer par là, *une fois*... Une chose pareille ne *peut* pas être répétée... tu dois bien comprendre ça...

Malgré tous ces raisonnements, j'avais la conviction que mon sacrifice ne servirait à rien, que je n'aurais pas raison de la force démoniaque de cet homme, mais que c'est elle qui aurait raison de nous tous.



Un jour, où il ne faisait pas trop chaud, les Gross nous envoyèrent leur voiture avec l'invitation d'aller passer l'après-midi chez eux avec les enfants. Au même instant Franzi s'approcha vite de moi et me pria à voix basse de laisser partir seuls mon mari et les enfants ; nous nous habillerions ensuite, elle et moi, en paysannes et nous les suivrions à pied.

J'aimais beaucoup Franzi ; c'était une enfant charmante et admirablement élevée ; en l'absence de leur mère, ses frères et sœurs avaient en elle une adorable petite maman, et nous une mignonne petite ménagère. Elle avait le cœur si simple et si pur que souvent il me semblait redevenir moi-même jeune fille à côté d'elle.

J'acceptai son plan avec joie. Mortcha et la femme du berger nous prêtèrent leurs toilettes du dimanche et bientôt deux jeunes et accortes paysannes, que tous regardaient curieuse-

ment, mais que personne ne reconnaissait, traversaient le village.

Nous trouvâmes notre monde au jardin. On nous vit suivre le long chemin entre les fraisiers. Mme Gross fut fâchée de voir qu'on venait l'importuner au jardin quand elle se trouvait en compagnie d'amis et nous envoya son fils pour nous dire d'aller l'attendre dans la cour.

Alexandre Gross ne nous reconnut que quand il ne fut plus qu'à quelques pas de nous. Ce furent nos pieds qui attirèrent d'abord son attention ; — nous avions négligé ce détail. Ravi de notre mascarade, il voulut mystifier sa mère et au lieu de retourner vers elle, il se promena avec nous dans le jardin. Mme Gross trouva cela un peu fort. Elle se leva elle-même pour venir nous donner une leçon de civilité. Nous l'esquivâmes pendant quelque temps et ce ne fut que lorsqu'elle nous cria, rouge de colère, de nous arrêter, que nous nous retournâmes vers elle. Elle nous emmena alors avec elle, et grands et petits, étonnés et ravis, éclatèrent joyeusement de rire.

Léopold — suivant toujours son idée — proposa une course. Alexandre devait rester au but et annoncer l'arrivée du coureur en frappant dans ses mains.

Mme Gross était allée chercher des friandises qui devaient être distribuées comme prix aux enfants.

Les petits partirent les premiers, puis les grands : Léopold, Irma, Franzi, puis moi la dernière.

Quand j'atteignis le but, Gross me reçut dans ses bras, me porta comme un enfant derrière un buisson et m'embrassa.

Mon costume de paysanne l'avait rendu hardi.

Quand nous rejoignîmes les autres, je lus : « Et bien? » dans les yeux de mon mari. L'allure fière d'Alexandre lui répondit. — Le jeune homme se montra presque tendre avec Léopold, qui joua le mari naïf avec un naturel qui eût trompé le plus expérimenté.



Alexandre Gross était âgé de vingt-quatre ans, mais il paraissait plus jeune. La joie de sa conquête eût été amoindrie si le monde l'avait ignorée. Il était tout changé, sa démarche était fière et dégagée, et il me regardait, moi, comme sa propriété. Je crois qu'il eût volontiers volé, comme un coq, sur le

sommet du toit, pour crier son bonheur au monde. Et avec tout cela il était d'une hardiesse si naïve et d'une gaucherie si déconcertante qu'il faisait pitié.

On dansait de nouveau. J'avais mal à la tête et je restais tranquillement assise sur un sofa. Mon galant m'importunait afin que je dansasse avec lui. Cette insistance, la musique, la gaîté bruyante, le tournoiement continuel des couples, tout cela augmentait mon mal; pour être tranquille, j'allai dans notre chambre à coucher, où il n'y avait pas de lumière. Alexandre m'y suivit aussitôt — pouvais-je avoir une autre intention en allant là que celle de lui fournir l'occasion de me prouver, à sa façon muette, son amour? Ce ne fut que quand j'ouvris la porte toute grande et que je lui dis presque grossièrement de sortir, qu'il remarqua que j'étais « de mauvaise humeur ».

Cela ne pouvait passer inaperçu dans la maison. Bientôt je me sentis entourée de nouveau de cette atmosphère de méfiance que je connaissais si bien. La première qui se retira de moi fut Franzi. Peut-être obéit-elle plus au désir de sa mère qu'à son propre cœur. Je dus supporter cela, mais Ecse avait perdu tout son charme pour moi. J'eusse voulu être loin des yeux sondeurs et curieux qui me suivaient, des visages froids et fermés qui m'entouraient.

La fête de la récolte et les vendanges eurent lieu. Je devenais de plus en plus irritable.

— Qu'est-ce que tu as? me demandait mon mari. Pourquoi es-tu de si mauvaise humeur? Est-ce que cela ne te cause pas de joie de te voir aimée ainsi? Gross est passionnément amoureux de toi; et moi je ne t'ai jamais aimée autant que maintenant que je sais qu'un autre va te posséder bientôt.

Pour trouver la paix, je me glissais souvent, l'après-midi, quand il dormait, hors du castel et j'allais sur la route ou sur la lisière de la forêt ; je restais souvent des heures entières assise sous un arbre, goûtant, presque sans penser à rien, le charme de la solitude et du silence.

Je ne devais pas perdre mon plan de vue, pour ne pas succomber à tant d'amour. « Quand? » murmurait Gross à mon oreille, aussitôt qu'il se trouvait près de moi. « Je ne peux plus y tenir... je ne peux plus attendre le moment où je te verrai dans ses bras », me répétait sans cesse mon mari.

Cependant, ce dernier convint qu'à la campagne c'était impossible; et, plein d'impatience, il voulut partir pour Budapest.

Personne ne souhaitait avec plus de ferveur que moi-même d'arriver enfin au but, à ce but qui devait être la fin.

Mais comment aller en ville? Nous n'y avions pas d'appartement, et pas d'argent pour demeurer à l'hôtel.

Pour payer le dernier mois de pension à Mme Ries, nous avions dû engager tous mes bijoux par l'intermédiaire du Dr Schœnfeld, à Gyangyos.

Léopold ne gagnait presque plus rien; toutes ses pensées se concentraient sur le grand événement qu'il attendait.

Les deux Gross, le père et le fils s'étaient rendus à Budapest vers la fin de septembre; le dernier devait y reprendre, en hiver, ses études de droit. Nous les avions priés de nous y trouver deux ou trois chambres meublées, où nous pourrions nous rendre dès notre arrivée. A leur retour, ils nous assurèrent qu'ils avaient trouvé justement ce qu'il nous fallait et ils nous donnèrent l'adresse.

Le 4 octobre nous partîmes, en même temps que la famille Ries. Les mêmes rosses furent attelées aux mêmes voitures préhistoriques, et notre départ s'effectua dans le même singulier équipage que notre arrivée.

Nous devions passer devant la propriété des Gross, et Mme Gross nous avait invités à faire halte chez elle et à y prendre une collation. Celle-ci eut lieu au jardin.

Le temps était magnifique; le soleil clair répandait une chaleur agréable dans l'air frais et limpide et toute la nature avait ce calme heureux et profond qui est particulier aux beaux jours de l'automne.

Ce fut le dernier jour, les dernières heures où je goûtai un bonheur pur et doux. J'avais rassemblé et gardé mes enfants autour de moi, comme pour me défendre, et je réussis à empêcher que rien ne vînt troubler ce jour heureux, et me forcer à penser au lendemain sombre.

Quand nous nous rendîmes dans la cour, pour repartir, nous y trouvâmes l'élégante voiture de la maison attelée de belles bêtes, qui nous attendait.

— Alexandre vous conduira, nous dit M. Gross, avec une fierté

heureuse, car il faisait grand cas de sa belle voiture et de l'habileté de son fils à conduire.

Mme Gross m'embrassa en prenant congé de moi. Elle le fit très tendrement et me regarda tout au fond des yeux, comme pour me dire : « Je sais — et je te suis reconnaissante ! »

WANDA DE SACHER-MASOCH.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XL. — La Fugitive.

M. DESMAISONS. — Cette histoire de fou lubrique ne m'a nullement intéressé. J'ai déploré la mort de la fillette, et c'est tout. C'est un accident grossier comme il en arrive chez les sauvages. Au Congo, la petite eût été rôtie et mangée ; à Paris, elle est violée et étranglée. On ne porte pas de jugements sur de pareils faits. Ce sont des faits tristes, rien de plus. Il y a quelques années un enfant tomba dans la fosse aux ours, servit de poupée à ces bêtes amusées qui finirent par lui casser la tête ou l'étouffer. Rapprochez cela du viol sadique qui émut si violemment la sensibilité populaire, et vous verrez que l'un et l'autre cas sont également des accidents.

M. DELARUE. — Que faut-il donc pour vous toucher ?

M. DESM. — Des événements plus humains, des anecdotes où intervient la volonté ou, ce qui en tient lieu, le besoin, le désir, la passion.

M. DEL. — C'est-à-dire que vous voulez que la vie vous donne au moins un commencement de tragédie ?

M. DESM. — Je ne suis pas si exigeant. Quelque chose d'un peu vivant me suffit, des événements où puisse participer mon imagination sensible, mon imagination affective, comme dit M. Ribot. Vous avez lu l'histoire de cette fille disparue, puis retrouvée amoureusement blottie dans les bras d'un jeune sacristain ?

M. DEL. — Oui, et elle m'a plu ; j'en ai trouvé charmants les premiers chapitres.

M. DESM. — Les premiers chapitres de ces histoires sont toujours charmants...

M. DEL. — ... Mais elles finissent toujours mal.

M. DESM. — Toujours, hélas ! parce que la société s'en mêle, parce que le bras séculier est encore au service de l'Eglise, c'est-à-dire de la morale chrétienne, parce que la loi, s'occupant de choses inutiles, devient nécessairement malfaisante.

M. DEL. — Il fallait pourtant bien donner à ces parents des nouvelles de leur fille.

M. DESM. — D'accord, et jusqu'à ce moment-là, il n'y a qu'à louer la police, ou plutôt le hasard.

M. DEL. — Eh bien?

M. DESM. — Eh bien, la suite est odieuse. On a commencé pa traiter ces enfants tels que des criminels. Cette innocente fille c quatorze ans, coupable de vouloir vivre, a été envoyée au Dépôt.

M. DEL. — Est-ce possible?

M. DESM. — Tous les journaux l'ont rapporté sans horreur et mêm sans étonnement.

M. DEL. — C'est fou.

M. DESM. — Entre temps, la famille est prévenue. On lui remet s tendre progéniture. Mais l'enfant, qui sait ce qu'elle veut, tourne dos : elle veut la liberté de vivre à sa guise.

M. DEL. — A quatorze ans!

M. DESM. — Et pourquoi pas? Il faut vivre au moment même o on en a le désir.

M. DEL. — Oui, mais à quatorze ans!

M. DESM. — A quatorze ans, ma grand'mère était mariée.

M. DEL. — Oui, en ce temps-là...

M. DESM. — Vous croyez donc que les filles d'aujourd'hui sont d'un physiologie différente de celles d'avant-hier? Si on maria ma gran mère à quatorze ans, c'est qu'elle était mariable, c'est que la natu parlait déjà en elle, c'est aussi qu'elle avait des parents intelligents qui ne voyaient aucun avantage à laisser leur fille passer sa jeunes en rêveries solitaires et malsaines. Il y a des filles qu'il faut marier quatorze ou quinze ans et d'autres qui peuvent ou doivent attendr jusqu'à dix-huit ou vingt ans. Mais continuons notre histoire. La jeune fugitive n'a pas voulu reprendre le collier, alors...

M. DEL. — Oui, je sais : maison de correction, dames de Saint-Michel.

M. DESM. — Et vous approuvez?

M. DEL. — Je demande à réfléchir.

M. DESM. — Oh! je vous connais. Vous êtes de droit romain, vous approuvez instinctivement l'exercice, jusqu'en ses abus, de la puissance paternelle. Moi je suis de droit germanique. Pour moi l'autorité paternelle doit être une protection et non une domination. Or je trouve que de condamner sa fille à sept ans de réclusion, c'est la protéger d'une manière un peu singulière.

M. DEL. — Je veux bien, mais pourquoi n'obéit-elle pas?

M. DESM. — Voyez-vous, le droit romain?

M. DEL. — C'est le bon sens même. Les Romains étaient sages.

M. DESM. — D'une sagesse qui ne m'agrée pas.

M. DEL. — Que vient faire ici le droit romain ou le droit germanique? Croyez-vous qu'il fut jamais un pays à famille constituée où une fille de quatorze ans ait été libre de ses actes sexuels?

M. DESM. — Non, je ne le crois pas, mais je ne crois pas non plus

que le droit de mettre ses enfants en prison, qu'il soit ou non romain ou germanique, soit un droit très recommandable. L'autorité de la famille sur l'enfant ne peut être, raisonnablement, qu'une autorité morale, corroborée, je le veux bien, par une certaine contrainte physique. Cette contrainte ne peut, à mon avis, dépasser ce que l'on appelle une surveillance étroite. Qu'une fille soit un trésor ou un porte-trésor, je vous le concède, et aussi qu'on préserve ce trésor des voleurs, mais non qu'on l'enterre dans la cave.

M. DEL. — Tout cela est très bien, mais qu'auriez-vous fait, vous, si vous aviez été le père de la fugitive?

M. DESM. — Moi? J'aurais été désolé.

M. DEL. — Bien, et ensuite?

M. DESM. — Ensuite, j'aurais été désolé.

M. DEL. — Et alors?

M. DESM. — Et alors, j'aurais été désolé.

M. DEL. — Ce n'est pas répondre. Qu'auriez-vous fait?

M. DESM. — Que faire?

M. DEL. — Enfin, entre le Moulin-Rouge et les Dames de Saint-Michel, qu'auriez-vous choisi?

M. DESM. — Le Moulin-Rouge. Cela choque moins ma sensibilité.

M. DEL. — Vous êtes bien peu Romain, en effet; vous l'êtes trop peu.

M. DESM. — Je vous révolte, hein?

M. DEL. — Non, car je sens bien que vous vous moquez de moi.

M. DESM. — Nullement. Je sens que mon opinion blesse des traditions respectables, aussi je ne la risque qu'en tremblant, mais je ne vois aucunement la nécessité que toutes les femmes soient vertueuses; au contraire : alors, que cela soit celle-ci ou celle-là qui fasse la culbute? Il vaut mieux que cela soit celle-ci, c'est-à-dire notre fugitive, puisqu'elle culbute volontairement. Alors, faisant abstraction des sentiments paternels que je pourrais éprouver en telle circonstance, je persiste à opter pour la liberté des petites filles qui veulent jouer avec la vie. Voyez-vous, mon cher ami, nous sommes en train de devenir, non d'une moralité, mais d'un moralisme épouvantable. Les journaux, avec des fracas de trompette, nous révèlent des faits quotidiens, inéluctables, connus de tous, et nous faisons semblant de ressentir de violents mouvements d'indignation. C'est ridicule. Lisez dans Tallemant des Réaux l'histoire de Mlle de Rohan qui commença dès douze ans à badiner avec Ruvigny, qui, à quinze ans, lui accorda tout et ensuite épousa Chabot. Aujourd'hui, nous appelons tragique l'aventure que jadis on qualifiait de piquante. Nous nous prodiguons en attendrissements et en frissons inutiles.

M. DEL. — Je commence à être presque d'accord avec vous.

M. DESM. — Pour comprendre quelque chose à la vie, il faut la

regarder bien en face, sans hâte, sans peur ; c'est ainsi seulement que l'on peut arriver à en saisir l'harmonie générale. C'est la première impression et la première conquête. Continuez l'étude du tableau et vous finirez par y goûter beaucoup de détails qui font horreur au vulgaire. Vous finirez par aimer cette petite fille qui se jette dans la vie avec une si douce imprudence; vous l'aimerez comme on aime les héroïnes ingénues, et vous éprouverez de la tristesse à penser que des parents barbares ont livré ce petit corps ardent et naïf aux sales brutalités d'une pieuse maison de correction.

M. DEL. — Ne dites pas cela tout haut. Prenez garde, on vous accuserait de faire l'éloge du vice.

M. DESM. — Les hypocrites, ils en seraient bien capables! Mais qui sait, peut-être que le vice est encore ce qu'il y a de meilleur en nous?

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Albert Erlande : *Les Hommages divins*, E. Sansot, 3.50. — Pierre Chaine : *Poèmes*, E. Sansot, 3.50. — J. Valmy-Baisse : *La Vie enchantée*, E. Sansot. — Paul Rey : *Les Elliptiques*, Société française d'imprimerie et de librairie, 3.50. — Louis Michel : *La Science de Dieu*, Explication de tout; Messein. — Henri Noëll : *L'éternelle chanson*, Imprimerie Trinchaut, Toulouse, 1.50.

Les Hommages divins.—Par deux fois afin de faire honneur à la Rose et à sa Dame, qui est semblable à la Rose par l'orgueil et par la beauté, M. Albert Erlande employa la forme redondante et solennelle du chant royal ; mais, par une grave infraction aux règles du genre, le refrain n'est pas exactement le même à chaque strophe. Il en est de même un peu de tout ce recueil : le poète est moins traditionnel qu'il ne le voudrait être, et s'il s'autorise de Ronsard et de la Renaissance, le contemporain qu'il lui est impossible de dépouiller se révèle par ailleurs. Sans doute, comme Messer Guido Cavalcanti, il dirait volontiers :

Avete'n vo'li fior e la verdura...

mais il sait par Rudyard Kipling que, « là où il y a du paon, il y a du tigre » et les allégories mystiques n'empêchent point qu'il s'avoue plus curieux de l'amour que réellement passionné : les cloches de Carthage lui rappellent bien la petite morte immortelle disparue à vingt ans, qui fut son unique amie; il la revoit parmi les roses grimpantes et les lierres enlacés aux pins délicats :

Et cependant bien qu'on n'ait pas fermé la porte
Personne n'entre plus au parc mystérieux
Et chaque soir depuis que cette femme est morte
J'évoque son amour peut-être en curieux.

N'est-ce pas en curieux aussi plutôt qu'en artiste toujours maître le soi qu'il choisit et assemble les mots, si bien que tantôt l'invention st heureuse :

O saveur et parfum des beaux fruits aoûtés,

antôt, au contraire, les syllabes s'associent sans élégance :

. . . . la chanson du poète
Qu'en Provence, autrefois, on nommait troubadour,

u bien encore :

. . . . la nymphe du Printemps
Que peignit l'an dernier le bon peintre Latouche.

L'art de M. Albert Erlande est inégal et incertain ; il s'efforce, peut-ìtre à tort, à une discipline qui lui répugne, et refrène plus qu'il ne audrait un goût puissant et un peu barbare pour les parfums vio-ents, les couleurs éclatantes et les bêtes farouches et cruelles qu'il aisse transparaître cependant en ses meilleurs poèmes :

Je roule dans mon cœur une goutte de sang
Que tu versas un jour en cueillant des glycines.
La plante était splendide et le vent des collines,
Soudain, la souleva d'un long frémissement.
Tu découvris alors une rose opulente,
Chaude comme ta chair éprise et plus vivante
Que le serpent lové qui fascine un oiseau.
Et tu saisis la fleur des enfants souveraines
Et la goutte de sang que je bus sur ta peau
Brûle, comme une flamme obscure, dans mes veines.

Poèmes. — MM. Tancrède de Visan et Maurice de Noisay, qui e veulent les hoirs authentiques du symbolisme, expliquèrent dans le copieuses préfaces les raisons de leurs préférences littéraires ; les ages que M. Tancrède de Visan écrivit en tête des *Paysages intro-pectifs* sont un morceau d'excellente critique ; par malheur le criti-ue se retrouvait bien au-delà de la préface et nuisait parfois au poète. I. Pierre Chaine a tenu, lui aussi, à dire comment il concevait la oésie, à saluer aimablement les symbolistes et à rendre un hommage articulier à Alfred de Vigny. Mais il tient plus pleinement sa pro-nesse et il est rare qu'il s'abandonne à employer, en dehors des ages liminaires, le vocabulaire philosophique, sauf, dans quelques trophes du *Moulin*, dont voici la moins bonne :

Comment donc est tombée ta superbe,
O toi qui méprisais le seigle et le froment
Et qui voulais transmuer l'herbe
Par la force du sacrement ?
Comment s'est terminée l'extase

Toi qui croyais pouvoir enfin éteindre l'être
Dans son éternelle hypostase
Par delà l'erreur du paraître?

N'est-ce point là ce didactisme si justement réprouvé par M. Pierre Chaine lui-même? On lui doit concéder que cette erreur est unique et que nulle autre part il n'y est retombé. S'il lui fallait chercher parmi ses aînés immédiats une parenté plus étroite, il aurait d'assez fortes affinités avec M. Henri de Régnier, du temps où celui-ci composait *Les Episodes* et *Les Poèmes anciens et romanesques;* cela est très sensible dans *Les Sphinx*, dans *Les quatre Chevauchées* et dans *Les Sirènes*. M. Pierre Chaine a entendu la voix des sirènes; à cause d'elles il s'est lassé d'écouter en lui parler les dieux, et maintenant il veut fuir l'obsession de leurs chants :

O Sirènes, en vain vos cris montent plus doux
Pour étouffer la voix pure des cantilènes
Qui murmure sans lèvre et vient on ne sait d'où.
Je n'obéirai pas à votre appel, Sirènes;
Mais crevant mon oreille avec un poinçon d'or
Je boucherai les trous d'impénétrable cire;
Afin que, sourd aux voix qui viennent du dehors,
Je perçoive les chants mystérieux des lyres.

Odysseus, le plus subtil des Hellènes, enduisit de cire les oreilles de ses compagnons; mais solidement attaché au mât de son navire, il put entendre sans danger les dangereuses incantations et il ne fut pas dévoré dans le pré fleuri où blanchissent les ossements de leurs victimes : et celui-là ne serait-il pas le plus parfait poète qui aurait l'âme assez forte pour écouter ensemble les voix ennemies des Muses et des Sirènes?

La Vie enchantée. — M. J. Valmy-Baisse naquit sous une étoile favorable : il reçut le don de transfigurer en belles images les spectacles du monde et même devant la détresse des vaincus irrémédiables, la pitié ne détruit pas en lui le sentiment de la joie plus puissante; que ce soient les champs ancestraux ou le tumulte de Paris, tout se transforme en lumière et en harmonie : ainsi quelques peintres impressionnistes s'obstinèrent à ne voir que les couleurs claires. Le souvenir des morts n'est plus triste :

Sèche les pleurs dont seuls ont pu souffrir tes yeux.
Marche d'un pas égal vers le point lumineux
Dont la blanche clarté frissonne sur ta voie
Et fais à tous les morts l'offrande de ta joie,
Et dans un grand besoin d'agir et de parler,
Plutôt que de pleurer sur eux, invoque-les.

Une allégresse si universelle ne va pas sans quelque vulgarité et

deviendrait aussi monotone que les basses pleurnicheries des élégiaques. M. J. Valmy-Baisse se devra défier d'une trop grande facilité et surveiller parfois son vocabulaire ; des mots tels que « squelettique, banalisant, strider » ne sont plaisants ni à entendre ni à lire, se trouvassent-ils dans un poème haut en couleur, *Fête nationale dans le goût populaire.*

Les Elliptiques. — Dans une langue composite, surchargée de néologismes, d'archaïsmes et de termes patoisants, M. Paul Rey invente de très étranges poèmes en prose, qu'il serait aisé, par un simple arrangement typographique, de mettre en vers ni plus ni moins que les ballades françaises de M. Paul Fort. « Six mélodies populaires et dix mélodies de l'auteur » indiquent mieux encore le rythme qu'il sied d'adopter pour la déclamation. *Le Plongeon* donne une idée assez exacte de la manière de M. Paul Rey.

Dans l'étang de soir où Phœbé se débarbouille, sur un nénuphar somnolaient dix-neuf têtards.

Trente-sept crapauds, ou peut-être bien grenouilles, le séant dans l'eau chantaient pouilles aux cieux hauts !

Les batraciens coassaient, cœurs taciturnes ! L'eau ne faisait rien et la haie au loin, idem !

Mais déjà Vénus conversait avec Saturne ! C'était l'heure due aux nocturnes ingénus.

Vient et fuse un rat, vrille-éclair de météore, monstre bref et gras parsemant partout l'effroi !

Ah ! crapauds, ou non, et têtards, tous ces landores, dans la mare à fond plongent ores vite en long !

La fantaisie un peu extravagante de M. Paul Rey comporte un certain lyrisme où n'atteindront jamais les jeunes poètes bien sages.

La Science de Dieu. S'il avait vécu quelques siècles auparavant, M. Louis Michel eût disserté comme pas un sur le microcosme et sur le macrocosme et sur le vieil et le nouvel Adam et il se fût sans doute acquis une grande gloire de docteur ès-sciences supranaturelles ; maintenant au contraire, il est voué à parfaire dans la plus complète indifférence publique son « Explication de Tout », en un nombre probablement illimité de sonnets. Qui le lirait prendrait cependant connaissance de bien mirifiques découvertes sur « le jeu perpétuel de la Vie de Dieu, sur les couleurs dans le grand Omnivers et enfin sur la solidarité », autant que « sur ces mondes d'épreuve dont notre terre est un échantillon ». Plus tard peut-être un amateur ayant d'amples loisirs tirera-t-il de cet apparent galimatias quelque belle théorie du monde et M. Louis Michel sera alors illustre comme Svedenborg, le colonel Olcott et Mme Blavatski.

L'Eternelle chanson. — Quarante-cinq pages, dont trois de préface ; M. Henri Noëll a voulu, lui aussi, faire sa profession de foi

esthétique et voici ses trois principes : exactitude, poésie des petites choses et des petites âmes, imagination qui n'exclut pas le réalisme. Il ne craint pas la diversité des tons et s'inspire aussi bien ou aussi mal de M. Jehan Rictus que de Mme de Noailles et de M. Edmond Rostand que de Corneille ou de Victor Hugo. La typographie du livre fait honneur à l'imprimerie Toulousaine A. Trinchaut.

P. QUILLARD.

LES ROMANS

Henry Lucenay : *La Peine imméritée*. Bibliothèque des auteurs modernes, 3.50. — Charles-Henry Hirsch : *Poupée fragile*, Fasquelle, 3.50. — Michel Corday : *La Mémoire du cœur*, Fasquelle, 3.50. — Jean Pommerol : *Le Cas du lieutenant Sigmarie*, Calmann Lévy, 3.50. — Gaston Derys : *La Dame d'amour*, Louis Michaud, 3.50. — Jules Hoche : *Les Petites madones*, Pierre Douville, 3.50. — Didier de Roulx : *L'Event des Varechs*, Buschmann, Anvers, 3.50. — Adrienne Cambry : *Mésalliance*, Plon, 3.50. — Gabriel d'Azambuja : *Un Chassé-croisé*, Plon, 3.50. — O. de Bezobrazow : *Bataille de l'idée*, « Sciences spiritualistes », 2.50. — Jean Vignaud : *La Terre ensorcelée*, Fasquelle, 3.50. — Gaston Denys Périer : *Proses à Gilles Luijck*, Edition artistique, 2.50. — Geneviève Lenzy : *Silhouettes annamites*, « Vie Normale ».

La Peine imméritée, par Henry Lucenay. Ce qui m'effraie le plus, dans les confidences de femmes de lettres, c'est ce qu'elles ne disent pas, car vous savez qu'une femme en mal d'aveux n'avoue jamais tout. Voilà pourquoi, quand une dame très bien me raconte sa vie dans un volume je commence par y chercher... ce qu'elle a volontairement oublié de mentionner et, chose agaçante, l'ayant enfin découvert je me trouve moi-même fort empêchée de le raconter à mon tour. Des femmes il ne faut guère attendre que de jolies fictions, le travail, stylé ou non, de leur imagination pure, souvent impure, et alors combien divertissante, mais point l'humain document parce qu'elles ne sont pas humaines dans le sens logique du mot.

Les femmes ont inventé le roman depuis que la première eut le Serpent pour collaborateur (je ne sais si je me fais bien comprendre?) et elles compliquent si naturellement les situations les plus simples qu'on serait tenté de croire qu'elles ne nous montrent une Vérité nue que pour en cacher une autre, derrière, en costume tailleur. Donc, lisant *la Peine imméritée*, j'ai cherché le costume tailleur derrière l'académie et n'ai découvert, à ma grande confusion, ni celui-ci ni celle-là. Alors, j'ai songé qu'Henry Lucenay était peut-être un Monsieur documenté, mais j'ai reçu sa visite, j'ai pu constater que c'était une dame, une petite dame de visage fin, très Louis XV, portant la poudre, d'une tristesse pleine de charme, une silhouette comme on en voit sur les couvercles de bonbonnières, se mordant un doigt, les yeux étonnés suivant la fuite de l'oiseau que l'on croyait captif au creux du corsage : « Oh ! le vilain pigeon ! » Oui, c'est à un très vilain oiseau qu'eut à faire la petite Léone, Mme Etienne Rigal,

'héroïne du livre. Elle voulut un peintre pour mari, un artiste parce qu'elle était artiste elle-même et elle le voulut bien malgré sa pauvreté, ses anciens modèles, malgré tous les vices que possèdent ordinairement les peintres, vices représentant les indispensables accessoires de leur métier. Le récit de cette lune de miel, où il n'y avait ni clarté ni douceur semble malheureusement trop véridique, et au cours de cette vie conjugale, d'où la conjugalité était exclue, il était inévitable de voir sombrer l'amour. Naïvement, l'héroïne avoue que son mari ne l'aimait pas, au moins par la chair. Quelle est la jolie personne qui a le courage d'avouer cela dans un roman? Cet aveu à lui seul permettait de dédier l'œuvre aux frères Margueritte, les collectionneurs courageux d'arguments en faveur de la réforme du divorce. Mme Rigal est un type d'affectueuse, elle adore sa mère, son fils, son mari avec la même abnégation sentimentale; mais ces natures dévouées, posséderaient-elles l'enveloppe de Vénus, n'attirent pas la passion, elles ne comprennent rien au fameux égoïsme à deux... dos! Pauvre petite Madame à qui l'on prit successivement sa jeunesse, sa voix, sa plume, tous ses rêves d'art et le cœur de son enfant, consolez-vous de ne pas avoir connu la maladie des sens. C'est surtout cette façon de sentir que nous ne devons pas envier à nos compagnons... d'Epicure! Et c'est pourtant de cette basse manière que nous cherchons à les égaler (au moins dans nos livres!) quand il serait si charmant de leur demeurer supérieures par une certaine ignorance de leurs *peines méritées!*

Poupée fragile, par Charles-Henry Hirsch. Quelle amusante et tragique collection de pantins nous offre l'auteur, depuis *le Tigre et Coquelicot* jusqu'à cette petite *Poupée* que je veux croire sortie, toute armée de son épingle, de la seule fécondité cérébrale d'un très grand artiste! Où a-t-il vu et pu étudier à son aise ces types si vivants, si singuliers et si toujours naturels? Aujourd'hui, on aime à se documenter sur les espèces humaines que l'on présente en liberté dans un roman de mœurs, mais encore faut-il en avoir le temps, le courage et tel qui verrait le détail au cours d'une notation directe aurait-il le juste à propos de s'en servir? Ce qui semble pourtant le plus intéressant dans le réalisme de Charles-Henry Hirsch, c'est qu'il demeure surtout admirablement composé. Rien de trop dans ses dialogues, rien de moins dans sa psychologie. Sans décor et sans exposé, il entre en plein drame, et il devient *bouffe* sans jamais dépasser la mesure du ridicule social. Je l'admire, non pour ce qu'il a pris de réel au monde qu'il nous peint, mais pour ce qu'il donne aux lecteurs de synthétiquement achevé. Je m'amuse à le suivre, le long d'un babillage absurde, pour ce qu'il y introduit d'esprit, de cynisme et par-dessus tout de logique d'écrivain. Si raide soit le sujet, corde qui casserait sous d'autres doigts, jamais il n'en n'abuse,

jamais l'idée n'est sacrifiée au mot et, chose rare chez les auteurs qui traitent la malpropreté mondaine ou populacière, il n'outre pas et paraît, au contraire, en laisser. La complexité de sa petite fille vicieuse est délicatement mise à jour. Si on relisait certains passages on sentirait sourdre la pitié pour ce bibelot à la fois joli et si répugnant. Il y a un matin de réveil avec d'Aigleux où la femme va pleurer dans l'enfant qui boude... un clin de paupière de plus et ça serait, nous filerions tous à la traverse dans la ténébreuse forêt du conscient, de l'inconscient, du subconscient et nous en reviendrions fourbus; mais d'un geste rapide, brutal, délimité, l'auteur ouvre la fenêtre, fait pénétrer le soleil dans la pièce assombrie; le jour de la rue nous reprend et la vie, la vie féroce; nivelle de sa vague fatale tout le roncier des ordinaires conceptions. Au fond, est-ce qu'une statue faite selon toutes les règles de l'art le plus consommé ne finirait pas par devenir une femme ? Et a-t-on jamais pensé à ceci : c'est qu'on pourrait obtenir de la chair, si on voulait bien ne plus s'occuper du secret de l'âme, abandonner les divagations pour le précis ?

La Mémoire du cœur, par Michel Corday. Expliquer un cas de conscience féminine par un cas de clinique masculine, c'est original, mais pas très raisonnable, car, y aurait-il eu vraiment amnésie du cœur... toutes les femmes embarrassées vont en profiter, naturellement ! Pour ma part, je me sens le scepticisme du beau-frère « il l'aimait ». Quand un homme, savant ou non, est amoureux, il se sert de toutes les théories pour s'abuser sur la question de principe. D'ailleurs, je veux croire que cette sublime générosité ne sera point perdue pour son héros; seulement les femmes qui ont de ces défaillances de... mémoire sont plus sensuelles qu'affectueuses et Adrien n'y verra que du feu, je l'espère pour lui.

Le Cas du lieutenant Sigmarie, par Jean Pommerol. Porteur d'un beau nom, héritier de plusieurs siècles de gloire militaire, le lieutenant Sigmarie brûle du désir de se signaler dans l'armée, parce que noblesse oblige d'abord et qu'ensuite il aime vraiment son métier. Il demande sa feuille de route pour le Soudan et une très banale aventure l'empêche de partir, mais il a eu les honneurs d'une conduite triomphale, discours paternel du chef, applaudissements des petits camarades envieux, y compris la musique du régiment jouant le pas redoublé de la victoire. Et il échoue piteusement au fond d'une garnison du Nord, sale, boueuse, remplie d'usines crachant leur suie, aussi leurs petites ouvrières bébêtes, terriblement crampponnantes. Sigmarie s'enlise dans son chagrin sous la quotidienne averse des plaisanteries au sujet de son faux départ, puis, un beau jour, il part vraiment pour le grand voyage sans gloire et sans conduite, talonné par le spectre ignoble de la peur. Roman pas trop

ıargé de théorie anti-sociales, mais dans une juste perspective es armées militaires.

La Dame d'amour, par Gaston Derys. Mais elle est très bien, ette dame d'amour, car elle répond fort exactement à son titre. écrite dans un style élégant, spirituel, avec çà et là des notations n peu risquées, mais prises dans une lumière finement tamisée par es stores de soie, elle ferait le bonheur d'une génération d'hommes ée sous Périclès. Seulement cette dame d'amour livrée à l'équipe e chauffeurs que représente notre jeunesse actuelle ne fera pas ses rais, j'en ai l'inquiétude. Cependant, elle aura déjà plu aux poètes, non aux journalistes. C'est l'essentiel, au moins pour l'auteur. (Oui, préfère ce roman à celui que j'ai déjà éreinté, selon votre mot. Ioi, je n'éreinte jamais personne, cher Monsieur, vous devez vous omper !)

Les petites Madones, par Jules Hoche. C'est du Willy et ıême du meilleur. Au lieu d'y avoir mis une Claudine, on en met uatre. Du reste, le héros ayant quarante ans, selon l'usage, ça ne ıit jamais qu'une femme par dizaine.

L'Event des Varechs, par Didier de Roulx. D'une très bonne enue psychologique, cette œuvre est légèrement détériorée par des hrases qui ont probablement une saveur de terroir, mais qui ne ont pas françaises : « Une plantation d'arbres *distors* », « que le ent avait tordus à sa *guise* ». « Une vigne *endrapant* les tuiles », une impasse *accusant* à la rue », « et *reticulaient* l'horizon » (ça eut être une coquille), « reçut *plastiquement* ces paroles ». Est-ce lacidement ? Autre coquille ?

Mésalliance, par Adrienne Cambry. Un bon jeune homme pouse une petite grue en herbe et il arrive fatalement ce qui doit rriver. Malheureusement ces bons jeunes hommes très bien pen-ınts, élevés dans les jupes de leurs mères, sont des dupes toujours rédestinées. Encore ont-ils une religion pour suprême refuge et sont-s moins à plaindre que les autres, puisqu'ils ne cherchent pas les ies de ce monde.

Un chassé-croisé, par Gabriel d'Azambuja. Agréable comédie e salon où tout se termine à l'entière satisfaction du spectateur. 'ais pourquoi une jeune fille ayant lu Aristophane et Zola ne serait le plus mariable ? Du moment que la demoiselle avoue, c'est qu'elle 'y a rien compris et alors ?

Bataille de l'idée, par E. de Bezobrazow. Quand une femme bat ce n'est jamais pour une idée, mais bien pour un homme. Je ırle d'une femme capable de jouer un rôle politique ! En tous les ıs, c'est toujours amusant de suivre, le long des méandres de sa ɔire duplicité, les différents sentiers qu'elle peut prendre pour teindre ce même et éternel but des âmes féminines : aimer toute

l'humanité dans un seul de ses représentants. « Le besoin d'amou et d'amitié, dit notre héroïne, c'était le fond sain ou saignant de s vie qu'on ne reconnaissait pas assez en sa personnalité de femm intellectuelle. » L'enfant douze fois impure, quoi !

La Terre ensorcelée, par Jean Vignaud. De curieux tableau pris à une nature tourmentée, dure aux *ilous* qui la travaillent. D la vengeance mêlée à une certaine sensibilité maladive. Un morcea particulièrement curieux comme sauvagerie de ton est le chapit intitulé : *les Danseurs*. Il s'agit d'une épidémie anéantissant des trou peaux de moutons. Les dialogues de ces bergers à moitié fous d peur et d'ignorance sont d'une farouche beauté.

Proses à Gilles Luijck, par Gaston Denys Périer. Très pré cieuses proses, petites femmes précieuses, quoique non ridicules. O se demande pourquoi ce ne seraient pas plutôt des vers.

Silhouettes annamites, par Geneviève Lanzy. Statuettes e terre jaune pas assez cuite par les feux de l'amour pour qu'on n voie pas les larmes qui tombent de leurs yeux bridés en grosse gouttes et les parent de perles fines.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Louis Maigron : *Fontenelle : l'Homme, l'Œuvre, l'Influence ;* Plon. — A. Labor Milaà : *Fontenelle* (*Collection des Ecrivains français*) ; Hachette ; — Louis Veuill *Pages choisies, avec une introduction critique par A. Albalat ;* Bibliothèque Auteurs Modernes. — J.-F. Demachy : *Histoires et Contes, précédés d'u étude critique* par L. G. Toraude ; Carrington.

L'influence de Fontenelle fut sans doute très grande, mais elle n se manifeste plus directement. Il est presque inutile maintenant d le lire : on n'y trouverait plus aucune nouveauté. Il ne fut d'ailleu pas un philosophe dogmatique et n'inventa jamais de systèmes ; il s contenta de comprendre les idées des autres et de les transposer e une langue claire. Ainsi *l'Origine des Fables* et *l'Histoire des Ora cles* sont des ouvrages de vulgarisation de la méthode cartésienne mais il s'y montre disciple indépendant, et ose parfois contredire so maître. C'est un esprit critique ; il accueille les idées les plus contra dictoires, assuré que toutes contiennent une parcelle de vérité M. Louis Maigron, dans son livre sur **Fontenelle**, observe que c'es grâce à son influence « que les vieilles habitudes de soumission e de respect ont été peu à peu remplacées par des habitudes d'indé pendance, d'esprit critique et de libre examen ». C'est à des con clusions identiques qu'aboutit M. A. Laborde-Milaà, dans son **Fon tenelle**, de la *Collection des écrivains français*, où il nous le mon tre comme l'initiateur de l'idée de science et de l'idée de progrès Ces affirmations sont un peu trop précises : ces idées, Fontenelle n

fit que les saisir au vol et il ne faudrait pas insinuer que sans lui nous serions demeurés esclaves de ces vieilles habitudes... Ce qui fit le succès des œuvres de Fontenelle et de Voltaire, c'est qu'elles exprimaient ce que beaucoup d'individus pensaient déjà, obscurément. Tous les écrivains qui ont exercé une grande influence la durent à cette concordance entre leurs idées et celles d'un public.

De Fontenelle, on ne lit plus guère que *la Pluralité des Mondes* : le système astronomique qui y est exposé nous est familier, le badinage qui l'enveloppe nous semble un peu suranné.

Quant à ses *Eloges*, ne pouvant les juger, j'emprunte à J. Bertrand, cité par M. Maigron, cette appréciation :

> On a le droit de se demander si Fontenelle a toujours eu la pleine compréhension des découvertes qui, sous sa plume, semblent si simples, et s'il a pénétré jusqu'au fond des théories si variées qu'il effleure avec tant d'aisance.... On peut, dans ses *Eloges*, relever plus d'une page où son style, habituellement si précis et si juste, devient inexact et obscur sans être jamais négligé, en trahissant plus encore le vague et la confusion des idées que l'incertitude et la réserve de l'esprit.

Le vrai chef-d'œuvre de Fontenelle, c'est encore sa vie; c'est celui de ses ouvrages qu'il a le plus profondément médité, nous dit M. Maigron dans un chapitre de son volume, où il a parfaitement analysé le caractère du philosophe. Fontenelle composa un petit traité : *Du bonheur*, qui est un manuel d'égotisme. La première condition pour être heureux, observa-t-il, c'est d'être bien avec soi-même : « Tous les accidents fâcheux qui nous viennent du dehors nous rejettent vers nous-mêmes, et il est bon d'y avoir une retraite agréable... » Un mot résume sa méthode, nous dit encore M. Maigron : « le sage peut bien se prêter, jamais il ne se donne. » On connaît sa réponse à Diderot qui lui reprochait son insensibilité : « Il y a quatre-vingts ans que j'ai relégué le sentiment dans l'églogue. »

Cette méthode lui permit de ne souffrir ni des hommes ni des choses, mais au contraire de les faire servir à son profit. Il sacrifie tout à sa tranquillité, — la tranquillité est pour lui synonyme de bonheur — pratique sans y croire, les devoirs extérieurs de la religion, et se dit à l'abri de tout soupçon d'incrédulité, puisqu'il a fait ses pâques. Dans la discussion, il cède volontiers aux autres et dit en souriant : Tout est possible et tout le monde a raison, maxime surprenante dans la bouche d'un cartésien, observe M. Maigron.

Même indifférence à l'égard de ses ouvrages qu'il n'écrivait que pour son propre plaisir et qu'il eût volontiers publiés anonymement. On raconte qu'il avait dans son antichambre un grand coffre plein de tout ce qu'on avait écrit contre lui, et qu'il n'en lut jamais une ligne.

Ce dédain de l'opinion indique la grande confiance qu'il avait e
lui-même. Jusqu'à sa dernière heure il ne s'intéressa qu'à sa personn
et sa réponse au médecin qui lui demandait ce qu'il éprouvait e
caractéristique : *Je ne sens,* dit-il, *autre chose qu'une difficul
d'être.*

Cet homme heureux avait acquis la célébrité par beaucoup de tra
vail, mais, nous dit Trublet :

Ses ouvrages, qui lui ont procuré une gloire si flatteuse et à laquelle
n'était pas insensible, ne lui avaient point coûté de pénibles efforts, de lon
gues et laborieuses veilles. Il travaillait avec facilité, quoique avec beau
coup de soins, et comme il disait, *en conscience ;* et grâce à une santé tr
égale, cette facilité était à peu près la même tous les jours.

Il n'écrivait qu'après avoir « achevé de penser », sans brouillon
presque sans ratures.

§

M. Antoine Albalat, dans son introduction critique à des **Page
choisies** de Louis Veuillot, voudrait nous démontrer, suivant u
méthode qui lui est chère, que « le grand improvisateur par exc
lence nous donne lui-même l'exemple de la rature, de l'effort et
travail ». Si, doué pour l'improvisation, Veuillot rature, c'est qu
comme le dit M. Albalat lui-même, le journalisme est une terri
profession. « Inspiré ou non, il faut écrire... » Veuillot ne corri
pas pour embellir ses phrases, mais pour trouver des idées. S
secrétaire, M. Tavernier, nous apprend (par M. Albalat) qu'il « éc
vait presque d'un trait quand le sujet l'inspirait », c'est-à-dire quan
il n'écrivait pas avant d'avoir longtemps réfléchi.

Dans ce recueil même, on trouve une étude de Veuillot sur le *tra
vail du style,* où il dit dans son langage qu'il est facile de transp
ser qu'il y a « un degré d'élévation dans l'art où ni l'étude ni
volonté la plus assidue, ni les efforts les plus constants ne sauraien
pousser ceux que Dieu n'y destine pas par l'octroi de certaines qu
lités... ». Remplaçons Dieu par le hasard, et la formule sera exact
Sans doute c'est par le travail que se forment les talents, mais si o
n'arrive jamais à posséder son métier et à écrire facilement, c'es
qu'on n'était pas doué pour la fonction d'écrivain.

Ces *Pages choisies* de Veuillot seront bien accueillies de ceux qu
n'ayant jamais eu le courage de lire ses œuvres complètes, ne con
naissaient que de réputation le « grand écrivain catholique ». Il y
dans ce recueil des pages spirituelles et encore justes de ton su
Sainte-Beuve, Victor Hugo, Lamartine, etc., de médiocres poésies
quelques lettres d'une grâce un peu lourde.

§

M. L.-G. Toraude nous donne, en un gros volume de plus de si

cents pages, une partie de l'œuvre inédite d'un conteur libertin du XVIIIe siècle, J. F. Demachy. Jusqu'ici, on ne connaissait de cet auteur que quelques fables, contes et satires parus dans *l'Almanach des Muses* ou dans *le Mercure de France*. Le hasard a mis entre les mains de M. Toraude le manuscrit de ses œuvres complètes, sauf de quatorze comédies qui sont demeurées introuvables. Ce manuscrit comprend : I. *Les Fables*. II. *Les quatrains du Moderne Pibrac*. III. *Les Mélanges poétiques*, et IV. **Les Histoires et Contes.** C'est ce dernier recueil de pièces érotiques que publie aujourd'hui M. Toraude, avec une étude biographique et critique qui ne manque pas de saveur.

Demachy (1728-1803) fut maître apothicaire, démonstrateur au collège de Pharmacie de Paris, professeur d'histoire naturelle, censeur royal, etc., mais toujours il fit deux parts de sa vie, l'une qu'il consacra à son métier, l'autre qu'il donna à la littérature. En chimie, il fut de l'école d'avant Lavoisier, comme en témoignent ses « Diatribes contre la chimie *pneumatique* » et une trentaine d'autres ouvrages ou brochures scientifiques. Son œuvre littéraire est plus importante encore, au moins plus volumineuse, et il semble bien qu'il trouva dans la facile composition de ces fables et de ces satires une réelle consolation contre diverses infortunes. Infortune de se voir associé à une femme aussi insupportable qu'il devait l'être lui-même. (il lui composa cette épitaphe :

La paix règne dans ma maison :
Je viens de perdre une femme accomplie
Qui n'eut d'autre but en sa vie
Que de prétendre avoir toujours raison.)

Infortune d'avoir été toute sa vie candidat malheureux à l'Académie des Sciences, etc. Il se consola beaucoup et composa dix fois plus de contes licencieux que son maître La Fontaine. Ces Histoires érotiques, dont la première page s'orne de cette orgueilleuse devise « Mentula semper adest », sont écrites avec facilité et valent ce que valent la plupart des œuvres libertines de cette époque. Quelques-unes sont encore agréables à lire, mais il faut les chercher dans ce gros volume. Je ne reprocherai pas à M. Toraude d'avoir publié l'œuvre complète de Demachy, c'est un document, mais il eût peut-être mieux valu, pour faire connaître cet auteur inédit, ne donner que ses meilleurs contes, en une édition plus accessible.

Une des pièces les plus curieuses de ce recueil : *l'Œdipe Moderne*, où le poète s'accuse, sans remords d'ailleurs, d'avoir été l'amant de sa mère :

Je dois un nouvel être aux bontés de ma mère.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Maurice Herbette : *Une Ambassade Persane sous Louis XIV* ; Perrin. — I Bourlon : *Les Assemblées du Clergé sous l'Ancien Régime* ; Bloud. — Alber Mathiez : *L'Exercice du Culte sous la première Séparation* (1795-1802) ; Burea de la « Revue Politique et Parlementaire ». — Hubert Pernot : *Notice sur la v et les œuvres d'Emile Legrand* ; E. Guilmoto.

Une Ambassade Persane sous Louis XIV, par Mauric Herbette. — Saint-Simon, traduisant le sentiment de la Cour et d la Ville, marque une opinion assez méprisante sur cette ambassade chargée, dit-il dédaigneusement, de régler « des affaires de négoc entre marchands ».

Cette « affaire de négoce » occupe, de même, la moindre parti du livre de M. Herbette, bien que d'ailleurs traitée par l'auteur ave tout le sérieux qu'il sied, en un temps comme le nôtre où les « affai res de négoce » sont gravement devenues les « transactions économi ques ». L'ouvrage est aussi bien, en cette partie, une intéressant étude de ces anciens rapports de notre pays avec la Perse. L'ambas sadeur persan, Méhémet Riza Beg, percepteur des impôts de la pro vince d'Erivan, avait été chargé par le Shah Hussein (1694-1722) d faire ratifier par Louis XIV un traité de commerce conclu, en 170 entre la France et la Perse. Ce traité était la suite des tentativ répétées auxquelles restent attachés les noms des voyageurs et d envoyés français qui, depuis plus d'un demi-siècle, s'efforçaient d'affa blir, en Perse, à notre profit, l'influence anglaise et l'influence ho landaise : Guéton, de Lalain, Piquet, Marie Petit, et surtout Michel l'instigateur du traité de 1708, premier acte officiel, croyons-nous conclu entre les deux pays. Sur ce côté économique et même politi que de la mission de Riza Beg, on consultera spécialement le chapi tre IX de l'ouvrage, en y joignant la lecture des pièces justificatives réunies à la fin du volume, et qui donnent tout le détail des négocia tions qui aboutirent au nouveau traité de 1715.

Le souvenir de ces négociations, où se marque un sérieux effort des continuateurs de Colbert pour accroître notre expansion com merciale, n'avait jamais été évoqué de la poussière des archives où les contemporains l'avaient laissé promptement tomber. Ce qui les intéressa surtout est aussi ce qui amuse dans ce livre : c'est-à-dire le côté exotique, pittoresque et bizarre de cette ambassade, venue d'un pays à l'époque presque aussi fabuleux que la Chine. Ajoutez la singula rité peu commune de l'ambassadeur, sorte de fantoche frénétique et d'ailleurs rusé, — car il semble avoir usé avec une subtilité inquié tante de la faculté de tout se permettre qu'il avait par grâce d'état et de race, — dont les démêlés avec l'étiquette de Versailles furent toute une tragi-comédie où s'ébahirent la Cour et la Ville six mois durant. — Les ministres, dans le souci de la chose publique, prirent

au sérieux cette espèce de capitan-pacha, bien qu'il se chuchotât que ce n'était qu'un aventurier nullement accrédité, on a dit même depuis un simple jésuite portugais déguisé en oriental (légende définitivement ruinée par M. Herbette) ; Louis XIV trouva dans l'affaire l'occasion d'un de ces effets (le dernier du règne, remarquons-le en passant : le grand roi mourut six mois plus tard) de faste et de grandiose où il excellait, joua supérieurement son personnage de monarque « mondial », dirions-nous, recevant les « tributs » venus des « extrémités de la terre » ; la Cour et la Ville badaudèrent, chacune à sa façon, celle-ci devant des réceptions, celle-là devant des cortèges. Puis le truculent asiatique s'en alla, non sans peine, et comme poussé vers la porte par tout le monde qui en avait à la fin assez, enlevant dans une malle une jeune personne éprise de lui, enrichissant nos archives diplomatiques de quelques liasses de plus, et surtout laissant dans notre littérature l'idée premiere des *Lettres persanes*. Il regagna la Perse par la Pologne, la Russie et le Caucase, se fit dévaliser en route, troqua pour vivre les cadeaux que Louis XIV envoyait au Shah, et s'empoisonna au débotté, soit qu'il ne voulût pas avouer ce détournement, ou qu'il eût des doutes sur l'efficacité de sa mission, — dans l'un et l'autre cas, on ne badinait pas en Perse, c'était la peine capitale, — soit qu'enfin il fût devenu fou d'ahurissement au terme de l'invraisemblable aventure de trois années, — aventure fort agréablement contée, — qu'avait été cette Ambassade.

Les Assemblées du Clergé sous l'Ancien Régime, par I. Bourlon. — Au moment où s'ouvre en France un nouveau chapitre de l'histoire religieuse, les recherches historiques sur le Clergé Français sont particulièrement utiles. Il y avait surtout une étude à écrire sur ces Assemblées de l'ancien Clergé qui se tinrent régulièrement de la fin du XVIe siècle à la Révolution. Moins connue que l'histoire des Conciles régionaux ou provinciaux de l'église gallicane, qui a été écrite tout au long par les PP. Longueval, Fontenoi et d'autres, l'histoire des Assemblées du Clergé français est de la plus haute importance pour tout ce qui concerne les affaires temporelles de l'Eglise de France. Parfois l'objet de ces Assemblées se confond avec les préoccupations des Conciles proprement dits : il arrive qu'elles agitent aussi des questions de doctrine, notamment à l'époque du Protestantisme et du Jansénisme. Mais les questions qu'elles examinent ordinairement et sur lesquelles elles prononcent sont surtout d'ordre administratif, financier, juridique, etc. Elles se rattachent, ces questions, à une catégorie de faits sensiblement analogues à ceux sur lesquels portent aujourd'hui les préoccupations de l'Etat et de l'Eglise. C'est pourquoi une histoire complète de ces Assemblées serait des plus utiles. Il faut savoir gré à M. I. Bourlon d'avoir tenté de fixer, sinon cette histoire, du moins une esquisse d'ensemble. Et

si cette esquisse n'est peut-être pas parfaite, si ce qui est relatif à la constitution et aux formes extérieures des Assemblées y occupe, semble-t-il, trop de place, au détriment de la partie concernant le travail même de ces Assemblées, — reconnaissons que l'exposé, tel que le voici, est précieux et fort opportun.

L'Exercice du Culte sous la première Séparation, par Albert Mathiez. — De la doctrine adverse, de l'anticléricalisme historique, s'inspire cette étude (1). La loi du 9 décembre 1905 étant devenue inapplicable par suite des refus du pape, M. Albert Mathiez, dont les travaux ont décidément un caractère *consultatif* qui inquiète un peu pour leur impartialité,... préconise le régime de « droit commun » qui fut, dit-il, « le régime légal des cultes en France » durant toute la période de la première Séparation, c'est-à-dire pendant sept années, de 1795 à 1802. En même temps qu'il marque les différences et les analogies de la loi de 1907 et de celle de l'an III, M. Mathiez insiste sur ceci, que la Séparation de fait, en 1795, provoqua la formation d'associations ressemblant, à s'y méprendre, nous affirme-t-il, aux Cultuelles repoussées de nos jours par Rome. Sous le nom de « consistoire », de « directoire du culte », de « conseil de paroisse », etc., ces associations assurèrent, le mieux du monde, paraît-il, l'exercice du culte. Et ces mêmes associations furent acceptées « implicitement » par Pie VI dans le bref *Pastoralis sollicitudo*. Est-ce tout ? Non, car le « simultaneum » lui-même (attribution d'un même local à des cultes différents) était consenti par le clergé, qui, nous garantit M. Mathiez, mettait même, dans certaines paroisses, une véritable coquetterie à rendre aux autres Cultes, aux Théophilanthropes (!), par exemple, la cohabitation commode. M. Mathiez est un excellent pince-sans-rire. Cette question du « simultaneum », remarque encore l'auteur, reparaît dans la législation actuelle, mais incertaine. Et M. Mathiez réclame des précisions. Est-ce qu'il voudrait voir, par hasard, les Francs-Maçons célébrer leurs tenues solennelles dans le chœur de Notre-Dame? Cela viendra peut-être. Car pour un « simultaneum », — confession maçonnique et confession cléricale, — c'en est un, pour le coup! Les deux frères siamois ne le sont pas davantage,... simultanés !

L'exposé de M. Mathiez est ainsi agrémenté d'insinuations dont il faut faire la part, pour savoir quelles précautions sont à garder, par un homme désintéressé, dans cette lecture. Mais, ceci dit, constatons l'intérêt et la valeur des recherches de l'historien. S'il est permis de ne point partager son optimisme quant à l'efficacité du régime séparatiste qui fonctionna de 1795 à 1802, il sied d'enregistrer, dans le pur intérêt de la science, les faits qu'il nous rapporte.

(1) Voir l'*Introduction à l'Histoire religieuse de la Révolution Française*, du même auteur. *Mercure de France*, 11 janvier 1907.

Notice sur la vie et les œuvres d'Emile Legrand, par Hubert Pernot. — A Emile Legrand, le savant et regretté professeur de l'Ecole des Langues orientales, revient l'honneur d'avoir retrouvé, dans ses recherches infatigables, le dialecte grec moderne, tel qu'il s'écrivit, dans l'Europe orientale, après la prise de Constantinople. Ces recherches, bien qu'appliquées à des périodes généralement postérieures à l'époque byzantine, ne sont pas à négliger pour cette époque même. C'est, par exemple, Emile Legrand qui, avec Constantin Sathas, a publié le texte de la célèbre épopée de *Digénis Akritas*. La seule lecture de la longue bibliographie de tout ce qu'Emile Legrand a publié, en fait de textes grecs du xve siècle et des époques suivantes, est une révélation. Ce grand érudit était aussi modeste que savant. La liste que nous venons de citer occupe la plus grande partie de cette Notice. Mais les quelques pages pieusement consacrées par M. Hubert Pernot à cette existence toute de travail retiendront l'attention respectueuse du lecteur.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Fr. Paulhan: *Le Mensonge de l'Art,* Alcan. — Paul Gaultier : *Le Sens de l'Art, sa nature son rôle, sa valeur*, Hachette et Compagnie. — *Revue philosophique*, année 1906, Alcan, — Memento.

Toutes les formes de l'activité humaine impliquent « un désaccord qui existe, soit dans l'esprit même de l'homme, soit entre l'homme et son milieu ». Elles supposent « le manque naturel ou la rupture de l'équilibre psychique et de l'équilibre social ». En réaction contre ce fait fondamental qui, aux yeux de M. Paulhan, constitue le point de départ de toute spéculation, l'activité humaine s'efforce de faire régner une harmonie entre les divers éléments de l'esprit, entre l'esprit et le monde extérieur, de substituer tout au moins une réalité mieux systématisée et, de ce fait, plus parfaite à une réalité moins systématisée et, de ce fait, inférieure. Or tandis que l'activité morale tend à réaliser ce degré supérieur de systématisation par la transformation des volontés, tandis que la science vise le même but au moyen de la transformation des intelligences, et l'industrie au moyen de la transformation du monde matériel, tandis que toutes ces formes de l'activité agissent réellement sur les éléments en conflit pour les concilier, l'activité d'art réalise ses tentatives de systématisation hors du domaine de la réalité, dans un monde imaginaire dont l'influence est en principe entièrement nulle sur le monde réel. Il ne s'agit plus, à vrai dire, d'une transformation, mais d'une substitution. L'art, dira l'auteur, a pour point de départ « une tendance comprimée, arrêtée, qui se satisfait par une simulation créant un monde fictif conforme à ses désirs ». Telle est la thèse développée par M. Paulhan dans son

nouveau livre **Le Mensonge de l'Art**. L'idée de systématisation comme principe de formation et comme mesure du réel, de laquelle est déduite l'œuvre entière de l'auteur, occupe encore ici la première place. Le monde de l'art tire en effet sa raison d'être du caractère de systématisation supérieur dont il témoigne entre les éléments qui le forment. Il l'emporte par là sur le monde réel et compense, par la satisfaction qu'il procure à l'esprit dans un monde imaginaire, son impuissance naturelle à agir directement sur la réalité.

De cette conception générale de l'art, juste en son principe et d'une grande ouverture, M. Paulhan a déduit beaucoup de conséquences intéressantes. Il a insisté tout particulièrement sur cette idée majeure selon laquelle l'attitude que nous adoptons à l'égard des choses, et non la nature de ces choses elles-mêmes, décide en dernier ressort de la catégorie artiste ou économique ou morale ou toute autre sous laquelle les choses doivent être classées. Modifiant, d'autre part, l'idée souvent émise selon laquelle l'art est une forme du jeu, il reconnaît seulement à l'un et à l'autre une même origine, l'art et le jeu dérivant d'un même fait primitif, étant tous deux « un monde fictif systématisé que l'esprit crée pour suppléer au monde réel ». Sans omettre de signaler encore d'importants ou curieux développements sur les Formes frustes de l'Art où il implique la rêverie sur les rapports de l'Art et du Beau, sur les Arts industriels et l'ornementation, sur l'Art social, je noterai tout particulièrement comment M. Paulhan, par la seule force inhérente à une définition rigoureuse, a pu traiter en psychologue et d'un point de vue entièrement neutre de savant, des rapports de l'art et de la morale. Il remarque que la morale cherche comme l'art à créer un monde différent du réel et mieux systématisé. Voici bien un point de contact et du fait de cette préoccupation commune, les morales, à l'occasion, peuvent présenter à l'art des modèles où se trouve réalisée par avance l'harmonie qu'il recherche. Traitant au contraire de l'immortalité de l'art, M. Paulhan la déduit du conflit inhérent à la recherche de deux modes d'activité, dont l'un s'efforce de modifier le monde réel, dont l'autre détourne l'énergie de toute action sur le monde pour l'employer à la constitution d'un monde imaginaire.

M. Paulhan, avec cet ouvrage sur l'Art, a ajouté une importante contribution à la conception générale qu'il a développée méthodiquement en ses ouvrages précédents. S'il fallait prendre ce nouveau livre pour un traité destiné à épuiser tout ce qui peut être formulé sur l'art et l'esthétique, on y pourrait relever des lacunes. Mais par la justesse et la profondeur des aperçus qu'il comporte, il enrichit d'observations précieuses un domaine de la connaissance où des esprits dogmatiques dans les lettres et la philosophie n'ont trop souvent ouvert que des perspectives conventionnelles.

M. Paul Gaultier qui, avec son livre sur **le Sens de l'art, sa nature, son rôle, sa valeur,** traite aussi un sujet analogue reproche aux esthéticiens d'avoir le plus souvent considéré l'art du point de vue d'un intellectualisme exagéré. Il lui semble que l'art reconnaît plutôt une origine affective; c'est sous ce jour qu'il le considère. La matière première de l'art est l'émotion sous sa forme esthétique. L'art, lui-même, n'est autre chose que de l'émotion objectivée. Il n'est donc ni une imitation de la nature, « l'objet représenté ne lui sert que de motif ou de prétexte », ni une imitation d'un modèle supérieur, le Beau, existant à l'état d'entité au sens de la théorie platonicienne. L'auteur estime que le subjectivisme kantien, dont il se recommande en une certaine mesure, a fait justice depuis longtemps, en matière esthétique, de ce réalisme idéologique. Cette façon d'envisager le problème de l'art et d'en exposer les termes est en effet excellente. Je ne ferai qu'un reproche à M.Paul Gaultier : celui de n'avoir pas indiqué avec assez de rigueur en quoi consiste le caractère *esthétique* de l'émotion, en quoi une émotion esthétique diffère d'une autre espèce d'émotion se traduisant par des conséquences entièrement étrangères à la production d'une œuvre d'art. Ce n'est pas que M. Gaultier ne paraisse avoir senti cette différence. Peut-être même est-ce pour l'avoir sentie trop vivement qu'il l'a crue évidente et qu'il a négligé de la définir. Ce n'est pas tout à fait assez de nous dire : « A la différence de toutes autres, l'activité esthétique a sa fin en elle dans la dépense qu'elle fait d'elle-même et qui la manifeste à autrui. » L'indication est juste, mais la description de ce mode d'activité eût voulu être précisée jusqu'à la définition. Si j'insiste sur cette lacune, c'est que les déductions de l'auteur, dont plusieurs sont intéressantes et justes, la supposent comblée et auraient une force plus grande si elle l'était effectivement. Si M. Paul Gaultier ne nous dit pas en effet avec précision ce qu'est l'activité esthétique, il nous dit bien ce qu'elle n'est pas et la distingue nettement, dans la première partie de son ouvrage, *Qu'est-ce que l'art ?* de toute activité utilitaire, de l'activité morale notamment ou de celle qui se propose pour but la recherche de la vérité. Il y a, dira-t-il en très bons termes, entre la vertu « et une œuvre esthétique, la différence qui existe entre un effort jamais achevé vers un terme qui recule sans cesse et le libre épanouissement d'une activité qui éclot pour ainsi dire d'elle-même ».

Dans une autre partie de son ouvrage intitulée : *la Moralité de l'art*, M. Paul Gaultier constate que l'art n'est ni moral ni immoral et il combat les divers philosophes ou critiques qui l'ont taxé d'immoralité, depuis Platon jusqu'à M. Brunetière, sans omettre non plus M.Paulhan dont je viens de signaler les heureux développements sur ce thème. Je ne craindrai pas de paraître me contredire en cons-

tatant que la critique des idées de M. Paulhan a inspiré à M. Gaultier une analyse très fine et qu'il convient de retenir sur le dilettantisme et sur l'exagération de l'attitude artiste dont il remarque avec raison qu'elle devient un danger pour l'art même au moment précis où elle en devient un pour le mode de systématisation qu'est la vie réelle. Je ne crois pas, à vrai dire, que les deux points de vue soient inconciliables, ni que M. Paulhan tienne cette remarque pour une objection au sien. Le livre de M. Gaultier contient encore de bons développements sur l'Enseignement que renferment les œuvres d'art, sur le Rôle et les origines sociales de l'art. Les critiques de métier trouveront, au dernier chapitre, l'énumération de quelques règles de critique objective dont ils pourront tirer profit.

L'année 1906 n'est pas si loin de nous qu'il ne soit temps encore de rappeler, comme on a pris coutume de le faire ici, quelles furent dans les revues spéciales et pendant l'année écoulée, les manifestations de l'activité philosophique. La **Revue philosophique**, qui occupe parmi celles-ci le premier rang, s'est montrée particulièrement riche, au cours de cette période, en travaux de psychologie qui, bénéficiant de la méthode instituée par M. Ribot, apportent tous des contributions notables à l'étude des fonctions diverses de l'activité mentale. Je citerai parmi d'autres les analyses de M. Bourdon sur *l'Effort*, celles de M. Roques de Fursac sur *l'Avarice*, de M. Rœrich sur *l'Attention spontanée*, de M. Bos sur les *Eléments affectifs de la conception*, de M. Dugas sur *le Rire*, de M. Mauxion sur *l'Intellectualisme et la théorie physiologique des émotions*, de M. G.-L. Duprat *Contre l'Intellectualisme en psychologie*. Je noterai enfin les cures thérapeutiques signalées par M. G. Dumas dans son étude sur *les Conditions biologiques du Remords* et, pour finir, les belles études de M. Ribot: *Qu'est-ce qu'une passion? Comment les passions finissent*, qui ont trouvé dans le livre analysé ici même par M. Danville leur cadre naturel. M. Paul Gaultier eut le monopole de l'esthétique, tandis que les questions morales, traitées par MM. Belot et Adrien Naville, furent envisagées avec beaucoup de bonheur, sous le jour de la sociologie, par M. Lévy-Bruhl dans la curieuse défense de son ouvrage que j'ai signalée précédemment et qui porte le titre même de son livre *la Morale et la science des mœurs*. Parmi les études de philosophie générale, *le Mensonge du monde* de M. Paulhan mérite cette désignation plus qu'aucune autre par l'étendue des objets qu'elle embrasse. On y distingue déjà tous les plans qui supporteront les développements de l'œuvre future. Il convient de signaler encore dans cet ordre la belle étude de M. Palante sur *l'Ironie*, la subtile analyse de M. Bergson sur *l'Idée de néant*, sous ce titre : *les Premiers mots de la thèse idéaliste*, les objections soulevées contre l'déalisme par M. Binet et, sous cette

désignation, *la Logique avant les logiciens*, une étude au cours de laquelle M. Chide poursuit le développement de la thèse, qu'avec son *Idée de rythme*, il opposait déjà, non sans quelque excès peut-être, aux excès certains du rationalisme. *Les Objections au monisme*, de M. Le Dantec, sont une réponse aux objections que cette conception suscite. L'article de M. Pillon sur la philosophie de Renouvier résume l'étude plus complète qu'il a consacrée, dans *l'Année philosophique*, au maître du néo-criticisme français.

La revue critique, les analyses et les comptes-rendus d'ouvrages, confiés toujours aux esprits le plus spécialement désignés pour chaque matière spéciale, continuent de faire de la *Revue philosophique* le recueil le mieux informé qui soit sur le mouvement de la haute spéculation contemporaine.

Memento. — Dans la collection *Science et religion*, la librairie Bloud et Cie vient de publier, sous la rubrique *Philosophes et penseurs*, un *Leibniz* du baron Carra de Vaux, un *Gobineau* de M. Dufréchou, *les Idées morales de Sophocle* par M. Dufréchou également, *les Idées morales de Cicéron* par M. A. Degert et, sous la rubrique *Questions scientifiques*, deux opuscules du Dr B. C. Paulesco, *Finalité, Matérialisme, Ame et Dieu* et *Définition de la physiologie, Méthode expérimentale, Génération spontanée et Darwinisme*, un autre de M. Louis Baille. *Qu'est-ce que la science ?* Je ne puis que signaler ici et en bloc ces petits livres qui ne sont pas tous pourtant d'égale valeur et dont les tendances orthodoxes laissent place parfois, ainsi que c'est le cas pour l'étude de M. Carra de Vaux, à une analyse objective d'un réel intérêt. — Chez Paul Delaplane dans la *Collection des Philosophes*, M. Halbwachs publie aussi un Leibniz. Mais tandis que M. de Vaux étudie tour à tour chez Leibniz le savant, le philosophe et le politique, M. Halbwachs s'attache uniquement au philosophe, dont il analyse, en un substantiel exposé, la doctrine. Je signalerai encore chez Maloine une brochure du docteur Thooris *la Philosophie du monisme*, avec ce sous-titre restrictif, *le Monisme logique*, qui souligne, ainsi que M. Georges Lyon nous en avertit en une brève préface, le caractère de ce petit traité. Le monisme dont il y est question est d'ordre méthodologique et non métaphysique. L'auteur caractérise son intéressant essai en concluant qu'il s'est efforcé de poursuivre dans la logique la substitution « du concept d'utilité à celui de vérité » à la façon dont les Anglais ont opéré cette substitution dans la pratique morale.

JULES DE GAULTIER.

PSYCHOLOGIE

Pr J. Grasset : *Demifous et Demiresponsables*, in-8°, Alcan, 5 fr. — Ed. Gasc. Desfossés : *Magnétisme Vital*, préface de E. Boirac, in-16, F. R. de Rudeval, 5 fr. — Dr Paul de Règla : *L'Eglise et l'Amour*, in-16, Albin Michel, 3 fr. 50. — Miss Helen Keller : *Sourde, Muette, Aveugle. Histoire de ma vie*, in-18, F. Juven, 3 fr. 50. — Memento.

Nous avons déjà eu l'occasion de rendre compte sommairement

des idées de M. le Pr Grasset sur la *responsabilité atténuée* (1) Reprenant sa conception des **Demifous et Demiresponsables**, il la développe cette fois en l'illustrant d'exemples empruntés à la littérature et aux littérateurs, artistes, musiciens, pour montrer et que le demifou n'est pas une création abstraite, mais un type existant à de nombreux exemplaires, souvent décrits, et que, s'il est nuisible dans certains cas, il se trouve, dans d'autres, pourvu d'une haute valeur sociale. C'est à ce dernier titre que défilent : Guy de Maupassant, dont on a pu dire « que les racines de son mal semblaient se confondre avec celles même de son talent »; Villemain, persécuté, soupçonnant les jésuites de « vouloir faire de lui un émule d'Abélard » ; Jean-Jacques Rousseau, « fou lucide atteint du délire de persécution et dans toute la force du terme, un perscuté-persécuteur » (Möbius : *J.-J. Rousseau Krankheitsgeschichte*, 1887) ; Flaubert, hystéro-épileptique ; Baudelaire, mort paralytique général ; « Il se teignait les cheveux en vert et avait des actes impulsifs : un jour, il essaya d'étrangler son beau-père » ; Alfred de Musset, dipsomane, « néinquiet, visionnaire, un peu maniaque, sujet à des crises d'épilepsie alcoolique à l'âge de vingt ans » ; Bernardin de Saint-Pierre, persécuté; Voltaire, neurasthénique hypocondriaque ; Molière, hypocondriaque et mélancolique ; Condillac, atteint de fréquents accès de somnambulisme ; Descartes, en proie à des hallucinations ; Malherbe, frappé d'une singulière manie qui le forçait à numéroter ses bas par les lettres de l'alphabet, de peur de n'en pas mettre également à chaque jambe ; Balzac, mégalomane, présentant aussi des accès de manie ambulatoire ; Alexandre Dumas fils, avec des impulsions homicides, suivies d'une crise de mysticisme... A l'étranger, M. le Pr Grasset cite encore : Le Tasse, lypémaniaque ; Nietzsche, interné à plusieurs reprises, entré ensuite comme dément incurable dans l'établissement du Pr Binswanger à Iéna ; Swift, original, mort d'ailleurs en complet état de démence ; Hoffmann, alcoolique ; Edgar Poe, mort après une série de crises de délirium tremens ; Newton, devenu fou dans sa vieillesse, après divers accès d'aliénation ; Gœthe, dont Möbius a comparé les périodes de production aux phases de la folie circulaire, et qui a décrit nettement d'après lui-même des troubles mentaux allant de l'hystérie à l'aliénation ; Frédéric II, qui « avait une telle répugnance à changer d'habits, qu'il n'en eut pas plus de deux ou trois en tout dans sa vie » ; Darwin, neurasthénique chronique grave ; Wagner, présentant dans sa constitution d'esprit le délire des persécutions, la folie des grandeurs et le mysticisme, dans ses écrits tous les caractères de la graphomanie, c'est-à-dire l'incohérence, la fuite d'idées, le penchant aux calembours niais ;

(1) *Mercure de France*, 1-XII, 1906, p. 438.

Beethoven, mort d'une cirrhose atrophique d'alcoolique... J'en passe, et des meilleurs. L'auteur en conclut que « certains demifous ont une haute valeur sociale, ce qui les distingue absolument des fous » et que, d'autre part, « la valeur sociale de certains demifous ne supprime pas les devoirs et les droits de la Société vis-à-vis de ces malades, soit pour les soigner, soit pour s'en préserver ». A cet égard, M. le Pr Grasset tient à dégager l'idée de responsabilité atténuée de toute considération autre que celle physio-pathologique ou médicale. La responsabilité, déclare-t-il, « est fonction de la normalité des neurones psychiques » qui peuvent être ou entièrement normaux, ou profondément altérés, ou encore partiellement altérés. A ces trois degrés correspondent les responsables, les irresponsables, et enfin ceux dont la responsabilité est atténuée. Pour ces deux dernières classes, l'auteur ajoute que « l'altération des neurones du psychisme supérieur (maladie mentale) entraîne l'irresponsabilité, l'altération des neurones du psychisme inférieur (maladie psychique) ne trouble que partiellement, atténue simplement la responsabilité ».

Cette théorie est visiblement déduite de la fameuse distinction du même auteur entre O, centre du psychisme supérieur, et le polygone, réunion des centres du psychisme inférieur. Comme ce schéma célèbre, il nous semble qu'excellente au point de vue didactique, elle supprime, en réalité, pour la commodité de la démonstration, les complexités du problème. Y a-t-il, ailleurs que sur ce schéma, un psychisme supérieur et un psychisme inférieur, aussi nettement localisés? C'est peu probable, car, à ce propos. M. le Pr Grasset paraît être tombé dans l'erreur qui eût consisté à classer, par exemple, en *musculaires supérieurs*, les lutteurs et autres gens bien doués musculairement, capables d'enlever avec facilité, à bras tendu, un poids supérieur à 20 kilogrammes, et en *musculaires inférieurs*, ceux qui ne parviendraient pas, même après entraînement, à dépasser cette limite de 20 kilogrammes. On en déduirait ensuite l'existence de deux systèmes différents d'anatomie musculaire, de trajets nerveux, de localisations cerébrales, l'un affecté aux opérations musculaires inférieures, l'autre aux opérations musculaires supérieures. Le lutteur prenant un verre en main ne ferait appel là qu'à son activité musculaire inférieure, au premier système, l'emploi du second n'intervenant qu'au cas où l'athlète aurait à soulever un haltère de plus de 20 kilogrammes. L'erreur d'un tel raisonnement serait évidente. Croit-on que, mieux dissimulée, elle soit moins profonde, lorsqu'à propos d'opérations intellectuelles (mémoire, imagination, jugement) identiques, mais de rendement différent, de faits psychiques semblables entre eux (sensibilité), M. le Pr Grasset distingue une activité polygonale inférieure, et une activité de O supérieure?

Plus légitimement placée « sur le seul terrain physiopathologique

et médical » une distinction entre guérissables, inguérissables, semi-guérissables eût peut-être mieux trouvé sa justification dans les exemples et l'argumentation de l'auteur ; et à ce point de vue les mesures de prophylaxie qu'il préconise paraissent excellentes, préférables en tout cas aux mesures inefficaces du système actuel qui dérive encore de la conception antique du juste châtiment.

§

M. Ed. Gasc-Desfossés, dans le **Magnétisme Vital**, rapporte une série d'expériences, destinées dans sa pensée à revenir, pour la fortifier, sur l'hypothèse de Mesmer, supposant, à propos des phénomènes d'hypnose et de suggestion, l'existence d'un fluide magnétique animal. En réalité, ces expériences, faites avec un extraordinaire galvanomètre d'une sensibilité ultra-fine, n'enregistrent que des passages de courant électrique; et, comme les mêmes résultats ont été obtenus, soit par le contact des mains ou de la langue, soit par le contact du papier buvard humide, il semble bien qu'en présence d'une sensibilité de l'appareil, si intense et si peu spécifique, les conclusions à tirer de ces multiples essais ne soient pas celles de l'auteur. Il devient donc inutile de le suivre dans ses déductions, leur point de départ apparaissant manifestement erroné.

§

L'Eglise et l'Amour, du Dr Paul de Règla, examine les rapports de l'instinct de reproduction avec le sentiment religieux, qui d'abord en favorisa le développement, avec le « Croissez et multipliez » de la Genèse, puis évolua peu à peu dans un sens diamétralement opposé, au moins dans les pays de confession catholique. Ainsi, d'après l'auteur, s'expliquerait la dépopulation de ces pays « mise en regard avec l'excès de nativité que l'on constate en Allemagne et en Angleterre ».

§

L'Histoire de ma vie, de Miss Helen Keller, apparaît, si l'on n'y prend garde, comme l'optimiste et poétique récit de quelque intelligente et studieuse « bonne élève ».

Et lorsqu'on sait son auteur, sourde, muette, aveugle, mais animée depuis son enfance du désir d'arriver à rivaliser avec, les « autres », on ne peut qu'admirer cette tenace énergie enfin récompensée, tout en regrettant peut-être, au point de vue strictement psychologique, que Miss Helen Keller ait si parfaitement réussi qu'on ne distingue pas son œuvre de celles des « autres ». Seules, certaines de ses lettres et les notes de sa merveilleuse éducatrice, Miss Sullivan, offrent, à cet égard, quelques renseignements intéressants.

Memento. — *Journal de Psychologie* (n° 6, 3e année). M. Pierre Girard

a mesuré *les Variations de la structure du cerveau*, en fonction de la taille et de l'intelligence des espèces. Associant la chimie à ses recherches, il a obtenu ainsi des résultats, impossibles à prévoir *a priori*, qui confirment d'une part la théorie déjà exprimée par Dareste, soit que l'existence des circonvolutions doit être considérée seulement « comme un mode économique d'adaptation de la surface hémisphérique à la capacité plus ou moins limitée de la boîte crânienne ». Ils montrent d'autre part l'influence du coefficient de céphalisation (formule de Dubois) sur les variations de la composition chimique de l'encéphale, de même que les travaux de Lapicque et Dhéré, employant une méthode analogue, avaient déjà mis en valeur l'influence de la taille, arrivant à cette conclusion que, dans une même espèce, chez des sujets de taille différente, il existe « une différence sensible de la composition chimique (de l'encéphale) et par suite l'unité de poids ne présente pas pour les uns et pour les autres une valeur physiologique identique ».

GASTON DANVILLE.

SCIENCE SOCIALE

Henry Turot et Bellamy : *Le Surpeuplement et les habitations à bon marché*, Alcan. — Georges Valois : *L'Homme qui vient, philosophie de l'autorité*, Nouvelle librairie nationale. — Louis Rousseau : *L'Effort ottoman*. — Pierre Arminjon : *L'Enseignement, la doctrine et la vie dans les universités musulmanes d'Egypte*, Alcan. — Daguins et Dubreuil : *Le Mariage dans les pays musulmans*, Dorbon. — Memento.

MM. Turot et Bellamy ont eu raison de consacrer une étude sérieuse à la question du **Surpeuplement et des habitations à bon marché**. Les deux tiers de toute grande ville seraient à jeter bas et à reconstruire, et les communes auraient avantage à faire l'avance de la dépense, car elles la retrouveraient en économies d'assistance publique. Il est vrai que beaucoup qui poussent en ce sens voient dans la construction des maisons ouvrières une affaire de régie municipale et peut-être d'assistance électorale, mais les abus possibles ne devraient pas détourner des utilités réelles. D'ailleurs, l'action des conseils municipaux n'empêche pas celle des particuliers. Quand on se dit que la simple initiative de feu Peabody arrivera mathématiquement, ce qui ne veut peut-être pas dire sûrement, à reconstruire Londres tout entier, on regrette que nous n'ayons pas eu chez nous un philanthrope aussi sagace (ceci sans nier le mérite de M. Mangini ou de M. de Rothschild). Une loi récente, du 12 avril 1906, a cherché à provoquer les constructions de maisons à bon marché, mais son action se heurte à celle de la fiscalité ; le propriétaire d'immeuble et de terrain à bâtir est la tête de Turc de nos contre-péréquateurs qui ne voient pas qu'en le surchargeant d'impôts on l'empêche justement de construire, de réparer, d'améliorer. Quant aux reproches précis que font nos auteurs à cette loi : favoriser trop uniquement les constructions de maisons isolées, favoriser les maisons à loyer trop cher, 550 fr. à Paris, ne pas autoriser les communes à construire directement, ils laissent trop percer la préoccupation politicienne.

En résumé, la loi de 1906 est très louable, et il faut souhaiter que rien ne vienne arrêter son action, surtout par le projet d'impôt sur le revenu, de M. Caillaux, qui, à première vue, semble favorable aux propriétaires fonciers, mais qui, je crois, aurait le pire contre-coup sur l'industrie du bâtiment, et l'on sait le proverbe...

§

L'Homme qui vient, de M. Georges Valois, est un livre savoureux par son mélange de nietzschéisme et de christianisme, combinaison que Zarathoustra n'avait pas prévue (qui sait ?) et qui menace de faire fortune. Il n'y a pas si longtemps qu'un haut clergyman anglais s'appropriait les vers d'un de ses compatriotes : « Silence à la sotte et vaine chanson qu'il faut tendre l'autre joue ! » M. Valois transpose en français cet « Hymne à Agir ». « Ce n'est pas par la raison et la liberté que l'humanité s'élève, c'est par la force et la contrainte ! » Comme j'ai écrit tout un livre, *Quand les peuples se relèvent*... pour peser sur ce point le pour et le contre, on m'excusera de n'avoir pas le courage de redescendre dans la lice, et de me contenter de secouer la tête à l'appel de l'« amour impitoyable » et à l'annonciation de l'« ordre ». Je ne renie rien de *la Synergie sociale*. Toujours admirable brille la formule de Gabriel d'Annunzio, que la civilisation est un cadeau fait par l'élite à la multitude, mais enfin d'où sort l'élite sinon de la multitude, et qu'est-ce qui fait la puissance des chefs sinon la force des soldats ? L'ordre est néant s'il n'est pas obéi, et l'obéissance n'est féconde que consentie, et psychologiquement pressentie. *Rationabile sit obsequium*, dit la grande Dominatrice elle-même. Quelques maux qu'ait fait la liberté, l'autorité en a fait davantage. Discipline, soit. Mais dans « discipline » il y a « disciple », il n'y a pas « esclave ». Que ces MM. de *l'Action française* se reportent, si besoin est, à l'article qu'ils viennent de publier du général Donop sur *l'Obéissance !*

§

C'est aux causes ingrates qu'on reconnaît les bons avocats, mais en vérité M. Louis Rousseau joue la difficulté en écrivant le panégyrique du Turc actuel. **L'Effort ottoman** ne nous est guère apparu que sous des formes fâcheuses, banqueroute en 1876, bachi-bouzouks en 1877, etc., etc., jusqu'aux effroyables massacres arméniens d'il y a quelques années et aux brigandages endémiques qui obligent l'Europe à intervenir sans cesse, en Crète, en Thessalie, en Macédoine. Que la faute en soit aux simples Turcs qu'on nous représente comme des paysans laborieux et grugés, ce qu'ils peuvent être tout en éclatant d'un fanatisme brutal, ou aux pachas, qui sont de toutes races, mais collectionnent les vices du tempérament osmanli, ou enfin au Sultan lui-même, la réalité est que le Turc est insociable, inassimi-

lable, et que c'est une honte pour l'Europe que de ne pas l'avoir fait repasser en Asie avant la fin du XIXe siècle. Il faudrait qu'il y ait une Albanie, une Macédoine et une Thrace faisant pendant à la Grèce, à la Bulgarie et à la Serbie, avec Constantinople ville libre pour centre de la fédération balkanique. Au surplus, cela n'empêche pas de constater que des progrès ont été réalisés sur certains points, grâce peut-être au gendarme du Concert, que le Sultan a rétabli ses finances et réorganisé son armée, et qu'on n'empale plus les mécontents, comme on faisait naguère sous le bon Mahmoud II. C'est un commencement, mais enfin l'effort ottoman devrait ne pas s'en contenter.

L'Islam sort beaucoup plus sympathique de la très intéressante enquête qu'a poursuivie M. Pierre Arminjon sur **l'Enseignement, la doctrine, la vie dans les universités mulsumanes d'Egypte.** Il est regrettable vraiment que cet enseignement soit de résultats si nuls, car son premier aspect est d'un pittoresque achevé : cette immense cour de la mosquée d'El-Ahzar où des milliers d'étudiants de toutes couleurs dorment, rêvent ou écoutent des ulémas, parlant en plein air adossés à un pilier et surhaussés sur une chaire en bois de palmier, qui ne voudrait y passer même toute sa vie, comme ces vieux étudiants à barbe blanche qui ne sortent de la mosquée que pour aller dormir au cimetière ? On suivrait, les yeux à demi fermés, la rotation de la table sur laquelle le cheikh a disposé côte à côte le Livre, puis la glose du livre, puis le commentaire de la glose, puis l'explication du commentaire, et ainsi de suite, à l'infini, comme les contes de Shaherazade, et on discuterait de graves problèmes du droit mulsuman... qui nous changeraient des nôtres ! En voici un, extrait d'un savoureux petit livre à impression soignée, **le Mariage dans les pays mulsumans**, que les auteurs, MM. Daguin et Dubreuil, envoient au *Mercure* en insistant sur son tirage très restreint : Le désir sexuel crée une parenté spirituelle qui empêche le mariage avec les parents des intéressés ; ainsi, dans l'obscurité, un homme, voulant attirer à lui sa femme, met par méprise la main sur sa fille déjà nubile et éprouve, par suite de ce contact, une sensation de plaisir ; de ce seul fait la mère de cette personne, sa propre femme, devient absolument et définitivement illicite pour lui. Recommandé, chez nous, à la commission du divorce !

MEMENTO. — R. Espinasse : *L'Ouvrière de l'Aiguille à Toulouse*, Privat. Excellente et suggestive enquête ; pages 167 et suiv. il y a des budgets d'ouvrière vraiment attristants : des gains de 3 fr. par jour quand il n'y a pas de chômage et des dépenses de 1 fr. ou 1,30, 1 70 le dimanche (théâtre 0,50, violettes 0,10 !) — Claire G. : *Amour et maternité*, Librairie spirite. Le fond de ce livre (plus d'enfants naturels ! la même morale pour l'homme que pour la femme ! etc.) me semble moins original que sa forme, un « arrière-propos » remplaçant la conclusion et un point d'interrogation

renversé à l'espagnole précédant « à ce que nul n'en ignore » (comme jadis le point d'ironie de M. Alcanter de Brahm) chaque phrase questionnante. La dernière ligne du livre est suggestive aussi : « mettre une virgule après l'homme ». — Léon Poinsard : *Droit international au XIX[e] siècle : ses progrès et ses tendances*, Science sociale. Nous rentrons dans le sérieux. Tout ce qu'écrit M. Poinsard est digne d'attention. — Emile Flourens : *La France conquise : Edouard VII et Clemenceau*, Garnier. — Maurice Leblond : *Georges Clemenceau*, biographie critique, Sansot. — Romain Sembratovitch : *Le Tsarisme et l'Ukraïne*, préface de Bjœrnson, E. Cornély. Plaidoyer chaleureux en faveur des Ruthènes que défend si vivement aussi notre ami William Ritter.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Roger Peyre : *Padoue et Vérone*, Collection des « Villes d'art célèbres », Laurens, 4 fr. — L. Maeterlinck : *Le Genre satirique dans la peinture flamande*, reédition, G. Van Oest et C[ie], Bruxelles, 10 fr. — Claude Anet : *La Perse en automobile*, F. Juven, 10 fr. — F. Farjenel : *Le Peuple Chinois*, Chevalier et Rivière, 30, rue Jacob, 4 fr.

La collection des « Villes d'art célébres », publiée par la librairie Laurens, s'est augmentée d'un volume de M. Roger Peyre sur **Padoue et Vérone**, travail du reste consciencieux, renseigné, d'une illustration toujours agréable, et pourtant susceptible, par sa composition même, d'appeler quelques commentaires. Il faut entendre d'abord ce qu'on peut appeller une « ville d'art »; soit un ensemble où l'on discernera l'avantage du site, la collaboration du temps, de l'effort artistique, voire des événements qui s'y déroulèrent, et où chaque objet contribue à faire valoir un objet voisin. C'est là le cas de quelques endroits restés typiques malgré les ravages du modernisme, et qui se nomment Rouen, Bruges, Venise ou Florence. Mais on appelle encore une Ville d'art celle où l'on a beaucoup entassé dans les musées ; où les églises contiennent des œuvres nombreuses de peinture et de sculpture, — en somme, les vestiges estimés précieux des civilisations détruites. On peut ajouter qu'il y a également deux façons de décrire une Ville d'art ; avec la plus facile, on se borne à indiquer, — au besoin par époques — ce qu'elle recèle d'œuvres remarquables, et l'on arrive ainsi à donner comme le texte d'une monographie de ce genre ce qui n'en devrait constituer qu'un appendice ; avec la deuxième, on peut essayer une description topographique destinée à rendre la physionomie même du lieu. — Ces distinctions établies, nous dirons de suite que Padoue et Vérone seraient plutôt à classer dans la seconde catégorie des villes d'art et que M. Roger Peyre ayant à choisir au moment de rédiger la monographie qu'il leur consacre, a plutôt adopté le premier système lorsque la logique, justement, eût préféré l'autre. Enfin, il faut

ajouter que les écrivains qui s'occupent d'art ont trop souvent le travers de ne comprendre sous ce nom que des séries isolées d'œuvres, — pour tout résumer d'un mot, des collections — alors que les plus intéressantes sont toujours celles qui tiennent au sol, qui n'ont jamais quitté le lieu qu'elles décorent et demeurent le témoignage de son passé. — Je n'aurai garde cependant de transformer ces observations plutôt générales en une critique malveillante. Le livre de M. Roger Peyre, qui nous évoque avec les édifices et le musée de Padoue les grands noms de Donatello, de Giotto et de Mantegna ; à Vérone les tombeaux si pittoresques des Scaligers, d'admirables décors comme la cour du Palais de la Reggione et les plus belles compositions de Paul Véronèse, est fourni d'indications excellentes et continue honorablement la série des fascicules consacrés aux villes italiennes. On peut l'utiliser comme un guide, et s'il offre peut-être quelques lacunes regrettables dans l'imagerie, il ne dépare aucunement le catalogue de la librairie Laurens. — Comme une des curiosités de Vérone, et mieux à retenir que le légendaire tombeau de Juliette, via Capuccini (1), on peut signaler un certain nombre de façades peintes, dont il ne reste malheureusement, pour beaucoup, que des vestiges, le climat non plus qu'en France n'ayant guère permis la conservation de ces spécieux exemples d'architecture polychrome.

§

Le succès obtenu par la première édition, enlevée en quelques semaines, du remarquable ouvrage de M. L. Maeterlinck, conservateur du musée de Gand, sur **le Genre satirique dans la peinture Flamande** (2), a engagé les éditeurs Van Oest et Cie de Bruxelles à en donner une réimpression luxueuse, remaniée et considérablement augmentée par l'auteur auquel nous sommes heureux, ainsi, d'adresser nos félicitations. La première publication n'était en somme qu'un tirage à part des *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*. Sans avoir été modifié comme plan, le livre a été très heureusement retouché et complété et forme un très beau volume aux illustrations nombreuses et soignées, véritable monument d'un art qui peut être considéré justement, je crois, comme l'art national des Flandres, celui de la satire et de la caricature élevé jusqu'à la valeur d'un enseignement. Nous avons dit, lors de sa première publication, tout le bien que nous pensons de cet ouvrage érudit et probe, et des recherches consciencieuses de M. Maeterlinck. Les

(1) « L'archi-duchesse Marie-Louise avait fait monter un collier et des bracelets de la pierre rougeâtre dont est formé le sarcophage ; d'illustres étrangères, de jolies femmes de Vérone, portent un petit cercueil de cette même pierre, et les paysans, dans le jardin desquels se trouvait, en 1826, le poétique tombeau, y lavaient leurs laitues. » A.-J. du Pays. *Itinéraire de l'Italie*, 1855.

(2) Cf. *Mercure de France*, mai 1903.

transformations ont surtout porté sur les chapitres traitant des anciennes réjouissances populaires, des fêtes de l'Ane pape, des Evêques, des Fous et des Innocents, des mascarades de Ribauds, des cortèges de monstres et de géants dont il nous reste à peine aujourd'hui les marionnettes de Douai, des parodies bourgeoises des tournois, des mystères et moralités, — tout ce qui aide en somme à comprendre l'œuvre si curieuse et en premier lieu déconcertante des vieux maîtres Jérôme Bosch et Breughel. Mais en fait tout le livre a été revu et définitivement mis au point. Des gravures typiques comme le Till Uylenspieghel — indécent malgré sa feuille de vigne — du Musée des arts décoratifs à Bruxelles, des reproductions de miniatures, d'horrifiants Jerôme Bosch, des Breughel encore — malheureusement toujours un peu réduits, ont été ajoutés avec des vignettes au travail de M. Maeterlinck, devenu un bel ouvrage de bibliothèque et dont l'impression fait le plus grand honneur à la typographie belge.

§

La Perse en Automobile, de M. Claude Anet, est le récit plein de verve, d'humour, aux péripéties nombreuses, d'une expédition à travers la Russie et le Caucase jusqu'à Ispahan, par une bande de touristes embarqués avec la même quiétude que s'ils avaient dû gagner, entre deux repas, Compiègne ou la forêt de Saint-Germain. L'automobile ne fait pas du reste uniquement les frais de la traversée, car en Perse les voyageurs doivent utiliser des diligences de l'âge fabuleux et exécuter des randonnées qui prennent une allure épique. Je renverrai pour les détails au texte même du livre, me contentant de mentionner à côté de chapitres d'observation amusante comme celui intitulé : *Des chameaux, des ânes, des hommes et des femmes* et des tableaux typiques comme les paysages de la vallée du Shakrou au-dessus de Mendjil, ou les sites lunaires qui précèdent Smanjadi-Sultan-Ibrahim, une rencontre avec le Chah de Perse dernier défunt, « centre de l'Univers et escalier du Ciel », dont les voyageurs visitèrent à Téhéran le palais et le musée rempli d'objets de bazar, et qu'ils croisèrent à Kaswyn, se rendant en Europe avec son cortège de chameaux, de mulets, de domestiques et de soldats, son astrologue, ses dignitaires — soit une troupe de cinq mille personnes — juché sur une automobile marchant « au pas ». Ce Chah, Mouzaffar-ed-Din, grand voyageur devant l'Eternel et qui ne manquait d'originalité, — il ressemblait, paraît-il, « à un vieux notaire de province » — venait assez souvent en France prendre les eaux de Contrexéville. Il avait succédé, si la mémoire ne nous fait faute, à Nasr-ed-Din, qui fut autrefois l'hôte du maréchal de Mac-Mahon et se trouvait encore en promenade à Paris lors de l'Exposition de 1889. On se rappelle qu'il voulut un jour faire essayer devant lui la guillotine, et comme il n'y

avait aucun condamné à exécuter, désigna immédiatement deux personnes de sa suite pour servir à l'expérience, — fort surpris du reste de ne pas voir goûter sa proposition. Il revint en 1900 et s'en fut visiter, entre autres curiosités de la capitale, un ballon captif des frères Godard, installé avenue Kléber. Il y avait là, sur une estrade, un orchestre que l'on remontait de temps à autre, et pour la circonstance, juchée sur le même tremplin, une haute et volumineuse dame, toute dépoitraillée, les seins saupoudrés de farine, coiffée de cheveux jaunes en perruque et lui tombant dans le dos, était chargée de lui souhaiter la bienvenue et de débiter une poésie de Clovis Hugues. Le poète-député, dont nous savons l'abondance, avait dû commettre ses cinq cents vers avant le déjeuner. Le Chah fit son entrée en nombreuse compagnie; l'orchestre marcha; on conduisit le souverain à son fauteuil devant l'estrade et la volumineuse dame commença sa harangue. Mais après quelques minutes, on vit Nasr-ed-Din, qui n'en comprenait pas une bréquille sans doute, se lever avec une belle insolence d'oriental et simplement tourner le dos. Il sè dirigea vers le ballon, protesta, lorsqu'on voulut le faire monter dans la nacelle et, comme dans l'histoire de la guillotine, désigna deux personnes de son cortège pour ce supplice nouveau. Les victimes furent placées dans la nacelle et aussitôt le câble se déroula. Mais se sentant quitter terre, ces deux Persans ahuris commencèrent à pousser des glapissements aigus, à la grande joie du monarque qui riait à se tenir le ventre. Il fallut les redescendre, car ils voulaient se précipiter, et du reste furent vertement tancés par leur maître, dont ils avaient interrompu le plaisir. Pendant ce temps, la dame aux cheveux jaunes continuait sa déclamation avec des gestes désespérés dans la direction de l'auguste visiteur qui ne levait même pas la tête. On apporta quelques rafraîchissements et il se retira enfin pendant que l'orchestre jouait une marche guerrière qui interrompit enfin la poésie de Clovis Hugues. — Nasr-ed-Din, aujourd'hui au Paradis d'Allah, n'a probablement jamais su pourquoi cette femme décolletée, embusquée à l'ombre d'un ballon, l'avait interpellé d'une façon aussi véhémente.

Dernier détail, et non des moindres, le Chah dernier régnant ne prenait place sur aucun navire, une diseuse de bonne aventure lui ayant prédit « qu'il mourrait par l'eau ». Il lui fallait trois semaines pour aller par terre d'Enzeli à Bakou, où l'aurait mené facilement une traversée de quinze heures.

§

Je recommanderai volontiers, à la suite de ce récit fantaisiste, et concernant également l'Asie, le livre de M. Fernand Farjenel, chargé de cours au collège libre des Sciences Sociales et membre de la So-

ciété Asiatique de Paris sur **Le Peuple Chinois**, ses mœurs et ses institutions, où l'on a essayé de donner une synthèse de la vie de cette bizarre agglomération humaine dans le temps et l'espace, « au moment où elle semble devoir se transformer au contact des nations européennes comme tout ce qui subit l'influence d'un milieu nouveau ». M. Farjenel, après un exposé abondant et plein de faits, s'appuyant surtout, à côté de l'observation directe sur l'étude de la production littéraire et philosophique, conclut non à la pénétration, mais à la juxtaposition des deux civilisations rivales. La constitution, les idées chinoises restent absolument opposées à l'idéal aujourd'hui démocratique et égalitaire des peuples occidentaux. Un Chinois ne peut croire ni à l'égalité ni à la liberté, et tout ce que l'on peut raconter de ses transformations est plus apparent que réel. En Chine, la partie la plus éclairée de la nation croit fermement encore à l'excellence des principes de la civilisation nationale. Le peuple même ne pense pas autrement, et « tout système politique, toute organisation sociale qui n'admet pas la subordination des individus, des fils aux pères, des pères aux magistrats et de ceux-ci au prince, père et mère de la nation, est déraisonnable ». L'humanitarisme universel dont l'Europe se fait honneur lui est totalement étranger ; il ne conçoit que l'inégalité des individus, — et en somme il serait assez difficile de lui donner tort. — Quant à la transformation de la Chine en une nation conquérante, dont les symptômes furent déjà relevés et que semble quelque peu redouter M. Farjenel, elle est possible, toutefois, que peu probable de sitôt, et cela tient surtout, n'en déplaise à ses admirateurs, à la couardise foncière de la race ; les épisodes du siège des Légations, à Pékin, ne sont pas encore assez vieux pour être oubliés ; un Chinois peut revêtir un costume de chez Godchaux, et même parler l'argot parisien comme de joyeuse mémoire le général Tcheng-Ki-Tong, qui traitait sur le boulevard un cocher de : Collignon ! Il aura toujours les yeux de travers et mourra quand même dans la peau d'un Chinois.

J'espère avoir l'occasion de revenir sur ce livre, d'ailleurs excellent, et un des plus complets et des mieux informés qu'on ait donné encore sur le séculaire « Empire du Milieu ».

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

La Réforme des actes de procédure, rapport présenté à la commission par Henry Bréal. — *La Conversion du jugement de séparation de corps en jugement de divorce*, Projet de loi voté par la Chambre des députés (séance du 24 janvier 1907). — *Outrages à la morale publique*, Projet de loi rejeté par la Chambre des députés. — *Le Procès Crocker Doyen*, jugement de la 1re chambre du Tribunal civil de la Seine du 23 février 1907.

En attendant que soit réformé le Code de procédure dont nombre

e dispositions sont en contraction absolue avec les nécessités de la ie sociale actuelle, la forme des actes de procédure est sur le point l'être simplifiée.

C'est à Me Henry Bréal, avocat à Cour la d'appel de Paris, l'un des lus distingués parmi les membres du jeune barreau, que revient le nérite de cette réforme.

Voici deux ans environ qu'il déclara la guerre à ce qu'il appelle e *jargon judiciaire*, c'est-à-dire à cet ensemble d'expressions, de ormules, qui forment le squelette des actes de procédure et dont le ens ne peut être compris que par les initiés.

Ses efforts persévérants aboutirent à la nomination d'une commision de réforme des actes de procédure. Dans le rapport u'il vient de présenter à cette commission, il rappelle les origines u style archaïque des formulaires.

Ce style remonte au XVIIe siècle et même plus haut; ce fut Colbert qui, lors qu'il unifiait la justice par ses célèbres ordonnances, prit soin de aire rédiger un formulaire modèle afin que les procédures devinssent emblables devant tous les parlements de France : ce formulaire type, emrunté pour la grande part au « Stile du Châtelet », a survécu à tous les égimes qui se sont succédé depuis près de trois siècles; les habitudes de procédure ont transmis de génération en génération les modèles des xploits de jadis ; le contraste entre ces actes surannés et la vie moderne st trop choquant : les hommes de loi s'adressent aux Français de 1906 ans la langue des contemporains de Guy-Coquille.

Me Henry Bréal ne se contente pas de réclamer que les actes de rocédure soient traduits en un style clair et précis, il voudrait en utre que fussent indiquées les conséquences des exploits à ceux qui s reçoivent.

Suffit-il de prévenir? et l'exploit ne devrait-il pas aussi renseigner?
Quand un contribuable reçoit un avis du percepteur, il est prévenu que, il ne paye pas, son retard aura telle ou telle conséquence.
Quand un citoyen est appelé par le bureau de recrutement, il est avisé ie son absence l'exposera à des peines.
Doit-il en être autrement en matière de justice? et peut-on dire aux gens : On vous fait un procès » ou « Tel jugement a été rendu contre vous », ns leur expliquer, dans l'un et l'autre cas, qu'il convient de prendre telle telle mesure?

Il faut souhaiter que cette réforme aboutisse promptement, et aussi, mme l'exprime Me Henry Bréal à la fin de son rapport, qu'elle soit commencement d'une série d'autres réalisant enfin le programme diqué en 1790 par la Constituante :

Le Code de procédure sera incessamment réformé, de manière qu'elle soit ndue plus simple, plus expéditive et moins coûteuse.

§

La Chambre des Députés vient de voter un texte de loi décida que lorsque la séparation de corps aura duré trois ans, le jugeme sera de droit converti en jugement de divorce sur la demande fo mée par l'un ou l'autre des époux.

La Conversion du jugement de séparation de cor en jugement de divorce était déja autorisée par l'article 3 du Code civil. Mais cet article, au lieu de stipuler : « le jugement se de droit converti », disait simplement : « pourra être converti ».

Il n'en fallait pas davantage pour que la jurisprudence exécu sur ce thème les variations qu'elle affectionne.

La loi dit « pourra être converti » ; par conséquent, la conversi est soumise à l'appréciation des tribunaux, décidèrent les jurisco sultes, et, comme cela était à prévoir, chaque Tribunal eut sur ce question une appréciation différente.

Les uns estimèrent qu'il suffisait que la séparation eût duré tr ans pour qu'elle fût convertie en divorce ; d'autres jugèrent q fallait des motifs nouveaux nés depuis la séparation ; les uns d dèrent qu'il y avait lieu à conversion dès l'instant que la non-ré ciliation était établie ; les autres déclarèrent que la conversion pouvait être demandée par celui contre qui la séparation avait prononcée. On voit dans quelle incertitude se trouvaient les plaide Leur droit variait suivant leur domicile. La même demande en version, accueillie dans un arrondissement, était rejetée dans l'arr dissement voisin. Avec le nouveau texte, ces hésitations, ces con dictions cessent ; la conversion sera automatique.

Le Sénat avait admis cette conversion obligatoire, mais seulem au profit de l'époux qui avait obtenu la séparation de corps.

Il est probable qu'il se ralliera à l'opinion de la Chambre des putés, car cette solution est parfaitement logique et équitable. On voit pas pourquoi, alors que la séparation de corps a relâché le conjugal au point qu'il n'existe plus que juridiquement, alors qu près un délai de trois ans, il est certain que la réconciliation ne fera plus entre les époux, on ne voit pas pourquoi, par le caprice l'autre, l'un des époux serait condamné à demeurer dans la situat sans issue qu'est la séparation de corps, situation où les époux s mariés tout en ne l'étant plus, c'est-à-dire sont astreints à la fidél aux obligations du mariage, alors qu'ils ne vivent plus ensemble peuvent ne plus porter le même nom.

Si l'un des époux ne peut plus supporter la vie avec l'autre, po quoi se plaindrait-il d'en être séparé définitivement ? Il a deman aux tribunaux de prononcer la séparation de corps à son profit n'a pas demandé le divorce, soit parce que des convictions religieu

qui interdisaient une telle demande, soit parce qu'il conservait l'espoir d'une réconciliation ; satisfaction lui a été donnée ; mais lorsqu'il est devenu certain que la réconciliation ne se produira pas, il serait excessif d'imposer à l'autre époux de demeurer toujours tenu dans les liens d'une union qui n'existe plus en fait.

C'est ce qu'a fait justement observer le rapporteur au cours de la discussion.

Il y a une décision de séparation de corps ; elle n'appartient pas seulement à l'époux qui l'a obtenue ; du fait qu'elle a été prononcée, elle appartient aux deux époux. Si, pour ménager les intérêts du conjoint qui a préféré la séparation de corps au divorce, vous entendez prolonger le temps d'épreuve de trois ans, soit, faites-le ; mais vous ne pouvez pas prétendre enfermer l'autre conjoint dans cette séparation de corps, qui serait sans issue.

§

La Chambre des députés a, d'autre part, rejeté un projet de loi relatif aux **outrages à la morale publique**. Il faut la féliciter d'avoir repoussé ce projet.

On se demande où s'arrêteront ceux qui, devenus vieux, se sont faits les champions de la morale publique. Pour satisfaire leur manie, qui va parfois jusqu'à la fureur, ils sacrifieraient toutes les libertés.

Dans l'article 2 de cet extraordinaire projet, la loi punissait « la « *simple détention* d'écrits imprimés autres que le livre, d'affiches, « de dessins, gravures, peintures, emblèmes, objets ou images « obscènes ».

Ainsi la police avait le droit de venir perquisitionner au domicile de tous les citoyens sans exception, de fouiller leur bibliothèque, leurs collections, et de les traîner devant le tribunal correctionnel si, dans cette perquisition, elle avait découvert un dessin, un écrit, un emblème, un objet lui paraissant obscène. Il faut être logique. Si c'est un délit de posséder une image obscène ; c'en est un plus grand encore de faire un geste méritant la même qualification. De sorte qu'avec le développement de cette théorie tracassière, envahissante, le plus réservé des amoureux serait au fond de son alcôve en état constant, ou tout au moins fréquent de délit et même de récidive.

Il est à croire vraiment que la défense de la pudeur des autres devient facilement une folie dangereuse, et que ceux qui ont l'idée fixe de l'obscénité pour la poursuivre ne sont pas très éloignés de ceux qui ont l'idée fixe de l'obscénité pour en jouir. Au fond, c'est la même servitude mentale ; il n'y a variété que dans la forme de ses manifestations.

La règle, en cette matière d'outrage à la morale publique, tient en

deux mots. Il n'y a outrage à la pudeur d'autrui qu'autant que spectacle impudique est imposé à un *témoin involontaire.*

Mais dès l'instant que c'est volontairement qu'une personne regar un tableau, une gravure, un objet, il ne peut y avoir de délit ; cet personne fait ce qu'il lui plaît de faire ; elle n'a pas à répondre à justice de ses goûts.

De tous temps les sujets licencieux ont été l'occasion de beaucou d'art et de gaieté. Vouloir interdire aux artistes de traiter ces sujet aux amateurs de goûter leurs œuvres, est une prétention aussi int lérable que sotte.

§

Le plus récent procès sensationnel fut le **Procès Crocker Doyen.** Il ne soulevait pas de questions de droit nouvelles ; ma autour de ce débat s'agitaient les adversaires et les partisans d Dr Doyen, également passionnés.

La solution du tribunal ne pouvait faire de doute. M. Crocker richissime américain, avait versé cent mille francs au Dr Doyen po qu'il appliquât à Mme Crocker un traitement du cancer.

Il avait interrompu le traitement sans en donner les raisons, et prétendait se faire rembourser les cent mille francs.

Après avoir constaté que c'est M. Crocker qui a arrêté l'exécuti du contrat le tribunal déclare :

Attendu que, dans ces conditions, on ne peut faire grief au défendeur d n'avoir pas donné toutes les prestations qu'il avait promises, prestatio qu'il déclare avoir toujours été prêt à fournir ;

Attendu que, de ce qui précède, il ressort que la convention intervenu entre les parties a été librement consentie, qu'elle a eu pour cause u acte licite et qu'elle n'a pas été résiliée;

Attendu que Crocker devait donc l'exécuter ;

Attendu, assurément, qu'il est permis de trouver exagérée la somme d cent mille francs réclamée à titre d'honoraires ;

Mais attendu que la convention est la loi des parties ;

Attendu que le tribunal ne peut, sans porter atteinte à une règle fonda mentale de notre droit, modifier un pacte qui a été formé d'un commu accord et ne se heurte à aucune disposition législative ;

Par ces motifs,

Déclare Crocker mal fondé en ses moyens, fins et conclusions ;

L'en déboute,

Et le condamne aux dépens de l'instance.

Le Dr Doyen avait obtenu du tribunal de compléter la plaidoiri de son avocat par l'exposé de sa méthode. Il le fit au milieu d'une assistance excessivement brillante.

Ses plus élégantes opérées se serraient sur les banquettes et for-

maient derrière lui un parterre mouvant de plumes, de fleurs, de fourrures.

Leurs regards étaient animés et leurs visages ravis, durant ces heures où elles goûtèrent la délectation d'entendre décrire par le menu les plaies, les souffrances, l'œuvre des instruments dans les chairs ; elles paraissaient aussi heureuses que si elles eussent assisté à une vraie opération et vu couler du vrai sang.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

Le Semeur : « Il n'y a pas de crimes passionnels », un article nécessaire de Mme Aurel. — *Tanit :* le jargon algérien ; exemples de la corruption du langage, par M. R. Curtin. — *Revue de Paris :* M. A. Chevrillon, à propos du livre de H.-G. Wells : « L'avenir en Amérique ». — Memento.

Les caractéristiques du rare talent de Mme Aurel sont la clairvoyance de la pensée et la netteté des impressions, dans un lyrisme nouveau d'être appliqué à la psychologie. Par cet écrivain, le bon sens quitte les régions moyennes où la lourdeur de l'esprit commun tendrait à le cantonner et il s'élève à ce niveau supérieur qui lui donne l'apparence du paradoxe pour les gens inaptes à accroître leurs plaisirs intellectuels par la réflexion.

Le Semeur (février) contient une généreuse protestation de Mme Aurel qui affirme, dès le titre : *Il n'y a pas de crimes passionnels*, ce qu'elle prouvera au moyen d'une logique dont peu d'hommes sont capables.

En vérité, depuis les deux Dumas, d'*Antony* à *la Femme de Claude*, pendant les cinquante derniers ans du XIXe siècle et au cours de celui-ci, on a beaucoup trop tué pour prouver qu'on aimait. Les jurés ont prononcé des acquittements criminels ou si, d'aventure, ils condamnaient à des peines légères, on a vu les meurtriers reprendre un masque affable dans le monde et admis dans la société de gens qui répugneraient à frayer avec des voleurs même épargnés de la justice. On ne dira jamais assez que, plus il a de culture, moins l'homme est excusable d'obéir à la tentation sauvage du meurtre. C'est une stupéfiante conception de l'honneur qui fait supprimer en son nom un être dont la pire faute aura été de fuir le lit conjugal ou de s'étendre amoureusement sur un autre. On ne doit pas donner la mort, parce que, si l'erreur est dans tous les actes humains, à celui-ci il n'est aucune réparation. Les tueurs de femmes, les tueuses d'hommes méritent qu'on leur soit impitoyable comme ils le furent. Que la société n'ait pas à s'arroger le droit de frapper à mort, du moins a-t-elle le devoir de rejeter dans l'opprobre ceux qui, hors le cas de légitime défense, se rougirent les mains.

Etait-il indispensable d'écrire ces lignes en préambule aux phrases

délicates de Mme Aurel? Nous l'avons cru, parce que certaines choses, il ne faut pas se lasser de les redire. Et maintenant voici, dans leur élégance très solide, avec des hardiesses de syntaxe d'une recherche séduisante, plusieurs fragments du noble article de Mme Aurel :

Sur quelle sentimentalité vivons-nous? Qui informera l'âme calicotière qu'il est pauvre de ne songer qu'au revolver pour obliger la femme à « reprendre la vie commune ».

Je ne crois pas avoir jamais prétendu que l'un des sexes soit moins avantagé que l'autre. Mais je ne me ferai pas à l'idée que l'homme croit prouver des ardeurs héroïques en se vengeant de ne pas plaire. J'aimerais qu'on lui dît : ton geste est désuet ; il est piètre, infirme, caduc. Il est humble ; il t'avère illettré et de mentalité sordide. Il te laisse voir désarmé : il te descend.

Que le monsieur qui tue ne se croie plus héros, et le fait-divers fleurira d'humanité, au lieu d'exhaler la défroque romantique. L'homme inventera donc de se faire ou de se laisser aimer, ou de châtier autrement. Il sera fait plus de frais imaginatifs au profit du bonheur ; il sera temps.

C'est le factice, c'est l'appris qui empoisonne, et c'est surtout le désappris. Car le romantisme à son heure n'indiquait pas tout le mal qu'il nous a laissé.

L'homme moderne qui s'écoute et n'écoute que lui sait que nul amour, même exaspéré, n'a conseillé le crime et n'y conduit.

Il sait que, près de la vengeance, à l'approche de la chair (elle toujours innocente) les bras menaçants se décrispent et sont envahis par l'impuissance de nuire.

Il faudrait quand l'homme se grise des exploits d'autres assassins « d'amour », qu'il entende ce cri avertisseur de la conscience ravalée : « Tu te déclasses. Il n'y a plus un homme, vivant au milieu de la société pensante, qui admette un seul cas où l'on puisse tuer l'être que l'on aima ; où on le puisse avant d'être déchu par un vice étranger à l'amour, par un vice antisocial ». L'homme, par hasard, qui vit mal ou bassement, déchu de ses dignités naturelles, menaçant l'ordre du foyer, est mal disposé pour sa femme, lui en veut de ce qu'il n'est pas. Il perd le goût des intimités inactives, de leur charme unissant. Il appréhende les reproches du silence, et il sort. Si elle part lassée de luttes, ou bien de solitude, celui-là supportera plus mal son absence, qui lui fit sa présence lourde. On ne va pas contre cela.

A ce point, il ne reste pas une circonstance atténuante à l'homme qui la tue quand elle se réfugie loin de lui.

. . . .

Le lien du lit importe moins peut-être à l'avenir d'un couple que celui des loisirs. Sortir ensemble, prendre à deux l'instant où le labeur fait trêve, où les deux existences apaisées se recueillent et se connaissent : cet instant seul unit parce qu'ils se coudoient dans un plaisir qui pense.

Si la femme est distraite de l'amour, si elle n'y voit que des facilités, des aises, si elle ne veille pas ardemment sur le désir de prendre l'air, loin des blottissements, désir qui *doit* venir surtout aux plus épris, tout est perdu. Il *faut* sortir de l'amour, le tenir loin, respirer loin de son air. Il faut l'oublier longtemps, mais à deux.

. . . .

On n'aimait plus la femme que l'on tue : voilà ce qui est immuable. L'homme qui fit passer à la femme normale le désir de vivre avec lui est le coupable.

Mit-elle à l'origine assez de goût à lui faire souhaiter, par-dessus tout, le nid, à demeurer la convoitise de ses yeux, après s'être donnée — cela est à voir. Il faut peut-être lui enseigner à tenter par les moyens loyaux, avant de lui apprendre à coudre.

Loin de la confidence du regard, devenue la proie du dehors, il est perdu. Elle le perd. Il se défiait d'elle. Et s'il ne l'aime plus qu'au lit, il peut la tuer, car il ne l'aime plus.

. . . .

Mais que le juge ait des excuses pour le tueur, parce qu'« elle ne veut plus de la vie commune ». Tu rentreras et tu mourras, que l'on trouve a cela des motifs « passionnels », voilà qui est d'une sentimentalité morte, dont nous ne pouvons plus supporter les miasmes.

Il est un meurtrier peu banal, assimilable aux autres, à ceux, si l'on y regardait, dont chaque pas, dans le passé, fut marqué d'un abus. Il n'y a pas de crimes passionnels. Ceux que l'on orna de ce mot vinrent des écarts de la haine.

L'amour, fût-il passion, conseille la surhumaine faiblesse. Il ne peut que la patience et le respect de la vie chère. L'amour ne peut que les larmes ou l'amour. Il ne sut jamais que se donner tort.

Qui accuse et sévit n'aima jamais. Que les juges le disent, et qu'ils modèrent leur clémence, en lisant de meilleurs auteurs. Nous ne pouvons payer toujours le faux lyrisme de jadis.

Ceux qui tuent, fussent-ils amants, hommes ou femmes, sont assassins sans adjectif, et je voudrais dire sans sexe. Ils devaient en avoir la tare, au pouce, au front ou dans la peau. Ils pouvaient violer le respect du souffle humain, et se salir les mains au sang de la faiblesse. Ils ne savaient se venger autrement ; ils n'avaient pas d'esprit, pas de sensualité. Leurs mains ne tremblaient pas devant l'inconscience adorable de la chair, devant le pli terrifié d'une jeune bouche ; ils n'étaient pas amants ; qu'on les châtie ; voilà le crime.

§

Tanit, revue tunisienne, a paru pour la première fois en février. La direction de ce recueil « de lettres et d'art » a eu la sagesse de ne pas exposer en préambule de ces programmes dont la valeur n'abuse que ceux qui les composent, presque toujours avec une parfaite bonne foi et plus d'enthousiasme que de méthode.

Ce premier fascicule contient, au moins, un article extrêmement curieux : *l'Idiome algérien*, par M. Remi Curtin. L'auteur proteste contre la négligence du Français d'Algérie qui oublie la langue française et s'accommode d'un « idiome inharmonieux et barbare...grossier et inapte à exprimer une pensée ».

Un intrus, en France, est toujours suspect. En Algérie, quand on ne l'accueille pas avec enthousiasme, on le laisse s'insinuer partout. Du port

il monte au marché ; du marché, il pénètre au collège, et les élèves le colportent dans leurs familles. Il est déjà dans l'antichambre des salons, quelquefois dans les délibérations du Conseil municipal et très souvent dans les meetings ; demain, il figurera dans les discours de distribution de prix soit comme substitut d'un mot français dont le souvenir sera totalement perdu, comme mot nouveau, venu on ne sait d'où, sorti d'on ne sait quelle auge.

Y a-t-il lieu de distinguer deux catégories de termes, suivant l'origine, soit française, soit étrangère ? Nous trouvons nombre de mots profondément altérés comme *nombril* pour *ombrine ; busque* pour *buste ; retraite* pour *traître* dans l'expression *prendre quelqu'un en traître ; antrement* ou *atroment* pour *autrement*. Des expressions comme *de bas en haut*, ne sont plus employées, ou le sont très peu ; on dit au contraire *d'en haut en bas*, pour *de haut en bas* et on l'emploie même très couramment pour le simple *en bas*.

Ainsi : *il est tombé d'en haut en bas.* Dans le même ordre d'idées, nous trouvons *moquette* pour *maquette*, *estatue*, *eskulète*, *étuile*, pour *tuile*, *squelette*, *statue ;* le féminin de *noir* est *noirte*, de *mûr*, *murte ; jouer de l'harmonium* se dit *jouer de l'aquarium ; aregarde* est couramment employé pour *regarde ;* on dit, *l'école aïque*, ou *d'aïque* ; on dit *triate* pour *théâtre ;* je *poudrais* pour je *pourrais ; ils sont* se traduit par *sonté* ou *on sonté*.

Exemple : sonté petits, mais sonté bons.

A côté de ces termes, simples mots français défigurés, se trouvent des expressions qui, conservant leur forme primitive, ont pris une extension nouvelle, parfois extrêmement bizarre. Je citerai au premier plan le parti inattendu qu'on tire de l'antithèse *oui*, *non*. A certains égards, cette opposition prend la même valeur que l'opposition *blanc,noir*. Ainsi : *il a un œil oui, un œil non ; il a un pied oui, un pied-non*, c'est-à-dire, un œil d'une couleur, un œil d'une autre ; un pied d'une façon, un pied d'une autre, etc....

De même, *un peu que... un peu que... ; un peu de... un peu de... ;* qui équivaut à peu près à *soit.... soit.*

Exemple : un peu qu'il était malade, un peu qu'il avait la flemme, il n'est pas venu en classe.

Un peu de lui, un peu de son frère, ils se sont mis d'accord (à la suite de concessions réciproques, ils se sont mis d'accord).

Pourquoi est synonyme de *parce que. De face*, se dit *de pointe.*

§

M. André Chevrillon publie (**Revue de Paris**, 15 février) une étude critique fort attachante sur *l'Avenir en Amérique* ainsi que le prévoit le génial auteur anglais H.-G. Wells dans un nouveau livre *The future in America*. De cette étude, nous détachons les lignes ci-après qui définissent avec une exactitude remarquable le prestigieux talent de Wells :

C'est le propre de sa pensée de tendre toujours vers l'avenir : ce qui *est* ne l'intéresse qu'en tant qu'indice de ce qui *sera*. Son point de vue est dynamique et non point statique. Des observateurs ordinaires il diffère comme

du géomètre de la forme arrêtée, l'analyste de la forme qui devient. Sur cette ligne du devenir, comparable à celles qui relèvent du calcul infinitésimal, le présent n'est rien qu'une position sans durée. Mais on peut étudier les forces intérieures du mobile, et en se rapportant à ses positions précédentes, sa *tendance*, — par là, très approximativement, dessiner au moins une petite partie de la courbe à venir. C'est se limiter durement quand on est de ceux que hante le rêve des temps futurs, — quand on s'est dit avec un émoi vrai de l'imagination que les astronomes et les physiciens nous promettant un globe habitable pendant des milliers de siècles encore, la puissance humaine vient à peine de naître, — quand on songe au trajet que l'esprit et la volonté de l'homme ont parcouru depuis que la Science leur ouvrit, il n'y a pas deux cents ans, un de ses difficiles pertuis au delà desquels un nouvel Océan semble s'étendre libre pour son progrès.

Memento. — *Revue de Paris* (15 février). Dr E. Burner : *la Maladie du Sommeil.*

Vers et Prose (décembre à janvier) réédite de beaux vers de M. Gustave Kahn et les *Poésies d'André Walter* qui commencèrent la réputation de M. André Gide. On lira dans ce tome de la revue que dirige M. Paul Fort des pages de M. Maurice Barrès, des *Notes sur Pétrarque*, de M. Jean Moréas, un *Odilon Redon, botaniste*, de M. Francis Jammes, et des œuvres de MM. Robert Scheffer, Reynaud, T. de Visan, Paul Fort, etc.

La Revue des lettres (1er février) contient dans son premier numéro les toasts et discours prononcés par MM. Rodin, Besnard et C. Mauclair au banquet offert en décembre à M. Paul Adam, ainsi que la réponse de ce dernier. Ce sont des pages qu'il est utile d'avoir imprimées. — MM. H. Bordeaux, J. Mortagne, Georges Casella, etc., donnent de bons articles.

Les Lettres (15 février). Suite de l'Enquête *Tolstoï et Shakespeare.* Des vers de Mme Fernand Gregh, de MM. Louis Thomas et Gabriel Nigond. Un article de M. Louis Gillet sur *l'Œuvre de Brunetière* et, de M. Charles Müller, un article peut-être spirituel, mais à coup sûr injuste et méchant : *Francis Jammes, ou le Cygne d'Orthez.* — Ensuite, les Chroniques du mois, par MM. Marcel Ballot, Paul Reboux, Louis Thomas.

La Phalange (15 février) donne *le Cinquième Evangile* de M. Han Ryner.

La Revue du Mois (10 février) : M. Braunschvig : *la Place de l'Art dans la démocratie. — Notes sur la pensée catholique*, par M. D. Parodi.

Le Censeur (16 février) : *la Création d'une humanité supérieure*, par M. Jules Blois.

Revue bleue (16 février) : M. Paul Bonnefon : *A propos des restes de Voltaire*, demande où peut bien être conservé, aujourd'hui, le cervelet du grand homme, qui, après avoir appartenu au pharmacien-embaumeur Mitouart, appartint à son fils et à un vieil employé de la pharmacie. L'Académie Française refusa la relique peu après 1830. Depuis, on ne sait qui la possède. Est-ce vous ?...

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Critiques littéraires (*Le Gil Blas*, 18 février). — Benoît de Maillet, romancier (*l'Intermédiaire*, 20 février). — Le manuscrit mystérieux (*L'Eclair*, 28 février).

Un amusant article de M. Ernest-Charles dans **le Gil Blas** m'a appris qu'il existait une Association des critiques littéraires et qu'elle est présidée par M. Catulle Mendès. Cette association de critiques a, paraît-il, ceci de particulier qu'elle contient fort peu de critiques, du moins de ceux dont les jugements ont encore l'ombre de quelque autorité sur quelques bonnes volontés. C'est du moins ce que dit M. Ernest-Charles. Il ajoute, après avoir loué M. Mendès, « poète considérable » et critique littéraire « accessoire », c'est-à-dire occasionnel :

Reste à savoir si vraiment cette association peut se flatter de représenter la critique littéraire... Je ne le crois pas.

Je n'irai pas rechercher si un certain nombre de ses adhérents ne sont pas plus ou moins des agents de publicité. Je n'irai pas rechercher si la plupart de ses adhérents ne sont pas simplement des critiques honoraires... J'admets parfaitement que tous ceux qui furent critiques ou qui pourraient l'être fassent partie de cette association...

Mais précisément, depuis la fondation de cette association, la plupart de ceux qui ont réellement exercé une influence dans la critique ont été écartés par elle. Admettons qu'ils n'aient pas été écartés. Du moins, ils n'ont pas été recherchés. Et les fondateurs de cette association avaient le devoir absolu de les rechercher pour donner à leur association quelque autorité morale, pour assurer à son effort quelque efficacité.

Brunetière vivait en ce temps-là. Il n'a jamais fait partie de l'Association des critiques. Anatole France, jamais ; Jules Lemaître, jamais ; René Doumic, jamais ; Georges Pellissier, jamais ; Remy de Gourmont, jamais ; Emile Faguet, jamais ; Henri Chantavoine — sauf erreur — jamais ; Charles Maurras, jamais.

Continuerons-nous cette énumération ? A propos de l'Association des critiques littéraires continuerons-nous à citer tous les critiques littéraires de notre temps qui n'en furent jamais ? A quoi bon ? Placez d'un côté tous les livres critiques des adhérents plus ou moins gradés de l'Association... et placez d'un autre côté tous les livres critiques de ceux qui n'en font pas partie, vous verrez où est la critique et ce qu'est l'Association...

Bref, l'Association des critiques veut, dit M. Catulle Mendès, « pour le bien et l'honneur du Livre, multiplier le nombre des appréciations indépendantes ». Elle ne peut absolument rien pour cela.

Elle veut, dit-il encore, « opposer à la Publicité la libre et désintéressée Critique ». J'ai dit comment elle s'y prenait.

M. Catulle Mendès est le président très vivant d'une association de fantômes. Il n'est pas en cause, mais seulement son association. Bien qu'il en soit le président, cette association ne saurait exister. Comme il est très gentil pour elle, il lui souhaite « l'estime et l'aide de tous les esprits vraiment soucieux de la gloire et de la dignité des lettres ».

Je suis aussi soucieux que personne de la gloire et de la dignité des lettres. Mais l'association des critiques littéraires n'a rien à faire avec cette gloire et avec cette dignité et la gloire et la dignité des lettres n'ont rien à faire avec l'Association des critiques. Et il faut cultiver son jardin.

§

Benoît de Maillet est un des esprits les plus curieux de la fin du dix-septième siècle ou du commencement du dix-huitième, comme l'on voudra. Les historiens de la littérature le négligent parce qu'il eut des idées, de son temps hardies. Il ne croyait pas plus à la Bible qu'à l'Alcoran. Peut-être aurait-il eu un faible, entre les impostures, pour celles de Mahomet, ayant passé en Orient ses meilleures années. Son *Telliamed* est un livre où l'on peut encore trouver des idées : Maillet est le premier qui ait soupçonné que la vie avait dû commencer dans la mer. Une idée de ce genre n'est rien quand elle reste en l'air ; elle est beaucoup, quand elle se vérifie. Benoît de Maillet avait du goût pour la science, pour la philosophie et aussi pour les lettres ; il a intercalé un petit roman dans sa *Description de l'Egypte*. Il serait, d'après M. Pierre Louys, dans **l'Intermédiaire**, l'auteur des *Deux cousines*, auteur encore ignoré par le rédacteur du dernier supplément à Barbier (1880).

Il a paru, en 1763, un roman assez mystérieux pour qu'on en parle ici avec quelques détails.

Les Deux Cousines ou le Mariage du Chevalier de... nous content l'histoire de deux femmes de harem qui devinrent toutes deux ensemble amoureuses d'un jeune Français et qui le suivirent l'une après l'autre, à Paris.

Le récit est d'un intérêt extraordinaire pour quiconque a vécu sur les bords du Nil, car sans aucune espèce de doute *il a été écrit ou conçu au Caire* par un homme qui connaissait l'Egypte comme un Egyptien, qui savait l'arabe comme M. Mardrus et qui comprenait l'âme musulmane comme M. Loti lui-même. Le cas est unique au XVIIIe siècle. Dans toute la littérature pseudo-orientale qui sévissait alors en France, on est surpris de rencontrer un conte dont la documentation est parfaite ; on est plus étonné encore que son intérêt n'ait été signalé par personne.

Quel est l'auteur des *Deux Cousines ?* Ne nous laissons pas égarer par la date de 1763, qui est celle de la publication. L'action s'engage en 1699 et tout indique qu'elle est contemporaine du roman. Le héros, un très jeune homme, accompagnait à Constantinople le comte de Ferriol, cet étonnant ambassadeur qui ne fut jamais reçu par le sultan parce qu'il ne voulait pas laisser son épée au vestiaire, et qui revint en France après onze ans d'une ambassade inutile, en rapportant du Bosphore, pour tout souvenir, une petite esclave : Mlle Aïssé.

Tout le début du roman se passe autour du consul de France au Caire. Ce personnage n'est pas nommé, mais comme il est, d'autre part, célèbre, nous n'avons pas besoin de consulter les archives du ministère pour l'identifier : en 1699 notre consul était Benoît de Maillet, qui fut en fonctions pendant plus de seize ans et qui, à peine installé, s'adonna entièrement à

l'étude de la langue, de la littérature et des mœurs arabes. Si ce n'est pas lui qui est également l'auteur des *Deux Cousines*, je ne vois guère à qui l'on pourrait attribuer ce livre. Lui seul paraît capable de l'avoir écrit, et l'hypothèse est d'autant plus séduisante qu'au milieu de ses travaux d'érudition, il a composé une autre nouvelle, *l'Histoire de Hassan et de Fantime*, qui offre avec celle-ci les plus frappantes analogies de style et de détails. On la lira dans sa *Description de l'Egypte*, tome II, pp. 117-132.

Maillet mourut en laissant beaucoup de manuscrits qui furent lentement publiés dans le courant du siècle. Que sont-ils devenus? Les originaux, si l'on peut les retrouver dans une bibliothèque ou un dépôt d'archives, nous donneraient peut-être la clef du mystère.

En attendant, lisez *les Deux Cousines*. Ses héroïnes, Fatime et Morcharéfé, sont de véritables musulmanes, et personne n'a mieux compris dans quelle proportion délicate la hardiesse et la dignité, la sensualité et la réserve s'équilibrent au cœur de la femme arabe. C'est un chef-d'œuvre d'observation.

Son mauvais sort fut d'être publié cinquante ans trop tard. En 1763, le décor levantin était démodé. Le roman tomba dans le silence; les *Mémoires secrets* n'en parlèrent même pas et quant l'Orient revint à la mode, Gérard de Nerval et ses amis se chargèrent si bien de travestir les Egyptiennes que nos *Deux cousines*, étant vraies, ne pouvaient que paraîtr[e] fausses.

§

Charles Monselet écrivait, il y a vingt-huit ans : « Je viens d[e] voir chez un libraire un des monuments les plus étranges de la man[ie] humaine. C'est un ensemble de quarante-cinq volumes manuscrits en caractères absolument inconnus. Les savants convoqués ont déclaré n'y rien comprendre. Cela ressemblait de loin à de la calligraphie orientale. »

L'Eclair donne un spécimen de cette écriture et, en effet, de loin cela simule assez bien le mandchou. De près, cela ne ressemble plu[s] à rien de connu. Monselet ne supposait pas qu'on résolût jamai[s] cette énigme; cela vient d'être fait cependant, nous dit M. Montorgueil, et le Champollion fut M. Pierre Louys. On ne connaissai[t] qu'une chose, le nom de l'auteur, un certain Alphonse Legrand architecte, né à Beauvais en 1814. Maintenant voici, continue M. Montorgueil :

Pierre Louys, dans les heures de loisir que lui laissaient les romans attendus auxquels il travaille, trouva la clef vainement cherchée depuis vingt-huit ans, soit à l'Ecole des langues orientales, soit à l'Académie des inscriptions. L'astucieux scripteur avait cependant multiplié les pièges et pouss[é] la ruse jusqu'à écrire dans trois langues. De plus, les mots se suivaient d[e] gauche à droite, alors que les lettres de chaque mot allaient en sens inverse. L'énigme s'empêtrait ainsi dans l'imbroglio. Pierre Louys n'entra pas moin[s] en possession du chiffre rebelle. Et la lumière fut. Il lut alors sur la première page ce titre prometteur : « Histoire des femmes que j'ai connues. »

Et il commença à comprendre pourquoi l'auteur s'était entouré de tant de mystère.

A l'époque où il invente ses caractères secrets (1835), l'amoureux a vingt ans et son idylle, la première, a Beauvais pour cadre. Il la rompt, et vient à Paris dans le but d'y poursuivre ses études d'architecture ; il y restera dix ans. Il y apprend surtout l'art important de dîner en ville et de dépenser le plus clair de sa pension chez ces deux auxiliaires des ambitions à la Balzac : le tailleur et le bottier. Il est artiste et un peu spirite. C'est un grand jeune homme blond, dont les femmes semblent subir le charme fatal. Est-ce sa prétention à connaître les choses de l'occulte qui lui ouvre les portes d'une société choisie ? Il fréquente chez de grandes dames où il fait tourner, à la fois, et les têtes et les tables. Mais il est discret, ses manuscrits le prouvent. La discrétion est une vertu que les plus imprudentes apprécient. Il devient, de la sorte, le confident d'un petit groupe féminin aristocratique et printanier. Et cela jusqu'à son mariage, en Espagne, avec la fille adultérine de lord Clarendon : mariage malheureux, qui le ramène en France et l'associe à nouveau à des intrigues auxquelles, cette fois, la politique n'est plus tout à fait étrangère.

Si ce manuscrit extraordinaire ne se composait que de récits, on pourrait croire à une œuvre d'imagination, mais sa manie était de tout copier : il est fait surtout de documents, de pièces d'identité, d'actes d'état-civil, même de passe-ports et de *10.400 lettres*.

« Chaque lettre, nous confie M. Pierre Louys, — qui nous fait l'honneur de sa découverte, dans cet admirable cabinet de travail, qui est la bibliothèque d'un fervent des beaux livres — chaque lettre est suivie d'un commentaire qui donne la description de l'autographe, de son papier, de ses marques postales, de ses cachets ; on ne décrirait pas autrement une charte du IXe siècle. S'il fallait nommer les personnes qui prennent part à cette correspondance, ou celles qu'elle vise, il faudrait recourir au Gotha. »

L'héroïne d'un grand nom, qui s'est éprise du jeune beau, qui le rencontre, à l'insu de sa famille, grâce à la complicité d'une servante, — et l'épouse même mystiquement à l'église des Petits-Pères — a largement contribué à cette moisson. Elle lui écrit sans cesse des lettres délicieuses, sans pudeur, ni réserve, convaincue qu'il les brûle. Elle va jusqu'à lui confier la correspondance de ses propres amies. Que lui importe, si même elle sait qu'il recopie ces lettres : nul ne les lira, le chiffre qui les fixe n'est pas même un secret à deux, elle l'ignore.

Au nombre des jeunes filles dont l'architecte est admis à lire les lettres par l'indiscrétion de sa jolie amie, il en est une bien placée pour savoir les bruits de la Cour, et qui les conte avec une verve charmante. Sa correspondance est la chronique intime des Tuileries. Elle laisse courir sa plume, persuadée qu'elle ne parle qu'à sa compagne, et les détails abondent sur elle-même, les siens, les courtisans et le monde, détails d'un charme à la fois ingénu et piquant. Cette princesse vient seulement de mourir chargée d'ans, illustre entre toutes, sans s'être jamais doutée que la confession de sa jeunesse est dans ce manuscrit mystérieux, colossal, inouï, dont l'auteur d'*Aphrodite*, — évocateur subtil des cendres parfumées — se devait de percer l'énigme.

Maintenant souhaitons que M. Pierre Louys nous fasse profiter de son ingénieuse découverte. Des mémoires secrets, il n'y a que cela d'amusant, il n'y a que cela de vrai dans l'histoire.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie-Française : *La Maison d'Argile*, pièce en trois actes, de M. Emile Fabre (25 fevrier). — Odéon : *La Faute de l'abbé Mouret*, pièce avec musique en quatre actes et douze tableaux, de M. Alfred Bruneau, d'après le roman d'Émile Zola (28 février). — Vaudeville : *Les Jacobines*, comédie en quatre actes, de M. Abel Hermant (22 février). — Nouveautés : *La Puce à l'oreille*, pièce en trois actes, de M. Georges Feydeau (2 mars). — Memento.

Parmi nos auteurs dramatiques, il en est peu qui, dans leurs œuvres, se préoccupent des affaires d'argent au même point que M. Emile Fabre : *l'Argent*, *le Bien d'autrui*, *les Ventres dorés* n'ont trait qu'à ces affaires ; dans *la Rabouilleuse*, M. Emile Fabre a suivi Balzac, qui aimait fort parler d'argent, et, dans *la Vie publique* même, à certains moments, il est question d'argent. Il ne faut donc pas s'étonner que, dans **la Maison d'argile**, les personnages ne parlent guère que de la situation pécuniaire où ils sont à l'égard les uns des autres.

M. Emile Fabre a fait, au second acte de *la Maison d'argile*, des scènes très fortes. La vigueur dont il fait preuve alors subjugue le spectateur ; on écoute avec anxiété les vives répliques des personnages, on épie leurs gestes, on s'irrite, on souffre en même temps qu'eux. De pareilles scènes, violentes et impérieuses, M. Emile Fabre en écrivit déjà : qu'on se rappelle *l'Argent* ou *le Bien d'autrui*, qu'on se rappelle encore *la Rabouilleuse*.

Certes, M. Emile Fabre — *la Vie publique* et *les Ventres dorés* sont là qui le démontrent — sait animer des personnages collectifs, et cela n'est pas un mince mérite : mais on ne peut trop le louer d'avoir le courage d'être rude, presque féroce. Et autant, plus peut-être que la vivacité multiple de *la Vie publique* ou des *Ventres dorés*, l'âpreté concise de *l'Argent* ou de *la Maison d'Argile* vaut à M. Emile Fabre d'être mis au premier rang de nos auteurs dramatiques. Pendant le second acte de *la Maison d'argile*, on ne songe guère aux défauts du premier, qui est d'une lenteur pénible ; on oublie tout ce qu'a d'exceptionnel la situation imaginée par M. Emile Fabre. La maîtrise de l'auteur interdit les réflexions nuisibles. Il est fâcheux qu'au troisième acte M. Emile Fabre cesse de dominer le spectateur. On se reprend à réfléchir, et l'on n'est guère plus content du dénouement qu'on ne le fut de l'exposition du drame.

La Maison d'argile, pièce inégale, est jouée d'une manière inégale. Mme Segond-Weber tient avec le plus grand zèle un rôle trop souvent ingrat ; Mlles Lara et Maille font de leur mieux. C'est à

M. Grand qu'est incombée la tâche de conduire les scènes puissantes du second acte : il s'en tire à merveille ; il leur donne le mouvement juste, et par son jeu, il ajoute encore à leur effet.

J'ai pris un réel plaisir à entendre et à voir **la Faute de l'abbé Mouret**. La pièce que M. Alfred Bruneau a tirée du roman d'Émile Zola est d'une forme vraiment neuve. Dans le premier acte est exposée avec beaucoup de force et de clarté la donnée du drame. Serge Mouret, jeune prêtre aux tendances mystiques, et dont la dévotion attendrie ne va guère qu'à la Vierge, lutte à grand'peine contre toutes les tentations qui l'entourent. M. Alfred Bruneau a accumulé des épisodes par lesquels nous sentions la misère de Serge Mouret. L'horrible frère Archangias est là, qui rappelle sans cesse combien est rude la règle catholique ; et lui-même contribue à induire en tentation le pauvre abbé Mouret. Le premier acte de M. Bruneau constitue une exposition excellente.

Au second acte, nous sommes dans le Paradou, et c'est, devant nos yeux, la promenade de Serge et d'Albine parmi les merveilles du jardin abandonné. Les dialogues sont brefs, et la musique intervient, qui les continue, qui les commente ; le décor aussi joue un rôle réel dans le drame ; et, par l'union intime, nécessaire pour que le drame existe, de la parole, de la musique et du décor, M. Alfred Bruneau a créé une forme nouvelle de poème scénique ; le poème de M. Alfred Bruneau est simple, presque primitif en apparence, mais il vous charme, il vous émeut profondément. Il ne serait pas très difficile, je crois, de trouver les origines de la manière dramatique que vient d'inaugurer M. Bruneau ; mais cette manière n'en est pas moins sienne ; en assistant à *la Faute de l'abbé Mouret*, on a des impressions qu'on n'avait pas encore eues au théâtre.

Le troisième acte est dans l'église des Artaud : il n'a guère qu'une scène, scène fort bien menée. Et, comme le second, le quatrième acte se passe au Paradou. Albine, abandonnée, revoit les arbres, les fourrés où elle erra jadis avec Serge. M. Bruneau, dans le quatrième acte, affirme encore la nouveauté de son art. Et l'on garde de son poème dramatique un souvenir heureux.

La pièce de M. Bruneau a été fort bien jouée ; Mlle Sylvie est charmante dans le rôle d'Albine, et M. Vargas rend avec intelligence le personnage de Serge. Mme Jeanne Lion joue Désirée, la sœur de Serge, et l'on regrette que le rôle soit court. Mmes Barjac et Luce Colas, MM. Perrin et Mosnier sont encore dignes d'éloges.

M. Antoine a mis en scène avec tout son art *la Faute de l'abbé Mouret*, et M. Colonne dirige avec toute la sûreté qu'on lui connaît la partition robuste de M. Alfred Bruneau.

Il y a quelques années, paraît-il, la femme d'un haut dignitaire de

de la République dit, et sans aucune intention malicieuse, qu'elle voulait réunir autour d'elle « la noblesse républicaine ». Et en effet certaines gens, dont les grands-pères ou les pères s'illustrèrent dans nos révolutions, s'imaginent que leurs familles constituent une noblesse républicaine : et la noblesse républicaine est, bien entendu aussi vaine, aussi réactionnaire, aussi insignifiante que les autres..

M. Abel Hermant a prétendu nous montrer les ridicules de la noblesse républicaine : il y avait là matière à une excellente comédie et que M. Hermant eût pu faire mieux que qui que ce soit. Malheureusement, **les Jacobines** déçoivent un peu les spectateurs. Je ne crois pas que cette comédie compte jamais dans les bonnes de M. Hermant. Il semble que la verve de M. Hermant se soit, pour l'occasion, quelque peu engourdie. Les personnages sont dessinés avec mollesse; le dialogue, si brillant, d'ordinaire, dans les pièces de M. Abel Hermant, est, cette fois, assez terne. Et, enfin, la composition de la pièce n'est pas sûre : c'est d'une manière bien artificielle que les divers épisodes en sont juxtaposés.

Il ne faut pas croire, cependant, que *les Jacobines* soient à dédaigner. Çà et là, nous nous apercevons que la comédie est d'un de nos meilleurs auteurs. Certaines répliques sont des plus spirituelles et deux scènes, l'une qui termine le second acte, l'autre qui termine le troisième, sont des plus fortes. On ne saurait que les louer. On retrouve le talent précis de M. Abel Hermant. Celle surtout qui termine le troisième acte est excellente. Elle est d'une audacieuse justesse. M. Hermant y fait bon marché de certaines hypocrisies chères encore à nombre d'écrivains. Elle lui fait honneur.

Les Jacobines sont bien montées. Mlle Gabrielle Dorziat en tient avec talent le principal rôle; et Mmes Cécile Caron, Jeanne Heller, Henriette Harlay, Antonia Huart, MM. Lérand, Gauthier, Boucher ne méritent que des éloges.

Une fois de plus, M. Georges Feydeau nous donne un excellent vaudeville, **la Puce à l'oreille**. Il n'en est pas parmi nos vaudevillistes, qui sache construire une intrigue fantaisiste avec la même rigueur que M. Georges Feydeau. Il semble d'abord qu'il se laisse aller aux caprices bizarres de son imagination : mais non. M. Georges Feydeau raisonne tout ce qu'il fait. Qu'on étudie dans le détail *Champignol malgré lui*, *la Dame de chez Maxim* ou *la Puce à l'oreille*, on verra que rien n'y est inutile, que le moindre incident ne saurait être supprimé de la pièce; et il se peut qu'un jour les vaudevilles de M. Georges Feydeau soient donnés comme des modèles parfaits de composition ; il se peut qu'ils survivent à beaucoup de pièces très ambitieuses.

Les personnages de *la Puce à l'oreille* sont divertissants, — I

sergent-major devenu propriétaire de l'hôtel du Minet galant est admirable — et l'on suit avec joie leurs aventures fantasques. Et ils sont incarnés par des artistes excellents, par Mlle Cassive, par Mlle Carlix, par Mme Maurel, par M. Germain, par M. Torin, dont l'ingéniosité trouve toujours de quoi nous surprendre.

Memento.— A la Gaîté, une opérette de M. Ordonneau pour les paroles, de M. Hirchmann pour la musique, *les Hirondelles* (20 février).— A l'Œuvre, une comédie en vers de M. Maurice Allou, *l'Amie des Sages :* pièce assez terne, dont on ne sait que dire, et qui fut aimablement jouée par Mlles Marie Lestat et Bertile Leblanc et par M. Jehan Adès (23 février). — A la Comédie-Française, en même temps que *la Maison d'Argile,* un acte en vers de M. Gabriel Nigond, *le Dieu Terme,* acte agréable et que jouent avec esprit Mlle Marie Leconte et M. Coquelin cadet.

A.-FERDINAND HEROLD.

ART ANCIEN

Teodor de Wyzewa : *Les Maîtres italiens d'autrefois* (Perrin).—Vasari : *Filippo Lippi et Botticelli* (Frédéric Gittler).— Louis Gillet : *Raphaël* (Librairie de l'Art). — Christian Cherfils : *Canon de Turner* (Messein). — Memento.

M. Teodor de Wyzewa est un ami des poètes de la peinture. Il n'a pas essayé, dans ses **Maîtres italiens d'autrefois**, de suivre l'exemple de Fromentin ; il s'est contenté de noter les impressions d'un esprit très informé et très sensible aux choses de l'art. En sorte que sa préférence ira aux écoles de Venise et de Sienne et que les peintres de son choix seront l'Angelico, le Borgognone ou Sano di Pietro, à côté de Carpaccio ou du Titien.

Et en effet, dit-il, il y a eu en Italie trois peintres qui seuls ont été vraiment des « mystiques », si l'on entend par ce mot autre chose que la simple dévotion d'honnêtes artisans, ne doutant point de la réalité des scènes religieuses qu'ils se chargeaient de représenter moyennant salaire. Il y a eu trois peintres qui, vraiment, se sont toujours inspirés non point de leur observation, ni de leur fantaisie, mais en quelque sorte d'une version directe du ciel élevés jusqu'à l'extase par la ferveur de leur foi. Ils ont été tous trois des saints dans leur vie privée : si étrangers aux choses du monde que leurs œuvres nous apparaissent aujourd'hui presque sans rapport avec l'art de leur temps. Et tous les trois, chacun à sa manière, ont été ce que nous savons qu'a été le plus fameux — et d'ailleurs le plus grand — d'entre eux : et leurs compatriotes l'ont bien senti qui depuis des siècles ont pris l'habitude d'appeler chacun d'eux leur « Angelico ». Florence a produit le bienheureux Jean de Fiesole, cet « homme de Dieu » ; à Milan, dans les dernières années du *quattrocento*, tandis que tous les peintres s'empressaient à imiter le nouveau style de Léonard de Vinci, un autre « homme de Dieu », Ambrogio Borgognone, obstinément plongé dans son rêve mystique, a figuré sur des murs d'églises ou de couvents de pâles vierges d'une pureté, d'une bonté, d'une beauté surnaturelles ; et c'est presque vers le

même temps qu'à Sienne Sano di Pietro nous a fait part, lui aussi, des ado-rables images qu'il portait gravées dans son cœur d'enfant.

Ce n'est pas que, à ne considérer chez lui que son métier de peintre comme nous faisons pour un Filippo Lippi ou un Mantegna, Sano ait de quoi nous paraître le plus original ni le plus habile des maîtres siennois. Il dessine pauvrement, et sa couleur, souvent charmante, est parfois monotone. Mais de même que Fra Angelico — à qui des critiques tels que M. Rosenthal ou M. Berenson sont bien près de ne reconnaître qu'un talent de second ordre — l'Angelico siennois a pour lui quelque chose de plus que l'ordinaire des peintres. Dans ce « paradis » idéal où, à la suite de Simone Memmi, tous les maîtres de Sienne ont chanté leurs aimables chan-sons, sa chanson à lui a toujours été un hymne, une prière, l'hommage d'une âme toute remplie de Dieu. Et aujourd'hui encore, son œuvre, avec son archaïsme et sa gaucherie, garde pour nous un charme sans pareil : il n'y en a pas où nous entendions mieux l'écho de l'ingénue et douce piété de la Cité de Marie.

Cette qualité poétique et quasi musicale, si rare en Italie, fut d'ail-leurs plus fréquente en Allemagne et cela donne à l'école de Cologne et à l'école de Sienne une parenté inattendue. Un exemple curieux de la fusion de leurs influences est la célèbre fresque de l'Annon-ciation que Juste d'Allemagne peignit en 1451 dans le cloître de l'É-glise S Maria in Castello à Gênes. Peu de peintures sont dotées d'un charme si profond et si pénétrant. D'ailleurs les Italiens étaient très sensibles à la beauté des œuvres allemandes et c'est avec quelque raison que M. Teodor de Wyzewa a pu appeler Dürer un Vénitien de Nuremberg. Mais quelques-unes des pages les plus remarquables de son ouvrage sont celles qu'il consacre au Titien.

De même que Raphaël, de même que Mozart, Titien a toujours appar-tenu à l'espèce des génies « imitateurs » qui sont du reste les plus grands de tous et ceux aussi qui finissent par nous apparaître les plus personnels. Leur objet n'est point la nouveauté, ni la force, ni tel ou tel mode de l'émotion artistique pouvant être produit indéfiniment par les mêmes moyens : l'unique objet où ils aspirent est la perfection. Ils rêvent de réa-liser au dehors une beauté dont ils croient avoir l'image toute prête, dans leurs cœurs, et à peine ont-ils essayé de la réaliser, que l'image qu'ils en ont s'altère, se transforme sous l'influence de leur propre goût et de l'œuvre d'autrui. Ayant l'âme plus haute que leurs confrères même les mieux doués, ils visent plus haut, et animent leurs œuvres d'une beauté supérieure : pour celui à qui s'est enfin ouvert le génie de Titien, combien pâlit le pres-tige d'un Palma le vieux ou d'un Tintoret ! Mais du fait même de la supé-riorité de leur génie, les hommes de cette sorte sont plus exposés que d'autres à souffrir de leur génie. L'idéal d'un Michel-Ange ou d'un Véro-nèse, dès qu'une fois il s'est fixé, rien ne l'empêche plus de se développer librement et de répandre au cœur de l'artiste l'orgueilleuse joie de la créa-tion. L'idéal d'un Titien ou d'un Raphaël se dérobe sans cesse devant leur étreinte, et toute œuvre qu'ils viennent d'achever perd aussitôt le pouvoir de les satisfaire. Encore Raphaël et Mozart sont-ils morts trop jeunes pour

que cette poursuite acharnée de la perfection ait eu le temps de ne plus leur apparaître comme un jeu, une belle course avec l'espoir de parvenir au but. Pour Titien, cette poursuite a duré soixante-dix ans; et quand le vieillard a senti sa main trembler, ses yeux se voiler, tandis que toujours de nouvelles images de la beauté surgissaient en lui, on s'explique qu'avec la merveilleuse lucidité de son esprit il se soit trouvé las, et que le découragement l'ait pris, et qu'une immense tristesse se soit gravée sur ses traits. Aussi bien rencontrons-nous la même tristesse sur un autre visage, plus familier encore pour nous et plus touchant, que celui de Titien : sur le visage ravagé du vieux Rembrandt, cet autre poursuiveur obstiné d'un idéal de perfection sans cesse en mouvement. Et il n'y a pas jusqu'aux styles des deux maîtres qui, au terme de leur longue lutte, ne soient miraculeusement arrivés à se ressembler : si bien que *la Transfiguration* de San Salvatore, *le Portrait* de Madrid, *la Nymphe* de Vienne, toute l'extraordinaire série des dernières œuvres de Titien, évoque aussitôt le souvenir de *la Vénus* du vieux Rembrandt au Louvre et de *la Fiancée Juive.*

Je me permets pourtant de faire quelques réserves quand M. de Wyzewa semble mettre le Tintoret au-dessous du Titien. Si celui-ci est plus grand coloriste, Tintoret est plus grand caractériste, et pour très beaux que soient les portraits du premier, ils n'ont pas toujours l'extraordinaire accent des effigies de Tintoret. Je crains aussi que orsqu'il parle des Florentins, M. de Wyzewa n'ait pris trop aisément a contre-partie des idées de M. Berenson. Que celui-ci ait pu être njuste à l'égard du délicieux Fra Angelico, cela ne saurait diminuer e mérite d'artistes comme Verrocchio ou Botticelli. Je pense que le critique français va un peu loin lorsqu'il écrit qu'il suffit de voir le portrait de Verrocchio tel qu'il est gravé dans les vieilles éditions de Vasazi, pour comprendre tout ce qu'a d'invraisemblable l'attribution, à ce gros et épais bourgeois florentin, d'œuvres dont l'attrait consiste surtout dans leur intention « musicale », leur effort à entourer es figures d'une fine atmosphère de rêve et de poésie! Paradoxe encore, je veux le croire, le passage où l'auteur attribue à la simple rencontre d'un modèle, la création par Botticelli d'un idéal de beauté féminine. Car vraiment l'on ne s'expliquerait pas pourquoi nous sommes à la fois séduits par Botticelli et Verrocchio, dont les types favoris sont précisément complètement opposés, celui-ci dessinant des visages ronds, celui-là des figures très allongées. En réalité, tout e charme est dans la qualité des lignes et des modelés pour Botticelli, pour Verrocchio comme pour Sano di Pietro. Mais M. de Wyzewa est un peu fâché que la critique moderne trouble les opinions reçues depuis Vasari, et il vient à nouveau de traduire deux des Vies des peintres de l'historien, celles précisément de **Filippo Lippi et Botticelli**. Cette traduction forme le premier volume d'une de es petites séries à un franc joliment illustrées, qui sont des manuels de poche précieux : l'Angleterre avait déjà montré l'exemple, puis

l'Espagne avec le *Greco* de M. Utrillo dont j'ai signalé la publicatio dans la collection de la revue d'art *Forma*, à Barcelone (291, call Mallorca).

Raphaël, sur lequel M. Louis Gillet vient de donner un bo manuel pédagogique, a subi une fortune inverse de celle de Bott celli et de Verrocchio. Après avoir été considéré comme divin pe dant quelques siècles, quelques critiques ont osé ébranler un pe cette divinité. Coloriste médiocre, dessinateur d une correction fauss et froide puisque la nature est toujours incorrecte, insuffisant souve même au point de vue du modelé, Raphaël demeure surtout un éto nant illustrateur. Seules les œuvres de sa jeunesse, pleines d'un fraîcheur charmante trop vite disparue, et ses grandes décoration peuvent maintenir l'éclat de son nom. Je ne veux pas, bien entend rendre Raphaël responsable des croûtes de la grande galerie du Lo vre comme les portraits de deux hommes ; mais le trop vanté *Ba thazar Castiglione*, si mou de dessin et de modelé, si pauvre couleur, mais la grande *Sainte Famille*, avec son saint Jos appuyé sur un moignon singulier, sont d'un art dénué de toute p sie et de tout mystère ; et si admirables que soient telles parties de œuvre, il est difficile de continuer à mettre Raphaël au rang génies suprêmes de la peinture, Vinci, Titien, Vélasquez ou Re brandt.

M. Christian Cherfils à son tour revient en passant sur cette i dans son livre **Canon de Turner**. L'histoire de l'art, dit-il a Ruskin, compte deux camps opposés, celui de la définition et ce du mystère. D'un côté les ennemis du mystère sacrés victorieux Raphaël ; de l'autre, du côté du bienheureux mystère, à peine qu ques noms : Rembrandt, Salvator, Claude, auxquels on joindra, telles de leurs œuvres, Corrège, Titien, Tintoret. Le merveille d'ailleurs est que ces amoureux du mystère nous paraissent plus vr que les artistes épris de la simple réalité immédiate. Ainsi que montre Ruskin, entre un paysage de Ghirlandajo et un paysage Claude, celui qui nous semble le plus vivant et le plus réel est ass rément celui de Claude : bien qu'il y ait ici infiniment plus de rê ou mieux, à cause de cela même, il y a plus de réalité. Il en va même pour Turner : le moulin qu'il a peint est mille fois plus v que toutes les photographies de tous les moulins, parce qu'il y a une évocation saisissante, parce qu'il y a *création de réalité*. Et n seulement Turner a été mystérieux, mais encore il s'est entre to complu dans le mystère.

Il est *essentiellement* et *délibérément* mystérieux. Il l'est frénétiqueme Il ira jusqu'à laisser, par exemple, un ton s'évanouir et se fondre dans l' et s'acharnera à établir les dernières gradations.

C'est la loi d'évanescence. M. Christian Cherfils a, d'après Ruski

noté les lois de l'art de Turner. De l'ensemble des ouvrages de l'esthéticien anglais, il a extrait et mis en ordre tout ce qui se rapporte à l'artiste, en en faisant la critique. Il a de plus ajouté à son travail les indications données sur le métier du peintre par Hamerton, Burnet, Swinburne, Chignell, Trimmer. Il insiste sur la maîtrise des gradations chez Turner, ce qui lui permettait mieux qu'à aucun autre d'observer toutes les nuances de la perspective aérienne, et donne à ses tableaux la sensation d'espace et de grandeur qui leur est propre. Et il montre enfin les qualités que Turner a pu tirer de l'emploi combiné de l'huile et de l'aquarelle ou mieux sans doute de la détrempe ; plusieurs de ses œuvres de période avancée, exécutées ainsi, ne survécurent pas au traitement conservatoire qui leur fut infligé. A tous ces points de vue, l'ouvrage du néo-ruskinien qu'est M. Christian Cherfils sera précieux pour tous ceux qui aiment Turner et Ruskin ; il est d'ailleurs dédié à l'un des plus puissants et des plus somptueux peintres d'aujourd'hui, à un nouvel amoureux de Venise, à Georges Dufrénoy.

Memento. — La *Gazette des Beaux-Arts* (février) publie des articles de M. René Dussaud sur *l'Art préhellénique en Crète*, de M. Tristan Leclère sur *Un protecteur de l'art français dans la vallée d'Aoste au XVe siècle*, et de M. Paul Lafond sur les *Dernières années de Goya en France*. Goya avait soixante-dix-huit ans passés, quand il vint seul à Bordeaux dans les premiers jours de juin 1824 ; il y trouva entre autres réfugiés espagnols le grand poète comique Leandro Moratin, puis poussa jusqu'à Paris où il peignit les portraits de don Maria Joaquin Ferrer et de sa femme dona Manuela Alvarez de Coinas. Rentré à Bordeaux en septembre, Goya s'y établit avec une amie Mme Weiss et sa fille Rosario âgée de dix ans qui étaient venues de Madrid le rejoindre, et il fit à nouveau le portrait de Moratin. A ce moment, écrit M. Paul Lafond, « il peint à l'aide de torchons, du couteau à palette, de n'importe quel outil ou instrument, sur des bouts de toile, sur des planches plus ou moins rabotées, sur des lamelles de zinc, sur des chiffons de papier ; il brosse hâtivement des épisodes du cirque, des scènes de genre, des natures mortes, ressouvenirs des étals de bouchers, des éventaires de marchands de fruits et de légumes qu'il a rencontrés dans ses promenades par les rues et les marchés. Ces ébauches exécutées du premier coup, il les efface le lendemain pour les remplacer par d'autres, peignant uniquement pour le plaisir de peindre. » Dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, M. Prosper Dorbec termine ses études sur le *Portrait pendant la Révolution* et M. C. Bayet commence un commentaire critique des œuvres peintes par *Giotto à Assise*. Le troisième fascicule de *Siena monumentale* contient de belles reproductions des peintures du Palais public : celles de la salle de la Paix furent exécutées vers 1337 par Ambrogio Lorenzetti sur la commande du Conseil des Neuf. Tous les sujets des peintures de la salle sont d'ailleurs empruntés aux choses publiques : les *Effets du bon gouvernement* en sont l'un des exemples les plus curieux. Malheureusement les conditions assez mauvaises dans les-

quelles se trouvaient les murs nécessitèrent plusieurs restaurations exécutées dès 1451 par Pietro di Francesco degli Orioli, en 1518 et 1521 par Girolamo di Benvenuto et Lorenzo di Francesco, en sorte qu'il ne reste réellement aujourd'hui que des fragments des peintures primitives.

TRISTAN LECLÈRE.

CHRONIQUE DU MIDI

La restauration du Palais des Papes. — Le Transfert de la Bibliothèque Méjanes. — L'Exposition Fragonard. — Memento.

Un des grands étonnements des étrangers visitant Avignon était de voir le magnifique **Palais des Papes** transformé en caserne et la vapeur mal odorante des gamelles monter sous la voûte des chapelles en guise d'encens. Depuis près d'un siècle, la vieille forteresse des papes provençaux retentissait des cris et du tumulte de la soldatesque ; ses hautes salles étaient coupées par des planchers et changées en dortoirs ; les murs, les boiseries, les vestibules, autrefois ornés de peintures et d'écussons, étaient recouverts d'une couche de chaux et de coaltar ; aux fenêtres pendaient des bourgerons et il semblait que le monument, après avoir abrité si longtemps cette barbarie, fût irrémédiablement perdu.

Il n'en est rien, fort heureusement. La troupe vient d'évacuer le Palais des Papes et une armée de restaurateurs, dirigée par M. Nodet, architecte des monuments historiques, s'est dispersée dans les diverses parties du palais.

« Je n'ai eu garde, à Avignon, écrivait récemment, dans *le Temps*, M. Jules Claretie, de manquer de visiter le palais des Papes, que j'avais vu jadis à l'état de caserne. Il appartient à l'architecte, aux maçons, et l'on répare. On répare ce que le génie militaire avait « orné ». On enlève les grenades de plâtre, les fresques de la salle d'escrime. Les salles présentement en sont aussi blanches que les routes de Provence. On retrouvera peut-être, sous l'horrible badigeon blanc ou le noir coaltar, des figurines encore de Simone Memmi ou de quelque autre grand artiste italien amené ou appelé là par les papes. M. Dujardin-Beaumetz veille à cette restitution nécessaire. Cela coûtera cher, mais l'admirable monument en vaut la peine. Quand on pense que, sous la Restauration (c'était une occasion de restaurer) une dame avignonnaise offrait de sauver ces fresques et demandait 7.000 francs pour toute dépense ! Mais on n'avait pas le sens, le goût, le respect des monuments, l'amour des choses ! »

Déjà, la grande chapelle, élevée par le pape Clément VI dans la partie méridionale qui fait face à la place de l'Horloge, est dégagée. Elle avait été, pour l'usage de la troupe, coupée en trois étages et chacun de ces étages était morcelé en une infinité de chambres et de couloirs. Ces trois étages ont été supprimés et la grande chapelle a

repris ses dimensions et sa structure primitives. Dans une pièce voisine de cette chapelle, dans la tour dite de la garde-robe, on a découvert, ces jours derniers, des restes de peintures du XIVe siècle. Elles représentent des scènes de chasse et il est fort probable qu'on pourra leur rendre un peu de leur première apparence. On a découvert également, dans la chambre des papes, un escalier secret dissimulé par une grande armoire. A vrai dire, cet escalier avait été deviné par Mistral, ainsi qu'on peut s'en assurer dans le poème de *Nerto*. Les poètes voient tout.

Quand toutes ces réparations seront terminées, quand le palais des Papes sera rendu à son silence et à sa beauté, la ville d'Avignon célébrera cet événement par de grandes fêtes. Des expositions d'art, d'industrie et d'agriculture seront organisées en mai prochain. Pour donner à cette manifestation un caractère nettement régionaliste, la présidence d'honneur du comité d'organisation a été offerte à Frédéric Mistral. Le président effectif est un félibre, M. A. Mouzin, et le capoulié Dévoluy fait également partie de ce Comité. Les organisateurs projettent de tenir dans la salle du Consistoire, rétablie dans son ampleur première, une félibrée avec cour d'amour. Ils veulent, en outre, faire revivre tous les jeux traditionnels de Provence, concours de galoubets et de tambourins, farandoles, chevauchées de gardians camarguais. Une exposition d'œuvres d'art se tiendra dans la grande chapelle du palais. Enfin, rien ne sera négligé pour évoquer les splendeurs du passé avignonnais, les temps de Clément VI, Jean XXII, Bénézet XIII, de Laure et Pétrarque, et pour glorifier le palais reconquis.

§

La séparation des Eglises et de l'Etat aura eu, entre autres bons résultats, celui de réveiller, dans certaines villes, des questions qui dormaient depuis des temps immémoriaux. C'est ainsi qu'à Aix-en-Provence la **Bibliothèque Méjanes**, la seconde de France, et qui se trouve logée fort à l'étroit à la Mairie, sera peut-être transférée dans un local digne d'elle : à l'Archevêché. Mais, pour commencer, il faut que cet archevêché soit reconnu comme monument historique. La Municipalité aixoise a pris, à ce propos, une résolution qui mérite d'être citée en entier :

Le Palais archiépiscopal d'Aix est l'un des plus beaux, des plus vastes de France. Il renferme des œuvres d'art célèbres. Dans la chapelle, du XVe siècle, restaurée au XVIIe, est une *Piéta* en marbre, magnifique bas-relief attribué à Michel-Ange. Dans les galeries sont les portraits des archevêques, dont deux sont l'œuvre de Finsonius. Dans les appartements privés sont des tentures de Beauvais représentant des scènes pastorales, des tapisseries des Gobelins, représentant l'histoire de *don Quichotte*, tissées d'après les cartons de Natoire, Oudry et Besnier et faites précisément pour la salle

qu'elles occupent. Il faut citer aussi de très beaux meubles anciens, fau-teuils, consoles, appliques, etc.

Plusieurs objets d'art de la Cathédrale sont également déposés à l'Archevêché, notamment neuf panneaux des tapisseries du XV[e] siècle qui figurent au chœur de Saint-Sauveur. Dans l'escalier sont des bas-reliefs, l'un attribué à Puget, l'autre de Ch. Veyrier. L'édifice lui-même constitue une des plus belles architectures de la ville d'Aix et, pris dans son ensemble contenant et contenu, c'est une musée d'art véritable que connaissent tous les étrangers qui viennent en Provence. Au point de vue de l'érudition, les archives et la bibliothèque de l'Archevêché renferment des trésors ; on y voit aussi une collection de *livres de chœur*, richement enluminés.

De même, le Grand Séminaire possède une *Visitation* de Puget, des *portraits* de Vanloo, un magnifique manuscrit gothique, dit la *Bible de Constance*, une belle bibliothèque, etc., etc.

Etant donné son caractère de cité intellectuelle et studieuse, étant données les collections qu'elle possède déjà et qui se complètent les unes par les autres, la ville d'Aix a un intérêt majeur à conserver des richesses qui font partie de son patrimoine artistique et dont le renom attire de nombreux visiteurs.

Il est de plus à désirer que ces richesses restent dans les immeubles qui lui servent de cadre, notamment pour l'Archevêché, qui est un véritable *monument historique*. Que si, par la suite, cet édifice reçoit une affectation quelconque, cette affectation ne devra pas être incompatible avec la possibilité de lui conserver le caractère de Musée, accessible au public, qu'il a eu jusqu'à aujourd'hui.

M. le Maire demande, en conséquence, au Conseil Municipal d'adresser dans ce but une respectueuse requête à M. le ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes. Il propose, en outre, d'envoyer copie de la présente délibération aux représentants de la ville d'Aix au Parlement en les priant de vouloir bien appuyer cette requête auprès des pouvoirs publics.

Le Conseil municipal, approuvant dans son entier l'exposé de Monsieur le Maire, émet le vœu que les richesses artistiques et littéraires renfermées dans les divers établissements qui étaient directement ou indirectement affectés au Culte, soient conservées dans la ville d'Aix ; en ce qui concerne notamment l'Archevêché, il demande que cet édifice soit, dans son intégrité, classé comme monument historique, de manière à ce que les œuvres d'art qu'il renferme y soient maintenues et restent accessibles au public dans la plus large mesure.

A la suite de ce vœu, M. Edouard Aude, le jeune et dévoué bibliothécaire de la Méjanes, a immédiatement proposé, comme le meilleur emploi à faire de l'immeuble archiépiscopal, d'y transférer la bibliothèque. Dans une série d'articles parus au *Mémorial d'Aix*, il a démontré que « loger la Méjanes dans un immeuble appartenant à l'Etat serait mieux qu'une faveur, ce serait un acte de justice, car la bibliothèque est une propriété domaniale et, comme telle, inaliénable et grevée de plus de cette « servitude » qu'elle doit à jamais être

maintenue dans la ville d'Aix *dans un immeuble affecté spécialement à cet usage* ». Cette dernière clause n'ayant pas été observée, puisque la bibliothèque est à la mairie et si fort à l'étroit que sa mise en valeur est impossible, il semble bien que le transfert à l'Archevêché s'impose. Dans quelles conditions s'effectuerait ce transfert? M. Edouard Aude va nous le dire :

« Si l'on transfère la Méjanes à l'Archevêché, il va sans dire que toutes les œuvres d'art que l'archevêché renferme resteront en place. Car, il ne faut pas l'oublier, une bibliothèque telle que la nôtre, est non seulement un dépôt de livres, mais encore un *musée* véritable. Dans les salles où sont les tapisseries, nous mettrions nos vitrines et nous conserverions intact, dans toute sa gloire historique, le *salon jaune* où se fit la réconciliation de Louis XIV et du grand Condé. Ainsi serait sauvegardé et perpétué dans son aspect actuel un monument qui fait pour ainsi dire partie du patrimoine de la Provence française. Rien n'empêcherait d'y placer d'autres œuvres d'art. La nouvelle Méjanes serait comme la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, où le visiteur peut voir de beaux livres dans des appartements qui évoquent de grands souvenirs. »

Il est certain que la proposition de la Municipalité d'Aix demandant la reconnaissance de l'Archevêché comme monument historique et la proposition de M. E. Aude demandant qu'on y transfère la bibliothèque sont toutes deux excellentes et ne peuvent manquer de recevoir d'ici peu l'approbation ministérielle.

§

Le Cercle Artistique de Nice vient de remporter un beau succès avec son **Exposition Fragonard**, dont le *Mercure* rend compte par ailleurs. Du 16 février au 11 mars une foule de visiteurs s'est pressée dans les salons du cercle. L'inauguration a été particulièrement brillante. Toutes les notabilités niçoises et étrangères étaient là. Nos félicitations à l'Artistique, à M. Saqui, président de la commission d'organisation, et à M. Jean Ardisson, secrétaire, qui n'ont plaint ni leur temps, ni leur peine et en ont été payés magnifiquement. Souhaitons, en même temps, que l'Artistique continue dans cette voie et s'intéresse, en outre, à la musique, à la poésie, au théâtre.

§

Memento. — A signaler la création du *Provençal de Paris*, journal hebdomadaire qui, sous la direction de M. Adrien Frissant, est devenu, en peu de temps, l'organe de tous les originaires du Sud-Est habitant Paris, en même temps qu'il porte dans le Midi quelques reflets de la capitale. L'extension immédiate prise par ce journal prouve son opportunité. Conçu de façon très vivante et moderne, il donne des articles d'actualité, des illustrations, des nouvelles intéressant le Midi; et il sert de lien entre les nombreux groupements de provençaux de Paris et d'ailleurs.

§

A signaler également la fondation, à Montpellier, des *Annales méridic nales*, sur lesquelles je reviendrai. A Nice, M. H. Scheffler publie *l'Oliv* aimable petite revue régionale « destinée à faire aimer notre province ». A Marseille *le Feu* continue de brûler et, sous l'active direction d'Emi Sicard, jette plus d'éclat que jamais. De Toulouse, *Poésie* vient d'émigrer Castre, et ne paraîtra plus que tous les deux mois, ou même trimestriell ment, « donnant, dit-elle, à ses lecteurs, la surprise de la recevoir au mo ment où ils ne l'attendront pas ». Les autres publications suivent leur trai Les Almanachs ont paru et nous mentionnerons, parmi eux, *le Gaï Sab* qui renferme une chanson inédite de Victor Gelu.

PAUL SOUCHON.

LETTRES ANGLAISES

Herbert Spencer : *Une Autobiographie*, trad. par Henry de Varigny, 10 fr Alcan. — S. G. Tallentyre : *The Friends of Voltaire*, 9 s., Smith Elder.— An nyme : *Winged Words*, 7 s. 6 d., John Lane. — Reginald Turner : *Davray Affairs*, 6 s., Greening. — Victoria Cross : *Life's Shop Window*, 6 s., T. Wern Laurie. — Memento.

M. Henry de Varigny a traduit et adapté de l'anglais l'**Autobio graphie** d'Herbert Spencer; il a traduit in extenso certains pa sages qu'il a jugés devoir intéresser les lecteurs français et résu ou supprimé certains autres qu'il a déclarés superflus pour ledit le teur. L'adaptation est une tâche délicate, fort dangereuse et réclame de celui qui l'entreprend un courage n'allant pas sans témérité, dans le cas actuel, le résultat est que nous avons de l'autobiogr phie du père de la philosophie synthétique ce que M. de Varigny bien voulu nous en laisser, c'est-à-dire la moitié à peine. Sa versio ne nous présente donc pas Herbert Spencer tel que le philosophe voulu se dépeindre, et les retouches du traducteur risquent fort d défigurer le portrait. Les proportions de l'original n'y sont plu Toutefois, il en reste assez pour renseigner de façon fort intéressan sur Spencer intime, sur son enfance et ses débuts, sur l'ingénieur, journaliste et le philosophe.

Aucun système de pensée ne peut être exactement compris sa une connaissance précise du tempérament et de l'éducation de so inventeur. La vie, par exemple, de Bentham, de James et de Jo Stuart Mill nous permet de comprendre mieux les doctrines utilit riennes et d'attribuer à telle et telle idiosyncrasie des philosophes ce taines restrictions et lacunes de leur philosophie. De même, l'aut biographie d'Herbert Spencer projette d'heureux éclaircisseme sur le système synthétique, et, en ce sens, elle est précieuse.

Du reste, Herbert Spencer l'a conçue dans ce but, puisqu'il décla dans sa préface qu'il écrit sa propre biographie pour offrir une hi toire naturelle de lui-même comme un utile accompagnement à s

œuvre philosophique. Nous sommes donc autorisés à nous servir de ces révélations personnelles comme d'un commentaire à la pensée spencérienne. Si l'on veut, grâce à ces matériaux, retracer l'évolu-tion mentale de l'un des plus grands penseurs des temps modernes, on est frappé aussitôt par les surabondantes minuties, par les trivia-lités et les insignifiances longuement relatées, par l'importance que l'auteur accorde à l'équation personnelle; la surprise est d'autant plus grande qu'on sait tout le mépris que Spencer professait pour le côté purement personnel de l'histoire. Absorbé dans l'abstrait, il affecte, dans ses œuvres, de dédaigner le concret, et, dans ses *Prin-cipes de Sociologie*, il va même jusqu'à prétendre que le niveau intel-lectuel des individus se reconnaît à la fréquence avec laquelle ils font intervenir les sujets personnels dans leur conversation. Dans sa pas-sion pour les causes générales, il n'accordait aucune importance à l'individu, et chez les grands hommes il ne faisait aucun cas de l'é-lément personnel. Pourquoi étudierait-on les faits et gestes des indi-vidualités les plus remarquables même, puisque nous sommes tous, au même titre, le produit des forces de l'évolution? Et voilà que, nar-rant sa propre vie, Spencer oublie sa théorie; au lieu de s'occuper des causes générales, il accumule les détails infimes. D'ailleurs, en contradiction avec sa théorie des causes générales et de l'influence du milieu, il affirma, toute sa vie, en toute occasion, son absolue origi-nalité; il voulut être considéré comme une sorte d'exception, comme un phénomène philosophique, que rien n'influença et qui n'avait aucun prédécesseur intellectuel. Il avait formulé la théorie de l'évolu-tion avant Darwin, il tenait beaucoup à ce qu'on ne l'oubliât pas, et rien ne le vexait autant que de voir émettre l'opinion qu'il devait ses idées sociologiques à Auguste Comte. Il prit toutes les précautions possibles pour qu'on ne lui trouvât aucune parenté intellectuelle, et son *Auto-biographie* révèle un pouvoir d'analyse qui va jusqu'à l'attention microscopique envers le détail; par contre, il possédait des facultés généralisatrices sans pareilles qu'il ne contraria jamais, que la préoc-cupation du concret ne limita en aucun cas. Il ne recherchait dans les réalités concrètes que les matériaux qui pouvaient alimenter la colos-sale machine à penser qu'il était devenu. Dans le domaine de la pensée abstraite, Spencer fut un génie de premier ordre; mais l'homme ne vit pas seulement d'abstractions, et, ne trouvant aucune joie intel-lectuelle à la poésie, au roman, à l'histoire, à la biographie, ayant par ses analyses et ses généralisations continuelles, atrophié pour ainsi dire, l'élément émotionnel et spontané de sa nature, Spencer, quand il cessait ses généralisations vertigineuses, tombait dans le menu détail de l'existence, ne voyait plus que les faits insignifiants de la quotidienne routine. Il lui manqua, comme stage intermédiaire, une culture mentale émotive et artistique, et les adoucissements des

relations sociales, du commerce mondain. Il isola volontairement son esprit, il s'exclut, de propos délibéré, de la région des idées transcendantales en repoussant inflexiblement tout ce qui ne pouvait s'enfermer dans une formule définie. Cette attitude devient plus compréhensible grâce à l'*Autobiographie*, qui nous confirme aussi qu'à part un sens profond du mystère Spencer n'éprouva rien qui ressemble à un sentiment religieux défini. Sans la moindre inspiration religieuse ou humanitaire, il eut la force de vivre une existence de travail acharné et de supporter les plus amers déboires. La force qui le soutint dans sa longue lutte contre les problèmes de la vie, qui lui inspira le zèle indomptable que n'abattirent ni la maladie ni l'impopularité, ce fut une passion exclusivement intellectuelle, la passion de la vérité, idéal auquel il resta fidèle jusqu'à la fin.

§

Dans son admirable essai sur Voltaire, paru dans la série des Grands Ecrivains Français, publiée par Hachette, M. Lanson écrit : « Avec lui commence la domination de la science sur la pensée de ceux mêmes qui ne sont pas des savants » ; certes, nul plus que Voltaire, en son siècle, n'a travaillé pour l'avenir, pour un avenir qu'il prévoyait meilleur. Mais il ne fut pas le seul, et bien que M. Lanson, comme son sujet l'y obligeait, d'ailleurs, fasse à peine allusion aux Encyclopédistes, il n'en est pas moins certain que les amis de Voltaire, d'Alembert, Diderot, d'Holbach, Helvétius, Grimm, Galiani, Vauvenargues, Turgot, Beaumarchais, Condorcet, peuvent réclamer une part importante dans l'œuvre préparatoire de la Révolution. C'est ce que S. G. Tallentyre s'est efforcé de démontrer dans une série de dix études consacrées aux personnages susnommés et réunies sous le titre de **The Friends of Voltaire**. L'auteur s'est spécialisé dans cette étude du XVIIIe siècle et nous a déjà donné une *Vie de Voltaire* et de bonnes pages sur les salons de l'époque ; son récent ouvrage sur le groupe d'hommes qui préparèrent si puissamment ce mouvement d'émancipation qui devait « culminer » dans la Révolution est d'une lecture fort agréable ; l'auteur met à présenter ses caractères beaucoup d'entrain et de verve, en s'astreignant à une exactitude scrupuleuse dans les détails. Peut-être pourrait-on souhaiter parfois plus de finesse et de malice, plus de critique incisive ; les sujets en comportent, mais tel qu'il est l'ouvrage est assez attrayant pour inciter les lecteurs à mieux connaître ces hommes dont on parle beaucoup sans rien savoir de précis sur eux et leurs œuvres.

§

Une soixantaine de courtes dissertations sur les sujets les plus divers forment la matière d'un assez gros volume qu'un auteur anonyme a publié sous le titre de **Winged Words**. Astronomie et

musique, poésie et sculpture, peinture et critique, rites et religion, l'amour et le mariage, les sports et le théâtre, le patriotisme et Napoléon, le roman français et le campanile de Venise, tels sont quelques-uns des sujets dont traite l'auteur. Tout cela est considéré d'un point de vue désintéressé, indépendant, permettant des opinions, des jugements avisés, des critiques fort spirituelles et des plus intelligentes. Quel qu'il soit, et c'est très certainement un homme, l'auteur fait preuve d'une culture singulièrement vaste; il est rare qu'un recueil de ce genre soit d'une lecture tant soit peu captivante, mais toutes ces pages, en admettant qu'on ne puisse les lire d'affilée, enchantent même quand on est d'avis différent, et surtout elles donnent à penser, elles incitent aimablement à la réflexion. Quelques généralités sur le roman français sont d'une remarquable justesse : le jeune homme recherche, avec la dot insuffisante, la jeune fille qui sera la mère du ou des héritiers à qui il transmettra son nom et ses biens ; l'adultère est l'élément romanesque dans une union qui n'en comporte aucun; ce n'est pas l'amour que l'épouse ou l'époux ainsi mariés éprouvent pour un tiers, mais leur mensonge, qui est l'élément immoral dans l'adultère ; la faute n'est pas dans la passion, mais dans la tromperie. *Winged Words* est un livre qu'on prendra souvent sur les rayons de la bibliothèque pour le relire et le méditer.

§

Quand un auteur en arrive à son huitième volume, on peut se faire sur son talent une opinion suffisamment assise. C'est le cas qui se présente pour Mr Reginald Turner. Son dernier roman, **Davray's Affairs**, a de fort séduisants mérites, et d'assez engageants défauts. Il a certains vices de construction qui apparaissent à l'œil exercé, bien qu'ils soient agréablement dissimulés. Il y a aussi un certain procédé d'escamotage dans les portraits des caractères, dans la logique de leurs faits et gestes. Il y a surtout de l'habileté, de la virtuosité presque, dans le roman, des qualités qui prouvent que Mr Reginald Turner n'est pas encore parvenu à la maîtrise absolue de son art, des promesses qui permettent de le compter parmi les meilleurs écrivains de demain, et de se montrer aujourd'hui difficile sur ce qu'il nous donne. Richard Davray, romancier à succès, expert à disséquer le cœur féminin, épouse par amour une jeune personne très intelligente qu'il ne comprend pas ; il la traite en maîtresse adorée, la cajole et satisfait à tous ses désirs, mais s'obstine à la tenir en dehors de ses travaux. La jeune personne aspire justement à ce rôle de collaboratrice qu'on lui refuse ; après diverses vicissitudes, elle parvient à se le faire accorder, et Richard Davray, qui aurait pu cultiver la littérature comme un art, s'y adonne comme à un métier, fait du théâtre comme on fait du commerce, tient l'article qui plaît au public, dès

qu'il collabore avec sa femme. Mr Reginald Turner ne prétend pas nettement que l'avilissement du littérateur soit le résultat de cette collaboration, que tel soit le résultat des collaborations conjugales, de l'influence de l'épouse sur le mari écrivain, mais on est libre de le conclure, et des exemples nombreux nous renseignent. Les personnages épisodiques sont piquants et charmants et le style est entraînant. Bref, *Davray's Affairs* offre quelques moments de délectable lecture.

§

Rien de ce qu'écrit Victoria Cross n'est indifférent. On lit avec curiosité chacune de ses œuvres nouvelles, et chaque fois, un sentiment de déception se mêle à l'admiration qu'on éprouve pour tant de talent vigoureux, contrarie la sympathie que commande un tempérament aussi indépendant et aussi courageux. Pour Victoria Cross, la vie est semblable à une vitrine où sont exposés des objets diversement séduisants. On entre dans la boutique, et, chacun, selon ses ressources et sa fantaisie, fait l'emplette de l'objet convoité. A chacun de bien choisir, car il est difficile et tout aussi décevant de faire une seconde emplette. L'héroïne de **Life's Shop Window**, Lydia, achète son hochet, mais trop jeune, ignorante, il ne la satisfait pas : elle en change, pour souffrir davantage et, finalement, se résigner, s'accommoder de l'illusion présente pour éviter les amertumes des caprices nouveaux. Le livre est bien trop long; en enlevant quelques inutiles descriptions, des tranches indigestes de sermon, des tartines de réflexions puérilement philosophiques, on aurait un livre infiniment plus puissant, et, ainsi condensé, il produirait sur le lecteur une impression plus convaincante.

Memento. — Le *Cornhill Magazine* contient d'intéressants articles : *The Courts at Westminster*, par le juge William Willis, *Electric Waves and Wireless Telegraphy*, par W. A. Shenstone, *Marlborough and Savernake*, par A. G. Bradley.

The World's Work s'obstine à suivre tous les progrès dans toutes les branches de l'activité humaine. De son sommaire, si diversement intéressant, nous citerons un article excellent sur le président Roosevelt.

Dans le *Scribner's Magazine*, un charmant récit d'un voyage par la Seine de Paris à la mer, en *motor-boat*, des impressions de la France contemporaine, par le professeur Barrett Wendell, qui, comme il convient, consacre son premier article à nos Universités.

Le *Harper's Magazine* donne la suite du roman de Sir Gilbert Parker : *The Weavers*, et la version de *l'Intelligence des Fleurs*, de Maurice Maeterlinck.

Mr. J. Malham-Dlembeby publie, dans la *Fortnightly Review*, un article qui va bouleverser les Brontéistes, et causer vraisemblablement des polémiques intéressantes dont nous aurons occasion de parler.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES RUSSES

Emile Haumant : *Ivan Tourguénieff. La Vie et l'œuvre*, libr. Armand Colin. — M. Roussanof (dans *Byloïe*) : *Souvenirs littéraires*.

On s'intéresse moins à la littérature et aux œuvres russes en France depuis quelque temps, à en juger par le fait qu'on en traduit moins qu'auparavant. Et cependant jamais nous n'avons reçu autant de livres sur les écrivains russes que ce dernier mois. *La Correspondance inédite* de Léon Tolstoï (Paris, Eugène Fasquelle, édit.), les *Œuvres* de Michel Bakounine (tome II, Paris P.-V. Stock, éditeur), et j'en passe pour m'arrêter sur un livre très intéressant sur *J. Tourguénieff*. C'est l'étude de M. Haumant que j'ai lue avec beaucoup de plaisir, car elle tranche sur les livres analogues par l'information vaste de l'auteur, par la variété des sources où il a puisé et par l'aisance avec laquelle il présente aux auteurs français un aperçu d'une période de plus d'un demi-siècle de la littérature russe.

M. Emile Haumant a eu raison d'évoquer la grande figure littéraire de Tourguénieff à l'heure où la Russie se trouve à un tournant de son histoire. Le moment en est bien choisi. D'abord parce que Tourguénieff appartient déjà à l'histoire : « Le vacillement des figures sur le tableau cesse tout à coup, et tout se fige dans le calme solennel de la vérité et de la beauté », dit Léon Tolstoï dans une lettre à sa tante (*Correspondance*, p. 9), et cette phrase s'applique à merveille à Tourguénieff et à son œuvre. Ensuite on ne peut pas comprendre les événements actuels de la vie russe, sans connaître I. Tourguénieff et son œuvre.

Le seul nom de Tourguénieff évoque tout de suite un monde russe qui nous est cher et qui a disparu. Ce monde est celui d'intellectuels, nos grands-pères et pères, *hommes de trop* qui ont vécu toute la tragédie russe du XIXe siècle : la tragédie des intellectuels russes qui bataillaient, *se sacrifiaient pour le peuple*, cependant que le peuple ne les connaissait même pas. J'en ai assez parlé dans ma préface à *l'Annonciateur de la Tempête* de Gorky (éd. du *Mercure de France*), ainsi que dans mes chroniques, pour m'arrêter encore ici sur le martyre de l'*Intelligentcia* russe au XIXe siècle. M. Emile Haumant, par l'analyse assez détaillée des œuvres de Tourguénieff, apporte une nouvelle contribution à l'étude de cette question indispensable à approfondir pour qui veut connaître l'histoire et la littérature contemporaine de la Russie.

Il y a une autre particularité que M. Haumant constate avec et après les autres critiques littéraires de I. Tourguénieff — cependant pas assez à mon gré — c'est cette galerie remarquable de femmes russes, chose vraiment unique dans la littérature russe. Pissareff, Mikhaïlofsky et tant d'autres lui ont déjà consacré des pages tou-

chantes devenues historiques. M. Haumant lui apporte, lui aussi, son tribut, en disant aux héroïnes de Tourguénieff :

Nous vous reconnaissons, Assia, Liza, Tannia, Gemma (et pourquoi pas Marianne et Machourina ? M. Haumant va tout de suite comprendre ma question) : les souffrances que vous avez subies donnent à votre démarche une grâce sévère qui évoque, en effet, le souvenir d'une beauté évanouie depuis longtemps... Mais voici d'autres formes moins sveltes, plus lentes ; vieilles femmes si charmantes dans votre bonté brusque ou naïve, vous voici, Nastasia Karpovna, de *Nichée de gentilhommes*, Kapitolina Markovna de *Fumée*, Arina de *Pères et Enfants*. Vos yeux fatigués n'étincellent pas à travers les voiles; des deux buts de la vie, « vivre, aider à vivre », ils ne voient plus que le second. Où que vienne votre bonté, de l'âge qui amortit l'égoïsme, ou d'un foyer lointain, mystérieux, éternel, elle est la fleur incorruptible qui rachète les laideurs de l'humanité.

On ne peut que savoir gré à M. Haumant de ces lignes aussi gracieuses et touchantes que vraies, qu'il consacre à la femme russe, magistralement peinte par Tourguénieff. Mais pourquoi en a-t-il exclu, par exemple, Marianne ? Est-ce un hasard ? Ou est-ce parce que Marianne est la révolutionnaire des *Terres Vierges*, cet essai de Tourguénieff où il voulut peindre le mouvement révolutionnaire qui, raté, allait seulement se développer et s'affirmer quelques années plus tard ? Je pose cette question, parce que M. Haumant m'en donne le droit : parmi toutes les sources, souvenirs, traductions, œuvres originales, etc., qu'il cite, j'en vois quelques-unes manquer. Parmi les souvenirs, qu'il cite avec abondance, même ceux écrits dans un but de scandale — je ne vois pas, par exemple, ceux de R. Hinn, publiés à Moscou. Mais ce qui m'a surtout frappé, c'est la sobriété avec laquelle M. Haumant cite les biographes et les critiques de Tourguénieff de *l'aile gauche*, pour ainsi dire, de la littérature russe (tels : Dobrolouboff, Pisareff, Mikaïlofsky), c'est aussi le silence en ce qui touche l'étude de Lavroff sur Tourguénieff (*Messager de la Volonté du Peuple*) et les relations d'amitié de ces deux contemporains remarquables. C'est d'autant plus curieux que ces relations ont valu à Tourguénieff de grands ennuis — tout à son honneur, d'ailleurs.

Cette lacune, dans le livre pourtant si complet et si documenté de M. Haumant, a lieu de surprendre, d'autant plus qu'il donne un tableau exact de la vie de notre grand écrivain, une caractéristique juste de son œuvre et de son rôle aussi bien en Russie qu'en France, son pays d'adoption. Cette lacune d'ailleurs est très appréciable, car elle laisse ignorer une des meilleures pages de la vie de Tourguénieff. M. Haumant fournit assez de preuves et de détails de l'honnêteté littéraire de Tourguénieff, de sa conscience d'écrivain, de son désir de se renseigner et d'être renseigné. Mais je le répète, il ne les donne pas tous.

Je vais les compléter, sans cependant revenir en arrière, et reprendre l'époque déjà explorée soit par M. Haumant lui-même, soit par les autres.

J'ai précisément devant moi la livraison du mois de décembre dernier de la remarquable revue de Saint-Pétersbourg, *Byloiè* (le Passé), où M. Roussanoff publie ses souvenirs sur I.-S. Tourguénieff. M. Roussanoff parle de l'animation littéraire des années de 1870 à 1880, sous l'influence du mouvement révolutionnaire. Il parle de la dernière visite de Tourguénieff, venu en Russie pour « se renseigner », et dont M. Haumant lui aussi parle, mais incidemment, dans son livre. M. Roussanoff, comme M. Haumant, raconte le mécontentement, la désillusion, la peine provoqués dans le public russe par ses romans *Pères et Enfants*, *Fumées* et *Terres Vierges*.

Tourguénieff aimait affecter l'indifférence, lorsque la jeune Russie progressiste se détourna avec douleur et surprise du ci-devant commentateur de ses pensées, mais, dans son for intérieur, il fut profondément frappé par cette rupture...

Les enfants cependant, *les révolutionnaires,* dans la vie même, payaient avec du bien le mal que leur avait fait l'artiste, précisément par le fait que, dans leur milieu, la majorité ne se composait pas de Nejdanoff, mais d'hommes de forte intelligence et d'énergie admirable...

Tourguénieff comprit le réveil de la société russe, constata le caractère libéral des fêtes qu'on donnait en son honneur lors de son arrivée à Saint-Pétersbourg l'hiver de 1878-79, mais s'aperçut aussi de l'absence significative à ces fêtes de l'aile gauche de la partie progressive de la société russe. C'est pourquoi il revint l'année suivante à Saint-Pétersbourg avec la ferme intention de faire connaissance, sinon avec des révolutionnaires actifs, du moins avec *la partie radicale de la presse*, avec *la jeunesse littéraire*. Le noble et jamais trop regretté Gleb Ouspenky lui facilita cette connaissance, en réunissant Tourguénieff — *sur sa demande* — avec quelques-uns des écrivains « les plus jeunes et les plus extrêmes » de l'époque, Krivenko, Naoumoff, le bon et délicat Garchine, et quelques autres.

Les premiers moments furent pénibles, mais le plus jeune des assistants, M. Roussanoff lui-même, osa... et *posa* carrément *la question :* « la Russie est-elle *à la veille d'une Révolution ?* » Et le jeune et fougueux publiciste révolutionnaire de tracer un tableau comparatif entre la Russie et la France de 1789.

Tourguénieff, doucement et délicatement, répondit, se récusant comme prophète : La Russie n'est pas aussi près de la Révolution que l'était la France en 1789.

J'attire votre attention — dit Tourguénieff — sur ceci : en France il y avait alors un puissant mouvement d'opposition, et tous les hommes qui

pensaient, malgré leur divergence d'opinions quant au reste, étaient d'accord pour convenir que l'ancien régime devait faire place à un nouveau. Est-ce la même chose dans notre Russie *d'après les réformes ?* Il y a des réactionnaires, il y a des libéraux, il y a des révolutionnaires... des progressistes extrêmes, se reprit-il, jetant à l'entour un regard débonnaire, comme s'il ne voulait pas nous offenser. Qu'y a-t-il de commun entre eux ? Que veulent-ils supprimer et quoi conserver ? Et pourtant aussi longtemps qu'il n'y aura pas de courant puissant commun, où viendront affluer tous les ruisseaux de l'opposition, on ne pourra pas, il me semble, parler de Révolution. D'ailleurs il me semble que l'état des esprits en Russie est plus alerte depuis deux ans ; on dirait que l'intérêt pour les choses publiques grandit... Qui vivra verra !

Evidemment les jeunes ne purent pas accepter ce pessimisme qui cependant — le quart de siècle suivant le démontra — était prophétique.

Une seconde réunion eut lieu sans résultat pratique cette fois encore. Car les lutteurs et les hommes des années 70 étaient dans toute l'ardeur du populisme, du socialisme, de l'action révolutionnaire, tandis que Tourguenieff au déclin de sa vie ne croyait pas au *socialisme des paysans*, ne voyait pas de *mouvement d'ensemble*. Mais ces rencontres ont réconcilié la jeunesse avec le grand écrivain. M. Roussanoff en donne des preuves. Moi, pour ma part, j'en ajouterai deux. La première — tout objective — c'est l'article nécrologique consacré par Mikhailofsky à Tourguenieff, ainsi que l'étude mentionnée plus haut de Lavroff sur son ami Tourguénieff. La seconde, c'est le souvenir personnel que j'ai gardé de la cérémonie des funérailles de Tourguenieff, à Paris, auxquelles nous — les jeunes — avons assisté, venus avec P. Lavroff et L. Tikhomiroff rendre hommage à *notre* grand écrivain, déposer une couronne au nom de la *Narodnaïa Volia* sur les dépouilles qu'on transportait en Russie. (V. aussi les Souvenirs de M. P. Chebaline dans *le Passé*, I, 1907.)

Memento : Reçu : *Shakespeare*, par L.-N. Tolstoï, édition Calmann-Lévy, Paris; *Axe Terrestre*, par Valère Brussov, et *Joie inespérée*, par Alexandre Blok, éd. Skorpion, Moscou ; la très artistique *Toison d'Or*, nov. et décembre 1906, et *la Balance*, nº 1, 1907.

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES POLONAISES

Stanislaw Wyspianski : *Skalka.* Gebethner i Sp. — Le même : *The tragicall Historie of Hamlet*, etc., ibid.— *Wiek XIX. Sto lat mysli polskiej... (XIXe siècle. Cent ans de la pensée polonaise)*, Gebethner i Wolff. — Memento.

Le drame, ou plutôt le poème dramatique, de Stanislaw Wyspianski intitulé **Skalka**, et paru récemment, démontre que la

légende du conflit entre saint Stanislas évêque et le roi Boleslas le Téméraire a profondément touché l'imagination du poète, qui, sur ce sujet, a déjà fait un drame : *Boleslas le Téméraire* et un poème portant le même titre. Mais si, dans *Boleslas,* le poète a placé l'action dans l'entourage du roi, dans l'œuvre nouvelle il la transporte dans cette vieille église de Skalka (*Skalka,* en polonais, « petit rocher ») où, devant l'autel, tomba l'évêque irréductible transpercé du glaive royal. On peut dire que le drame nouveau sert en quelque sorte de prologue à l'ancien. Nous assistons ici aux préparatifs de l'action épiscopale qui aboutira dans *Boleslas* à la mort tragique de saint Stanislas. Le conflit entre le roi et l'évêque attire depuis longtemps l'attention des historiographes polonais et donne lieu à des controverses très animées entre les partisans et les ennemis de l'église apostolique et romaine. Ce serait peine perdue que d'essayer de démêler de quel côté s'est placée la sympathie de Wyspianski. Artiste et poète avant tout, il semble se soucier peu de la vérité historique et de la signification politique et sociale du conflit. Le problème purement artistique, le drame psychologique, la lutte de deux âmes fortes, fières et indépendantes, le fond légendaire du fait historique — voici ce qui l'intéresse, ce qui l'inspire. Dans son *Boleslas* il peignit le roi, dans *Skalka* il peint l'évêque. Avec les éléments fournis aussi bien par l'histoire que par sa propre imagination créatrice, Wyspianski construit la figure de saint Stanislas, admirable de logique et de force. Elle ressort le mieux dans les scènes entre l'évêque et le Rapsode, et entre l'évêque et la Mort. Toutes les deux semblent démontrer l'incompatibilité de l'esprit ecclésiastique et de la vie. L'Eglise veut plier sous son joug toute la vie humaine comme elle plie la poésie représentée par le Rapsode ; elle veut imposer sa vérité éternelle, sa loi rigide à la vie et elle se meurt, elle tombe vaincue au moment où la vie ne veut plus, ne peut plus se soumettre. La Mort explique à l'évêque la nécessité de sa fin en disant :

> Le courant éternel de la Vérité est unique ;
> La vie n'est que par le péché...
> ... Ta vérité
> Ne dure éternellement que dans la Mort.
> Lorsque les vivants auront commencé à vivre la vie
> Tu ne pourras plus être avec les vivants.

Est-ce que le triomphe de la vie sera définitif ? J'hésite à répondre au nom du poète. Dans la scène finale du drame, les Ondines chantent le courant changeant des Choses...

C'est par un simple hasard — selon les propres mots de l'auteur — que Wyspianski fut amené à « relire et à repenser » **l'Histoire Tragique de Hamlet.** Nous croyons volontiers le poète. Il fut toujours loin de Shakespeare. Son art dramatique, issu de la tragé-

die grecque et des « Nativités » populaires polonaises, n'a pris du théâtre shakespearien que l'art de fouiller les âmes.

La littérature consacrée à la *Tragicall Historie of Hamlet* est énorme. La littérature polonaise, si pauvre en ce genre d'études, possède elle-même à ce sujet un ouvrage pour ainsi dire complet de feu le Dr Matlakoweski, ouvrage étonnant de conscience scrupuleuse et d'érudition. Wyspianski avoue ne pas connaître toute cette littérature. Au lieu de l'étudier, il a toujours préféré « lire Hamlet lui-même et — penser ». C'est pourquoi les résultats de son travail original présentent un intérêt spécial. Nous y trouvons les opinions de Wyspianski sur le théâtre en général, sur le théâtre de Shakespeare en particulier et sur « l'histoire tragique » du prince danois. Au lieu d'analyser ses opinions, j'aime mieux en citer quelques-unes.

Sur le théâtre en général :

... La destination du théâtre, dans le passé comme à présent, fut et est de servir, pour ainsi dire, de miroir à la nature, de montrer à la vertu ses propres traits ; à la méchanceté son image vivante, et au monde et à l'esprit du temps leurs figures et leurs caractères.

Sur les origines du drame shakespearien :

Shakespeare *vivait* au théâtre, dans son théâtre. Dans les coulisses, dans les garde-robes ou bien dans une seule grande garde-robes, ou bien dans ces endroits où généralement les acteurs s'habillaient, ou bien là où ils se promenaient pendant les entr'actes, partout il voyait des acteurs qui jouaient des pièces faibles et mauvaises, écrites avant Shakespeare ; mais il voyait ces acteurs tels que des *héros vivants ;* et la vie qu'ils avaient hors de la scène et qu'ils n'avaient pas eue sur la scène, il voulait la leur donner sur la scène.....

Il y a donc une connexité étroite entre la conception du drame shakespearien et l'acteur qui doit jouer ce drame. En écrivant la pièce, Shakespeare pense toujours à un acteur défini qui aura la mission de donner corps au personnage imaginé par le poète. Certains détails nous révèlent ce souci. Hamlet, selon les propres mots de sa mère, a « la complexion grasse et la respiration difficile » de l'acteur Burbage qui a créé le rôle de Hamlet et qui fut en même temps directeur et acteur du théâtre pour lequel Shakespeare écrivait et où il jouait lui-même. Est-ce une simple coïncidence ?

Wyspianski consacre de longues pages d'une analyse puissante et perspicace au dédoublement du drame et du personnage dans Hamlet. Il essaie même de refaire certaines scènes pour rétablir l'unité synthétique qui, selon lui, fait défaut. Quant à Hamlet lui-même, l'auteur se refuse de souscrire à la thèse de Gœthe, selon laquelle Hamlet *ist eine grosse Seele, der eine grosse That angebo-*

ten und die dieser That nicht gewachsen ist. Wyspianski essaie de démontrer que ce n'est pas la faiblesse qui arrache si longtemps l'arme meurtrière et vengeresse des mains de Hamlet. L'homme, dit Shakespeare, ne peut et ne sait venger que le mal dont il est lui-même victime. Il faut donc que le crime du beau-père se tourne plus directement contre Hamlet, il faut que le roi empoisonne l'épée de Laërtes et le vin destiné à son beau-fils, pour que le prince puisse châtier le criminel.

Malgré l'analyse minutieuse et profonde, l'étude de Wyspianski est exempte de toute lourdeur et de tout pédantisme. L'auteur cause avec le lecteur en changeant de sujet au gré de ses pensées et de ses impressions. Souvent le poète remplace le critique et alors du bout de sa plume tombent des phrases que rythme l'émotion...

§

La librairie de Gebethner et Wolff a entrepris une tâche difficile et louable. Elle a voulu donner, dans une série de 12 volumes, en quelques traits larges, un résumé de **Cent ans de la pensée polonaise**. Il ne s'agit pas ici d'une synthèse de la littérature polonaise au XIXe siècle. Non. Les éditeurs ont voulu seulement réunir la matière brute, marquer l'évolution littéraire en Pologne au cours du siècle passé. Deux volumes seront consacrés à la littérature « préromantique », six à la période romantique (1822-1863), quatre aux temps nouveaux (1864-1900). Le premier volume est paru. Il embrasse en partie la période entre le commencement du XIXe siècle et l'an 1821. Nous y trouvons des extraits des ouvrages de Stanislaw Staszic (1755-1826), naturaliste, sociologue et poète, un des fondateurs et membres les plus actifs de la Société des Amis des Sciences, fondée en 1801 à Varsovie (fermée en 1831); de Hugo Kollontaï (1750-1812), philosophe, politicien et moraliste; de Tadeusz Czacki (1765-1813), réformateur de l'éducation et de l'enseignement en Pologne; du politicien Joseph Wybicki (1747-1822); du poète Jan Pawel Woronicz (1757-1829); de Julian Ursyn Niemcewicz (1758-1841), poète, historien et romancier; de deux frères Sniadecki, Jan (1756-1830) et Jendrzeï (1768-1838), tous les deux philosophes et naturalistes, ayant acquis une renommée universelle; de Feliks Bentkowski (1781-1852), l'auteur célèbre de l'« Histoire de la Littérature polonaise », et certains autres. La rédaction de cette encyclopédie de la pensée polonaise au XIXe siècle est composée de MM. Ignacy Chrzanowski, Henryk Galle et Stanislaw Krzeminski. Ces trois noms nous sont une garantie. Ils nous garantissent d'abord que le travail sera conduit avec beaucoup de zèle et une conscience scrupuleuse. Ils nous garantissent encore une grande érudition, surtout dans les choses d'histoire et de philologie. Mais ils ne nous garantissent pas tout. Il ne nous garantissent

pas le choix des fragments à reproduire au point de vue de l'art. Je crains surtout pour l'avenir, quand l'heure viendra de fouiller le bagage précieux qu'apporte avec elle la littérature moderne. Et le manque parmi les rédacteurs d'un critique artiste, homme de goût et de sentiment, m'inquiète.

MEMENTO. — Volumes reçus. Marion : *Zycie,* Gebethner i Wolff. — Janusz Korczak: *Koszalki-Opalki,* Ksiegarnia Powszechna. — Le même : *Dziecko Salonu,* ibid.

MICHEL MUTERMILCH.

VARIÉTÉS

Bilitis, Aphrodite et le Temple de Gnide. — L'Exposition Fragonard à « l'Artistique » de Nice.

Bilitis, Aphrodite et le Temple de Gnide. — L'irrévérencieuse et ridicule suite de romans antiques venus après *Aphrodite* comble déjà, s'il se peut, les fosses de l'oubli ; on ne recommence pas impunément ce qui est bien fait. *Aphrodite* rappelait déjà *Salammbô,* de façon assez lointaine ; mais s'est-on avisé jamais que M. Pierre Louys procédait nettement du doctrinaire auteur de *l'Esprit des Lois?* C'est dans un opuscule vieillot que la ressemblance s'apercevrait, se sentirait, — qu'elle éclaterait toute : *le Temple de Gnide.*

L'idée d'un conte est souvent peu de chose ; elle est mise en valeur par le charme de l'expression. M. Louys excelle à conter, parce qu'il est passé maître dans les souplesses et les élégances du langage. On ne peut donc faire un reproche à cet écrivain d'avoir tiré l'idée seulement d'une assez grande partie de son œuvre d'un opuscule de Montesquieu, lequel apparaît, en effet, comme son schéma très net, surtout si l'on considère qu'œuvre et opuscule procèdent de la même qualité d'inspiration luxurieuse. *Le Temple de Gnide,* d'ailleurs, n'est-ce pas le temple d'*Aphrodite?* Et la langueur de pareils rythmes ne nous est-elle pas bien connue ?

Mitylène est la capitale de Lesbos ; c'est la patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Muses, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuse à elle-même, trouvant des ennuis dans ses charmes, elle hait son sexe et le cherche toujours. « Comment, dit-elle, une flamme si vaine peut-elle être si cruelle ? Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues que quand tu t'irrites »... (1).

Voilà du Montesquieu où nous nous complaisons, certes, comme à du Pierre Louys ; cette prose cadencée, sauf qu'elle est entachée d'un

(1) Montesquieu, Œuvres, vol. 2, p. 329, éd. Hachette. Il est d'ailleurs facile de retrouver tous les passages cités dans les quelques pages qui composent *le Temple de Gnide.*

peu de préciosité, se rapproche aussitôt dans notre mémoire de telle stance où Bilitis s'éplore auprès de Mnasidika. Et ce soupir embrasé, ne le prêteriez-vous pas à quelqu'une des héroïnes ordinaires de M. Louys? « Grande Vénus, laisse brûler les femmes de Lesbos d'un feu légitime; épargne à la nature humaine tant d'horreurs. » A ces « horreurs », Montesquieu n'hésite pas à s'attarder durant plusieurs pages ; il est vrai que M. Louys l'a dépassé de bien loin encore, l'a dépassé... de toute son œuvre aimable et dépravée.

L'imitation, cependant, n'est pas formelle; elle résulte de la similitude des thèmes : les sujets et le ton familiers à M. Louys, la hardiesse des situations, et la gaze arachnéenne, souple, de ces mots qui les peignent et les voilent à la fois, se reconnaissent et se retrouvent partout ici sans qu'on puisse jamais conclure au décalque. Nous pourrions considérer les lignes qui suivent comme un poème en prose tiré des *Chansons de Bilitis :*

> Où croyez-vous que je trouvai l'amour? Je le trouvai sur les lèvres de Thémire; je le trouvai ensuite sur son sein; il s'était sauvé à ses pieds, je l'y trouvai encore; il se cacha sous ses genoux, je le suivis, et je l'aurais toujours suivi si Thémire, toute en pleurs, Thémire irritée ne m'eût arrêté. Il était à sa dernière retraite : elle est si charmante qu'il ne saurait la quitter. C'est ainsi qu'une tendre fauvette, que la crainte et l'amour retiennent sur ses petits, reste immobile sous la main avide qui s'approche, et ne peut consentir à les abandonner.

Seul ici le mot *tendre*, désuet et un peu usé, n'eût pas été employé par le poète moderne.

Ces citations, et, d'ailleurs, j'y insiste, tout le reste du petit roman, suffirait à démontrer que M. Louys, loin d'avoir créé un genre, l'a seulement rénové.

Ailleurs encore nous découvrirons nettement le germe, et le titre, de ce conte charmant : *Une volupté nouvelle*, dont la philosophie légère et dandyste exprime, on s'en souvient, que la cigarette est le seul progrès réel depuis l'antiquité, si on considère, comme le veut l'auteur, que les seules voluptés importent aux fragiles mortels :

> Je suis né à Sybaris, où mon père Antiloque était prêtre de Vénus. *On ne met point dans cette ville de différence entre les voluptés et les besoins*, on bannit tous les arts qui pourraient troubler un sommeil tranquille ; *on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles...* (1).

Encore n'est-ce point tout. On sait par quelle agréable supercherie M. Louys fit passer pour traduites du grec ses *Chansons de Bilitis;* la préface de ce livre développait l'imaginaire et séduisant récit de leur récente découverte dans un tombeau. Plusieurs lecteurs s'y

(1) *Ibid.*, p. 327.

trompèrent, et même autant vaut dire tous, puisqu'un grécisant du Collège de France (c'est M. Louys lui-même qui nous l'apprit dans un *Mercure* de ce temps-là) répondit à l'envoi du livre, ne voulant pas se laisser distancer par le jeune et fantaisiste traducteur, qu'il avait déjà lu dans le texte les odes de la poétesse. Le *Mercure* voulut bien taire le nom de l'imprudent. Cependant, qu'avait fait M. Louys, sinon un nouvel emprunt au *Temple de Gnide*, dont voici les premières lignes :

Préface du traducteur. — Un ambassadeur de France à la Porte ottomane, connu par son goût pour les lettres, ayant acheté plusieurs manuscrits grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces manuscrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction.

Peu d'auteurs grecs sont venus jusqu'à nous, soit qu'ils aient péri dans la ruine des bibliothèques, ou par la négligence des familles qui les possédaient.

Nous recouvrons de temps en temps quelques pièces de ces trésors. *On a trouvé des ouvrages jusque dans les tombeaux de leurs auteurs...*

Le procédé, les circonstances, les moyens d'illusion se retrouvent les mêmes chez les deux écrivains.

Les lecteurs de ces lignes connaissent les livres de M. Pierr Louys ; un petit nombre a un souvenir aussi précis du court roman d Montesquieu. Ce semble d'ailleurs assez juste ; les livres de l'écrivain moderne sont plus savoureux que la bluette de Montesquieu ils répondent surtout davantage à notre sensibilité. L'agrément e l'art du *Temple de Gnide* sont cependant incontestables et son originalité dut être grande à l'époque où il parut.

On trouve chez Montesquieu, à propos d'originalité, cette phras qui devient ici aiguë comme une épigramme envoyée, par-delà deu siècles, à son compilateur futur : « Les livres anciens sont pour le auteurs, les nouveaux pour les lecteurs (1) .»

Peut-on parler plus justement et, — prématurément, il est vrai,— avec plus d'à-propos ? Mais le trait, au passage, ne blesse-t-il pas u peu l'archer, si l'on songe que Dufresny et Lesage fournirent l'idée et le plan des *Lettres Persanes* ? Montesquieu n'a pas manqué d s'atteindre encore, en dirigeant son trait sur les Pierre Louys d de l'avenir, quand il écrivit : « Un ouvrage original en fait toujour construire cinq ou six cents autres : les derniers se servent des premier comme les géomètres se servent de formules (2). »

Mais arrêtons ces arguties. En l'espèce il s'agit seulement de sa

(1) *Pensées diverses*, ibid., p. 256.
(2) *Ibid.*, p. 458.

voir imiter et M. Louys, autant que son modèle lui-même, emploie des procédées assez estimables, qui paraissent bien timides à côté de ceux dont usèrent, par exemple, Musset et d'Annunzio. N'a-t-on pas relevé chez ces poètes des phrases, des chapitres, des scènes, des fragments entiers d'ouvrages empruntés de tous côtés, de l'auteur le plus inconnu au plus notoire?

ROGER FRÈNE.

§

L'Exposition Fragonard à « l'Artistique » de Nice. — Grasse, la ville natale de Fragonard, verra prochainement se dresser au soleil de l'une de ses places le monument du délicieux artiste. Ç'a été pour le Cercle artistique de Nice l'occasion d'organiser une exposition qui, disons-le tout de suite, a pleinement réussi et présente un réel intérêt par la qualité et l'importance des envois.

L'exposition comprend une centaine de numéros, gravures, sépias, pastels ou peintures, qui ont été fort adroitement disposés dans le grand salon du Cercle.

Sur le panneau central j'admire tout d'abord *le Pacha*, appartenant au docteur Jean Charcot. Cette merveilleuse toile a figuré dernièrement à la section des peintres provençaux de l'Exposition coloniale de Marseille. C'est un morceau de maître, d'une chaleur de ton, d'une transparence et d'une virtuosité extraordinaires. A le regarder, on comprend le mot de Mauclair : « Il n'y aucune distance entre la pensée de Fragonard et sa main. »

En regard du tableau, voici l'esquisse, ou plutôt le projet du *Pacha*. On se demande pourquoi Fragonard a, dans la toile, supprimé les deux figures du fond, deux turcs qui, par un rideau soulevé, dévisagent curieusement la nouvelle venue qu'on amène au Pacha. Peut-être a-t-il jugé que ces figures dispersaient l'intérêt.

Tout près, une autre excellente peinture : *l'Heureux ménage* (à Mme E. Stern), pièce d'intimité rappelant le sentiment des petits maîtres flamands que Frago affectionnait.

Sur le même panneau, deux gracieux petits *portraits* de femme (à M. H. de Rothschild). Puis une assez grande toile, *l'Attente du Lavement* (au prince Demidoff), exquise demi-nudité ; *Au Sérail* (envoi de M. G. de Bévotte) ; *la Ville de Marseille protégée par Mercure*, panneau décoratif appartenant au musée de Marseille, et qui est traité avec ce sens du mouvement si remarquable dans la moindre des œuvres de Fragonard.

Citons encore *la Leçon de musique*, sépia bien connue (à M. de Rothschild) ; divers envois de M. Emile Ricard, de Marseille : *la Fontaine d'Amour*, superbe composition, un peu sèche de contour, mais d'un surprenant élan ; *les Parques*, qui se ressentent du séjour en Italie ; *le Suppliant*.

Plus loin un portrait présumé de Mme Fragonard, d'une touche franche et sûre; puis une délicieuse esquisse du *Sacrifice de la Rose*, d'une légèreté et d'un charme incomparables : « Voilà bien, dis-je à Jules Chéret, qui s'extasiait avec moi, voilà bien celui que les Goncourt ont appelé un accoucheur de songes avec une palette de nuages. » Or, renseignements pris, il paraît qu'on n'est rien moins que sûr de l'authenticité de cette esquisse. Tant pis! Elle n'en est pas moins admirable et digne de Frago. Donc elle est de lui.

Parmi les perles de cette Exposition, il me faut nommer encore un *Paysage* délicat et vaporeux ; une réplique du *Chiffre d'Amour* (à M. Lionel des Rieux) ; deux merveilleux pastels, figurant des jeux d'amants enlacés (à M. Henri de Rothschild); une étude de vieillard (musée d'Aix-en-Provence), etc...

Ajoutons à ces pièces de premier ordre une quinzaine de toiles d'un intérêt moindre et d'une authenticité plus que douteuse, de nombreuses gravures, les belles pointes sèches exécutées par Marcellin Desboutin d'après les Fragonard de Grasse, que la famille Malvilan vendit récemment et qui figurent aujourd'hui dans la collection Pierpont Morgan.

Parmi les peintures, je signalerai en outre, et pour la curiosité du fait, un minutieux petit portrait en pied de *Lamartine* adolescent. Au premier abord l'assemblage de ces deux noms : Fragonard et Lamartine, étonne comme un anachronisme. Puis, en comparant les dates, on s'aperçoit qu'en 1806 le poète des *Harmonies* avait 14 ans et que par conséquent il n'y avait rien d'impossible à ce qu'il eût été peint par Fragonard l'année de sa mort. Ce petit portrait est remarquablement dessiné, mais ce n'est ni la fougue ni la virtuosité du peintre ordinaire de la Guimard, et je ne crois pas qu'il puisse lui être attribué.

Il me faut terminer en félicitant chaleureusement la commission de « l'Artistique », présidée par M. J. Saqui, du grand effort qu'elle vient de faire en organisant cette Exposition, où s'atteste glorieusement la maîtrise française en la personne du divin Frago, enfant de la Provence et fils de son clair soleil.

ALFRED MORTIER.

LA CURIOSITÉ

Première vente R. d'Yanville : Faïences et Porcelaines anciennes. — Deuxième vente R. d'Yanville : Ivoires, Bronzes, Emaux, Marbres et Pierres sculptés, Tapisseries. — Collection Armand Queyroi : Emaux, Sculptures en marbre et en pierre, Tableaux anciens. — Collection George Viau : Tableaux modernes. — Vente Kotschoubey. — Memento.

Si j'ai délaissé durant assez longtemps cette chronique de la Curiosité, c'est que, en vérité, les ventes auxquelles nous assistions n'of-

fraient qu'un maigre intérêt. Il fallait attendre la vraie saison. Et celle-ci commence à peine.

C'est Me Paul Chevallier, qui l'a inaugurée, le 20 février, avec la **Première Vente** de la **Collection R. d'Yanville.**

Cette collection de Faïences et Porcelaines anciennes pouvait compter parmi les plus belles et les plus complètes que l'on puisse voir. Ceux qui l'ont admirée dans son ensemble et dans ses détails en garderont un savoureux souvenir. Pour réunir une pareille série, remarquable par le nombre, la variété et la rareté des pièces, où toutes les manufactures étaient représentées, M. d'Yanville avait dû montrer autant de goût que de patience.

Cette vente produisit 276.054 fr. La plus forte enchère, 42.500 fr., est allée à un buste du roi Louis XV, en porcelaine tendre de Mennecy, adjugé à M. Zélikine. En 1887, à la vente Turgot, ce même buste n'avait été payé que 700 fr. ! Une autre enchère importante, 25.000 fr., fut mise par Mme Alain et par M. Pape sur une tasse de Mennecy, avec soucoupe et plateau présentoir. Deux grandes bouteilles de Nevers, avec personnages et ornements dans le goût chinois, montèrent à 18.500 fr. et échurent à M. Zélikine. C'est encore à M. Zélikine que revint, pour 6.450 fr., une paire de cache-pots portant la marque de la manufacture de Chantilly et la date de 1786. Toutes les autres pièces se vendirent à des prix fort honorables.

M. R. d'Yanville ne se borna pas à collectionner des faïences et des porcelaines. S'il eut pour celles-ci une particulière prédilection, ses penchants le portaient aussi vers tous les objets de curiosité. Ivoires, émaux, bronzes, étains, fers, bois sculptés, marbres, pierres, terres cuites, meubles, tapisseries ne le laissèrent pas indifférent. De tous ces objets, M. d'Yanville forma une collection qui vient également d'être dispersée par M. Chevallier. Cette **Deuxième Vente** eut lieu les 27 et 28 février et donna la somme de 340.881 fr.

Un groupe en cuivre battu, avec traces de dorure, fit 51.000 fr. Il représentait la Vierge portant l'enfant Jésus; la Vierge est assise sur un siège en cuivre champlevé et émaillé, travail de Limoges du XIIIe siècle. M. Zélikine paya 7.000 fr. une châsse en forme de maison, en cuivre champlevé et émaillé, XIVe siècle. En 1890, à la vente Ducatel, cet objet avait été adjugé 860 fr. C'est dire combien les émaux de Limoges de la belle époque sont devenus chers depuis quelques années. Nous en avons ici la preuve; nous l'aurons plus frappante encore par la vente Queyroi, analysée plus loin.

Parmi les sculptures de la collection Yanville, je retiens un groupe en pierre sculptée et peinte, la Vierge debout, vêtue d'une ample draperie, allaitant l'enfant Jésus, travail du XIVe siècle. M. Paulme, l'expert, en offrit 16.500 fr. bien que, dans cette œuvre, tout ne fût pas d'une beauté parfaite. Enfin, M. Ducrey paya 12.000 fr. une

tapisserie du temps de Louis XIV, avec personnages vêtus à l'antique prenant une collation dans la campagne.

Nous voici à la **Vente Queyroi**, également dirigée par Me Chevallier, avec MM. Mannheim et Féral comme experts.

De son vivant, M. Armand Queyroi prenait soin du musée de Moulins. Peintre et graveur, il aimait les arts et, surtout, il aimait les objets d'art, comme en témoigne sa collection d'émaux, de faïences, de sculptures et de tableaux anciens. M. Queyroi était, me semble-t-il, un amateur de l'ancienne école. J'imagine qu'il ne disposait pas d'énormes ressources. Son mérite était de chercher les occasions avec patience et de n'acheter qu'à bon escient. Il fut d'un temps, d'ailleurs, où ces qualités suffisaient. Aujourd'hui, il importe essentiellement d'avoir des capitaux considérables. Les amateurs, aujourd'hui, sont des spéculateurs. Ils ont du goût et des lumières, certes, mais ils n'en ont que parce que c'est indispensable pour faire valoir leur argent. Ce goût et ces lumières sont assez bornés, au surplus ; ils ne s'étendent guère qu'à ce qui touche le dix-huitième siècle et à ce que le snobisme proclame digne d'intérêt.

En ce moment, on prête beaucoup d'intérêt aux émaux de Limoges. La collection Queyroi on comprenait un peu plus d'une trentaine. Aussi, tous ont-ils été très disputés. M. Zélikine a donné 41.000 fr d'une plaque en émail de couleur, par Monvaerni. En vérité cet émailleur fut un admirable artiste. Ses œuvres, outre qu'elles expriment un sentiment profond et délicieux, se distinguent par une composition habile et serrée, par un coloris à la fois discret et somptueux. L'ensemble est d'une incomparable richesse et tous les détails sont charmants. Cette plaque de la collection Queyroi, qui représente une Adoration des Mages, avec fond de paysages, est une des plus belles pièces émaillées que l'on puisse rencontrer. Une autre plaque de l'atelier de Monvaerni, également fort belle, ne fit que 4.500 francs. Elle fut adjugée à M. Zélikine, qui se rendit encore acquéreur, pour 12.000 francs, d'une crosse en cuivre champlevé, émaillé et doré et, pour 7.700 francs, d'une petite châsse du XIIIe siècle en forme de maison. Le même acheteur paya 8.800 francs une plaque rectangulaire du XIIIe qui, en 1868, à la vente Germeau, n'avait monté qu'à 128 francs. Trois assiettes en grisaille, par Pierre Reymond, firent 1.950 francs. Les enchères s'arrêtèrent à 300 francs pour une plaque en émail de couleurs de l'atelier Couly II Noylier, et à 102 francs pour une plaque en grisaille de l'atelier des Laudin.

Les émaux n'étaient pas la seule richesse de la collection Queyroi. On remarquait une tête de femme en pierre sculptée avec traces de peinture, vraiment splendide d'expression. M. Fernandez en offrit 6.000 francs et M. Bouet 3.500 francs d'un petit buste de pèlerin également très expressif.

Je ne m'arrête pas aux tableaux anciens : s'ils avaient quelque intérêt, ils présentaient, dans le dessin, des défauts trop flagrants. Les deux grisailles, par Chardin, — un faune, une nymphe, des enfants et des chèvres, — étaient, au contraire, deux petites merveilles. Un amateur les paya 33.000 francs. L'ensemble de la vente Queyroi produisit 276.000 francs.

On peut affirmer que **M. George Viau** avait fait preuve d'une grande clairvoyance dans la formation de sa collection de peintures modernes. Dès la première heure, M. Viau fut un fervent de l'Impressionnisme, mais il sut choisir parmi les peintres de cette école. Il montra mieux qu'un flair d'artilleur en achetant à Boudin, à Lépine, à Carrière, à Monet, à Cézanne, à Pissarro, à Renoir, à Sisley, — c'est-à-dire aux plus originaux des Impressionnistes. Sa récompense — je ne parle que de sa récompense d'ordre matériel — est qu'il vient de vendre sa collection 519.900 francs.

Citons quelques prix parmi les plus élevés : Carrière, *Portrait de Mme Carrière*, 7.300 francs ; Cézanne, *Paysage d'été*, 14.200 francs ; *Fruits*, 19.000 francs ; Monet, les *Glaçons, effet de crépuscule*, 17.000 francs ; Berthe Morisot, *Jeune fille au corsage rouge*, 14.000 francs ; Pissarro, *la Cueillette des pois*, 6.000 francs ; Renoir, *Ingénue*, 25.000 francs ; *la Tonnelle*, 26.000 francs ; Sisley, *l'Inondation*, 10.000 francs ; Gauguin, *Paysage de Bretagne*, 1.600 francs ; Daumier, *le Drame*, 28.100 francs ; Delacroix, *Esquisse pour la Justice de Trajan*, 7.250 francs.

Enfin, je dirai quelques mots de la **Vente Kotschoubey**. M. B. Kotschoubey possédait en Russie une propriété où il avait assemblé de précieux objets qui lui venaient de ses ancêtres, ou qu'il avait achetés lui-même. Mais, depuis quelques années, la Russie connaît tous les charmes des « pogromes », c'est-à-dire des massacres et des pillages intermittents. Le Peuple, de temps en temps, a ses nerfs ; le Peuple parfois se met en colère ; il n'épargne ni les gens ni les choses. L'Art et les objets d'art ne trouvent pas grâce devant lui ; il faudra sans doute quelques siècles encore d'éducation avant que le Peuple comprenne que c'est un crime irréparable d'incendier ou de briser les plus belles œuvres des générations. Donc, un jour de « pogrome », la propriété de M. Kotschoubey fut mise à sac et ses collections furent victimes de la rage populaire. L'an dernier, Me Lair-Dubreuil dispersa les porcelaines rares qui avaient échappé, par miracle, à cette rage stupide. Ces jours-ci, c'est également Me Lair-Dubreuil qui a mis aux enchères les objets divers réparés avec un soin parfait par des spécialistes. Malgré leurs restaurations ces objets d'art furent très disputés. La recette fut de 176.000 francs.

Memento. — La prochaine fois je parlerai longuement de la collection Chappey, qui comportera d'ailleurs plusieurs ventes. La première a com-

mencé le 11 mars et s'est terminée le 15. Les autres auront lieu en avril, mai et juin. Cette collection Chappey ménage aux amateurs de précieuses jouissances.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Jacques Bainville : *Bismarck et la France*, d'après les mémoires du prince de Hohenlohe ; Nouvelle librairie nationaliste. 3 50

Philippe Gonnard : *Les Origines de la Légende Napoléonienne* ; Calmann Lévy. 7 50

Georges Lenôtre : *Les Massacres de Septembre ;* Perrin. 3 50

Charles Nicoullaud : *Mémoires de la Comtesse de Boigne. I. 1781-1814 ;* Plon. 7 50

Marcel Thibault : *La Jeunesse de Louis XI (1423-1445) ;* Perrin. 7 50

Littérature

Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau, II. 1906; Genève, Jullien. » »

Jacques Boulenger : *Les Dandys ;* Ollendorff. 5 »

Pierre Lasserre : *Le Romantisme français ;* « Mercure de France ». 7 50

Pierre de Ronsard : *Livret de Folastries*, augmenté d'un choix de pièces d'expression satyrique et gauloise. Notice et notes par Ad. van Bever, portrait de Ronsard ; « Mercure de France ». 3 50

Philosophie

Camille Hémon : *La Philosophie de M. Sully-Prudhomme ;* Alcan. 7 50

Poésie

L. R. Amiel : *Sonnets ;* Lemerre. 3 50

Mlle A. Berthet : *Les Voix de la Forêt ;* Bibliothèque génér. d'éd. 3 50

Baron de Bideran : *Les Portes du Sommeil ;* Sansot. 3 50

Prosper Dor : *Stellaires ;* Sansot. 3 50

Gaston Syffert : *Les Brumes de la vie ;* Roubaix, « Le Beffroi ». 3 50

Psychologie

Dr Paul Sollier : *Essai critique et théorique sur l'Association en psychologie ;* Alcan. 2 50

Publications d'art

François Benoît : *Blake le Visionnaire (1587-1827) ;* Laurens. 12 »

Georges Lanoë : *Histoire de l'Ecole de paysage ;* Nantes, Soc. Nantaise. 7 »

Questions coloniales

Carl Siger : *Essai sur la Colonisation;* « Mercure de France ». 3 50

Dr Vandenbossche : *Pe Tichi. Deuxième campagne de Chine ;* Stock. 3 50

Questions militaires

Joseph Grabowski : *Mémoires militaires ;* Plon. 3 50

Questions religieuses

Paul Franche : *Le Légende dorée des Bêtes ;* Perrin. 3 50

Quilicus Albertini : *Chercheur d'Amour;* Plon. 3 50

Gustave Amiot : *Femme de peintre ;* Calmann Lévy. 3 50

J.-M. Barrie : *Margaret Ogilvy, par son fils*, trad. de Robert d'Humières ; « Mercure de France. » 3 50

A. de Bersaucourt : *Au delà du cœur ;* Vic et Amat. 3 50

Albert Boissière : *Le Scandale de la rue Boissière ;* Flammarion. » »

Alfred Capus : *Histoires de Parisiens ;* Fasquelle. 3 50

Maurice des Ombiaux : *Io-Ié, bec de lièvre ;* « Association des écrivains belges. » 3 50

Claude Farrère : *L'Homme qui assassina ;* Ollendorff. 3 50
Maxime Formont : *Les Mauvaises maîtresses ;* Lemerre. 3 50
Henry Gréville : *Le Roi des Milliards ;* Plon. 3 50
Istivie et Singuerlet : *La Tourbe ;* Chevalier Rivière. 2 50
Dr Henry Labonne : *La Belle fille d'Yssoldun ;* Issoudun, Léry. 2 50
Maxence Legrand : *La Fille de Caïphe ;* Sansot. 3 50
Marylie Markovitch : *Le Dernier Voile ;* Ollendorff. 3 50
J. Marni : *Pierre Tisserand ;* Ollendorff. 3 50
Henry Roujon : *Au milieu des hommes ;* Rueff. 3 50
Valentine de Saint-Point : *Un Inceste ;* Messein. 3 50
Guy de Téramond : *Une maîtresse Juive ;* Méricant. 3 50
Léon de Tinseau : *La Clef de la Vie ;* Calmann-Lévy. 3 50
Léon Tolstoï : *Pourquoi?* trad. de Halpérine-Kaminsky ; Juven. 3 50
Maurice de Waleffe : *La Madeleine amoureuse ;* Fasquelle. 3 50
Léon Wauthy : *La Facile liaison ;* « L'Education artistique. » 1 25

Sociologie

P. Arminjon : *L'Enseignement, la Doctrine et la Vie dans les Universités musulmanes d'Egypte ;* Alcan. 6 50
D. Draghicesco : *Le Problème de la Conscience ;* Alcan. 3 75
Jules Hoche : *Une Œuvre de Salut public ;* Douville. » 50
Cl Mathieu : *L'Ancien régime en Lorraine et Barrois ;* Champion. 7 50
D. Staars : *La Femme Anglaise et son Evolution psychique ;* Maloine. 7 50
Ed. Tallichet : *La Question de la paix et sa solution ;* Alcan. » »

Voyages

A. Maufroid : *Du Mexique au Canada ;* Theuvenin. »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Victor Remouchamps. — M. Jules de Gaultier et M. Dastre. — Une ode à Napoléon. — Carducci en Autriche. — Léopardi et l'*Hymne à Satan.* — Le « premier » portrait de William Shakespeare. — *Cœnobium.* — Le père des Trois 8. — Le timbre magique. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Mort de Victor Remouchamps. — Le poète Victor Remouchamps vient de mourir, à peine âgé de quarante-cinq ans.

Non seulement la littérature belge d'expression française perd en lui un de ses plus fervents défenseurs, mais aussi un écrivain d'un talent très personnel, un styliste d'une souplesse et d'une pureté remarquables, un poète avant tout soucieux d'Art et de Beauté.

Chantre incomparable de l'Ame et du Rêve, métaphysicien lyrique épris des plus hautes manifestations de l'esprit, sa collaboration fut recherchée par les meilleures Revues belges et françaises, et, dernièrement encore, nous pûmes admirer, de lui dans le tome VI de *Vers en prose* (juin-août 1906), trois poèmes en prose des plus fièrement martelés, empreints de la plus noble ferveur, de l'art le plus pur.

Il publia en outre deux volumes : *les Aspirations*, 1893 ; *Vers de l'âme*, 1893. Malheureusement ces poèmes de merveilleuse beauté, quintessence du Rêve, ne furent tirés qu'à un nombre restreint d'exemplaires. Ses amis seulement — dont la plupart des littérateurs actuels — connurent ces beaux recueils faits de fleurs rares et immortellement mélancoliques.

Son œuvre, tout d'amertume et de bonté, lui réservera une place enviable dans la poésie contemporaine, et ceux qui connurent de près cet artiste exquis lui garderont un souvenir ineffaçable.

Combien prématurément se réalisa pour lui le suprême espoir qu'il chanta en cette poignante strophe :

« Je ne sais plus me bercer d'illusion. Mon âme crie vers une splendeur définitive ; mon âme attend, au long des heures vaines, le géant profond qui la terrasse ; mon âme est ivre de savoir — et saurait humblement.

« Aucun écho suprême n'arrive ; l'au-delà ne veut pas éclater... »

§

M. Jules de Gaultier et M. Dastre. —Notre collaborateur M. Jules de Gaultier nous prie d'insérer la lettre suivante :

Cher Monsieur,

J'ai recours à la publicité du *Mercure de France* pour rectifier, en ce qui me concerne, certaines allégations entièrement erronées contenues en deux articles de M. Dastre, publiés dans la *Revue des Deux Mondes* des 1er janvier et 1er février derniers. Cette rectification sera en même temps une protestation contre un procédé de discussion qui ne manquera pas de paraître au public intellectuel, comme à moi-même, contraire à toutes les traditions scientifiques. Ce procédé consiste à imputer à un écrivain, philosophe ou savant, des opinions qu'il n'a jamais émises, pour infirmer ensuite aisément la doctrine ou les prétentions imaginaires qu'on lui a gratuitement attribuées. L'interprétation la moins défavorable qui puisse en être faite est de supposer que M. Dastre, au cours des deux articles que je viens d'énoncer, juge constamment d'une théorie qu'il ignore comme s'il en avait connaissance. C'est le point de vue que j'adopterai ici. Toujours est-il que ses deux articles constituent un travestissement complet des théories biologiques de M. Quinton que je tiens à honneur d'avoir un des premiers exposées ici même dans leur teneur scientifique, pour en tirer ensuite des conclusions particulières relatives à l'emploi de l'idée d'évolution en philosophie (1).

Dans son article du 1er janvier, M. Dastre affirmait de la façon la plus catégori[que] que l'idée d'évolution était niée par « l'école nouvelle » et, sous ce terme, il désignait M. Quinton lui-même et ses commentateurs, au rang desquels il me plaçait. Formulant les conclusions qu'il attribuait à cette « école », il énonçait : « Et il résulte de tout cela qu'au lieu de faire bon ménage avec l'instabilité des formes anatomiques, la fixité du fonds vital en devient, au contraire, la négation. Celle-ci détruit celle-là et subsiste seule comme règle et comme loi. Le transformisme s'écroule. L'évolution disparaît, elle n'est plus qu'une erreur monumentale de l'esprit humain. » Dans une lettre adressée à M. le Directeur de *la Revue des Deux Mondes* je désavouai l'attribution qui m'était faite par M. Dastre d'une opinion exactement opposée à celle que j'avais formulée et j'expliquai, avec textes à l'appui, que, loin de nier l'évolution des formes vivantes, la thèse de M. Quinton et l'exposition que j'en ai donnée *nécessitent* l'évolution de formes vivantes comme moyen employé par la vie, c'est-à-dire par la cellule, pour maintenir autour d'elle les conditions de son haut fonctionnement. Cette lettre, dont j'avais demandé la reproduction intégrale dans *la Revue des Deux Mondes*, fut livrée à M. Dastre, qui en dépeça quelques passages et crut me donner satisfaction en reconnaissant son erreur sur ce point particulier. Mais au cours de ce nouvel article, comme au cours du précédent, M. Dastre tendait à propager une légende qu'il m'est impossible de laisser s'accréditer sans en dénoncer le caractère absolument fantaisiste, une légende selon laquelle les théories biologiques de M. Quinton se confondraient avec des découvertes de Claude Bernard datant de plus de trente années.

« C'est tout à fait vainement, dit M. Dastre, que certaines personnes, philosophes et hommes de lettres, dont ce n'est point le métier de connaître la physiologie, ont tenté de nous présenter la fixité vitale, l'unité vitale de Claude Bernard, comme une découverte d'hier, due à quelqu'un de leurs amis », et il voulait, à l'égard de cette tentative, me mettre hors de cause. J'aurais reconnu, ainsi que ne pouvait manquer de le faire tout esprit de bonne foi, que le fixisme physiologique est, comme l'évolution morphologique, « une notion tombée dans le domaine public ». Or M. Dastre fait naître ici une équivoque à laquelle je ne puis me prêter. J'ai adressé déjà, dans le but de la dissiper, une seconde lettre à *la Revue des Deux Mondes ;* j'en

(1) *Une signification nouvelle de l'Idée d'évolution*, 1er et 15 [...]n 1905.

demandais l'insertion dans le numéro du 1er mars. Cette lettre n'a pas été publiée. C'est là encore un procédé, en matière de discussion d'idées, dont je ne sais si je dois l'imputer à M. Dastre ou à *la Revue des Deux Mondes*, mais dont j'abandonne à l'opinion publique, dans l'un ou l'autre cas, le soin de faire justice. Ce qui suit est, en partie, la reproduction de cette seconde lettre. Les lecteurs du *Mercure de France* y rencontreront des notions qui leur sont déjà familières. Ils voudront bien m'excuser de les rappeler en raison de l'intérêt de probité scientifique qui est ici en jeu.

Aux aveux que me prête M. Dastre, je répondrai donc ceci. S'il s'agit du fixisme physiologique au sens de Claude Bernard, je n'ai pas à reconnaître que cette notion est tombée dans le domaine public, n'ayant jamais eu là-dessus d'autre pensée. S'il s'agit, au contraire, de la fixité vitale, de la conception de la vie animale comme phénomène fixe, telle qu'elle s'exprime dans les lois de constance de M. Quinton, j'ai donné (1) et je continue de donner cette notion comme entièrement nouvelle. Les deux articles de M. Dastre tendent à identifier sous le couvert d'une même dénomination ces deux notions, celle de Claude Bernard, celle de M. Quinton; ceci me force à affirmer de nouveau qu'elles sont entièrement différentes. Le fixisme physiologique désigne l'identité de composition présentée par la cellule, en quelques formes vivantes, d'ordre animal ou végetal, qu'on la considère. Il désigne encore l'identité des actes réalisés par la cellule — chez les plantes et les animaux — dans l'ordre de la digestion, de la respiration, de la sensibilité, de la nutrition. Voici le fonds vital identique, reconnu par Claude Bernard parmi la diversité considérable des manifestations biologiques. Toute autre, et sans aucune analogie, est la conception de la vie comme phénomène fixe apportée par M. Quinton avec ses lois de constance. La nouveauté de ce point de vue réside en ceci : M. Quinton suppose que la vie, — lisez la cellule vivante — est apparue sur le globe sous l'empire de conditions définies, notamment de température, de milieu chimique, et de degré de concentration moléculaire des éléments composant ce milieu chimique. Les conditions définies qui ont accompagné la genèse de la cellule sont aussi, selon la théorie, les plus favorables au haut fonctionnement de cette cellule. Or, M. Quinton remarque que ces conditions du milieu extérieur se modifient au cours des âges, la température s'abaissant, les mers primitives où la cellule est apparue voyant diminuer leur degré de concentration, le milieu aérien rencontré sur les continents émergés n'offrant plus, au contact immédiat de la cellule, les éléments chimiques renfermés et dosés dans le milieu marin. Si la cellule accepte ces changements du milieu extérieur, elle va pâtir et son activité va diminuer. Mais il arrive précisément que la cellule n'accepte pas dans tous les cas ce changement; il arrive qu'on la voit prendre des mesures de préservation. Cette réaction de la cellule contre le changement du milieu extérieur s'exprime en l'invention d'un organisme où des cellules associées se réfugient et reconstituent, en vase clos, un milieu intérieur pareil au milieu originel, où elles retrouvent les mêmes conditions thermiques, chimiques, osmotiques qu'elles avaient rencontrées dans le milieu extérieur originel. A chaque modification du milieu extérieur (abaissement graduel de la température, par exemple) la cellule vivante répond par un remaniement du plan organique, et ce remaniement, qui entraîne transformation des formes animales, est toute l'evolution. Celle-ci nous livre, sous ce jour, sa signification. La vie évolue sous la menace d'un danger, le transformisme est une réplique à l'hostilité croissante du milieu. C'est ce fait que j'ai résumé en ces termes : « Au changement continu du milieu extérieur qu'elle ne peut empêcher et qui la domine, elle (la vie) répond par un changement des appareils organiques où elle s'enferme, et, en vue de son immobilité, compense, par le changement qu'elle détermine, le changement qu'elle subit. »

Tous les esprits de bonne foi reconnaîtront qu'entre cette conception et la loi de constitution morphologique des organismes de Claude Bernard, il y a une différence absolue. Cette différence, M. Dastre l'a déjà reconnue. « La fantaisie morphologique, contenue par la soumission aux lois du fixisme, libre dans la limite de ces lois, voilà, dit-il, la solution de Claude Bernard et des physiologistes... ». « On remarquera, ajoute-t-il, que cette loi de la constitution morphologique des organismes n'a point la prétention *d'expliquer* la genèse des formes vivantes : comme elle est impliquée dans toutes, il semble a priori difficile qu'elle puisse rendre compte d'aucune en particulier ». A cette contrainte limitée imposée à la fantaisie morphologique par

(1) Article déjà cité du *Mercure de France* des 1er et 15 juin 1905.

le fixisme physiologique, M. Quinton en ajoute une autre beaucoup plus étroite, celle qui est imposée par la modification du milieu, et cette contrainte nouvelle *explique* dans ses grandes lignes *la genèse des formes vivantes*. Telle est la différence qui existe entre la théorie de Claude Bernard et celle de M. Quinton, différence qui ne constitue pas une contradiction des vues de Claude Bernard, mais un progrès, et d'une importance considérable dans la voie ouverte par ce grand savant.

J'oppose donc aux deux articles de M. Dastre, ainsi que je l'ai déjà notifié dans ma première réponse à la *Revue des Deux Mondes*, cette conclusion : On peut tenter d'infirmer la valeur de l'explication fournie par M. Quinton du fait de l'évolution, on peut contester la valeur de ses vues biologiques ; on n'en peut contester la nouveauté absolue. Toute la question est là ; il n'y en a pas d'autre. M. Dastre, sur la foi d'articles dont les auteurs feront rectifier, s'il y a lieu, et s'ils le jugent bon, l'interprétation, attribuait à M. Quinton la découverte d'Amériques scientifiques et démontrait trop aisément que ces « vieilleries » ne pouvaient être prises pour des nouveautés. Les vues scientifiques de M. Quinton étant entièrement différentes, la partie des deux articles qui a trait à cette argumentation devient sans objet. Il reste maintenant que M. Dastre, ce qui est bien différent, déclare contester la valeur des théories nouvelles de M. Quinton. Il annonce qu'il les examinera dans un recueil plus propre que *la Revue des Deux Mondes* à une polémique scientifique.

Je lirai avec la plus vive curiosité les objections de M. Dastre. La théorie de M. Quinton, outre sa nouveauté et l'étendue du spectacle qu'elle découvre au regard de l'esprit, m'a paru s'appuyer sur les démonstrations les plus minutieuses et les plus rigoureuses qui soient. Je la verrai soumise, avec un très grand intérêt, aux critiques de M. Dastre, lorsqu'il en aura pris une connaissance plus complète.

Avec mes remerciements pour l'insertion de cette réponse, recevez, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments de meilleure sympathie.

JULES DE GAULTIER.

§

Une ode à Napoléon. — La littérature napoléonienne jouit toujours en Allemagne d'une faveur exceptionnelle. Il ne faut donc pas s'étonner si la publication d'une ode inédite du comte Auguste Platen, que le poète allemand consacra à la gloire de l'Empereur, éveille aujourd'hui la plus vive curiosité. Ecrite en 1825, quatre ans après la mort de Napoléon, cette ode avait échappé jusqu'à présent aux investigations des historiens les plus avertis. M. Paul Holzhausen, le plus fervent napoléonien de l'Allemagne, qui consacra plusieurs monographies aux œuvres poétiques suscitées, dans son pays, par la grande figure de l'Empereur, ne mentionne pas les vers de Platen.

C'est M. Hermann Ubell qui publie pour la première fois dans le *Wiener Abendpost* ce poème de vingt-huit strophes. Platen explique lui-même pourquoi son *Ode à Napoléon* ne pouvait être livrée à la publicité au moment où il la composa.

« Elle est adressée à Napoléon et il se peut qu'on gaspille trop d'éloges à son sujet. Peut-être est-ce contraire aux véritables conceptions de l'histoire de représenter Napoléon comme le génie de la liberté qui aurait sauvé l'Europe s'il lui avait été possible d'exécuter ses vastes desseins. »

L'ode de Platen développe cette idée dans une langue passionnée, et l'on comprend aisément que le poète n'ait pas voulu s'exposer aux foudres de M. de Metternich en faisant imprimer ses vers.

§

Carducci en Autriche. — Il n'y a sans doute pas d'autre poète italien qui ait, à l'égal de Carducci, éprouvé les rigueurs de la censure autrichienne. En 1883 elle interdisait *Satana e polemiche sataniche*, alors à sa

15e édition ; l'année suivante elle frappait les *Giambi ed epodi* parus dès 1882, puis les *Confessioni e battaglie ;* en 1887, les *Odi barbare* et en 1889 les *Terze odi barbare.* Depuis 1889, c'est plusieurs volumes de l'édition complète, puis cette édition complète tout entière des œuvres de Carducci que le fisc arrêtait en Autriche. En outre, deux discours du poète, dont celui sur la mort de Garibaldi, et une lettre ouverte à l'occasion d'un épisode malheureux de l'action irrédentiste à Trieste, encouraient à leur tour les sévérités de la censure. Pourtant ce beau zèle se ralentit. Il y a quelques années, un procureur de Gœrz, qui venait d'interdire l'édition populaire de *Poesie*, se vit désavouer par ses supérieurs. Aujourd'hui, la municipalité de Trieste a décidé de décorer du nom de Giosué Carducci l'une des plus belles rues de la ville, l'actuelle Via del Torrente en passe de transformation monumentale.

§

Léopardi et l'« Hymne à Satan ». — A propos de l'*Hymne à Satan* de Carducci, il est intéressant de remarquer que Léopardi aussi voulut rallier la puissance du mal, celle qu'il appelait le

> laid pouvoir, qui, caché, règne pour le commun malheur,

la considérant comme la synthèse du mouvement en général, et de l'intelligence humaine en particulier.

L'Hymne de Léopardi n'était pas consacré au sémitique Satan, ni au boréal Méphistophélès, mais à l'Ahriman des Perses.

L'Hymne à Ahriman ne fut pas écrit. On a pu en retrouver les notes, moitié en prose et moitié en vers, dans les papiers de Léopardi, qui viennent d'être recueillis en volume, notes qui se trouveront dans le VIIIe volume, dont la publication est toute récente. Cet hymne devait commencer par la strophe suivante :

> Roi des choses, auteur du monde, méchanceté
> cachée, suprême pouvoir et suprême
> intelligence, éternel
> Dispensateur des malheurs et maître du mouvement...

On se rappelle l'invocation à Satan « roi du festin » qui commence l'Hymne de Carducci :

> A toi, de l'Etre
> principe immense,
> matière et esprit,
> raison et sens...

M. G. Morici a remarqué que, dans *l'Hymne à Ahriman*, Léopardi semblait s'éloigner de la signification toute orientale et mazdéïste du dieu adversaire de Ohrmuzd ou Ahuramazda, le principe du Bien. Léopardi put avoir connaissance du mythe perse, soit par l'Histoire de Hyde (Oxford, 1760), soit par la traduction de l'Avesta de Anquetil Duperron (1771), soit dans les reflets du grand mythe dans la littérature grecque, que Léopardi connaissait profondément.

De toute façon, cette conception hardiment philosophique de Léopardi, qui considérait le Mal comme la raison de la vie, et exaltait Ahriman comme principe du mouvement, se rapproche de celle de Carducci, qui a vu en Satan le principe de la Raison, qui remue et perfectionne la nature dans le sens de la volonté de l'homme.

§

Le « premier » portrait de William Shakespeare. — Les demoiselles Ludgate, tenancières actuelles des Armes de Bridgewater, humble auberge de Winstow, près de Darlington, possèdent depuis de longues années un portrait qui leur est venu de la famille de leur mère et qu'on suppose à présent être le premier portrait connu de Shakespeare. Il mesure 15 pouces 1/4 sur 17 1/2 et porte sur le panneau l'inscription : « Ae suæ (ætatis suæ) 24-1588 », et au dos les lettres « W + S ». Aucune indication du nom du peintre, ni aucune initiale. Il représente un jeune homme, à la moustache naissante et aux cheveux foncés, vêtu d'un pourpoint de velours rouge et collerette de dentelle. Si ce tableau était généralement reconnu pour être un portrait authentique de l'auteur de *Hamlet*, il offrirait cet intérêt spécial de nous le représenter plus jeune que dans les autres portraits faits de lui par d'autres artistes, puisqu'en 1588 Shakespeare n'avait que 24 ans.

Des connaisseurs comme l'iconographe H. Spielmann, ancien directeur du *Magazine of Art* et qui prépare un ouvrage sur tous les portraits connus ou supposés de Shakespeare, tout en se refusant de se prononcer définitivement sur l'authenticité du tableau avant un examen prolongé et approfondi, croit déjà en pouvoir supputer la valeur. Il n'est pas improbable, dit-il, qu'il atteigne dès maintenant une couple de 100 livres st. chez Christie, les acheteurs connus. « Si on parvient à prouver que c'est un Shakespeare authentique, il est impossible d'en estimer exactement la valeur. Ce ne serait pas trop de l'acquérir au prix de 10.000 livres sterling pour en faire don à la nation, mais il n'est pas impossible qu'un Américain en donne 50.000 (1.250.000 francs). »

Dans une interview qu'il a accordée à un rédacteur de *la Tribune* de Londres, M. Spielmann explique que les investigations auxquelles il s'est livré durant tout le cours de la préparation de son ouvrage l'ont amené à cette conclusion que, en dehors du Droeshout original et du buste du grand poète par Gerard Johnson, ou Janssen, et en dépit de toutes les prétentions mises en avant, on n'a encore mis la main sur aucun portrait authentique. Au sujet du Droeshout, dont une estampe se trouve gravée sur le titre du premier folio de 1623, M. Spielmann se prépare à démontrer que l'original de ce tableau, maintenant à Stratford-sur-Avon, fut peint d'après l'estampe et qu'un portrait antérieur, à présent perdu et qui en différait par quelques petits détails, fut le vrai original de l'estampe de 1623 du Droeshout. Pour ce qui est du « portrait » récemment découvert chez les demoiselles Ludgate, il remarque que, dans la conformation de la lèvre inférieure — un type de lèvre peu fréquent — il y a analogie avec la lèvre inférieure du portrait fait par Droeshout et de celui de « Ely House », maintenant en possession des Birthplace Trustees à Stratford, et que le dessin en est exceptionnellement bon. Un examen très attentif de la date et des lettres « W + S » est nécessaire, affirme-t-il, et il reste à savoir si elles résisteront à cette épreuve qui a décidé du sort de tant de portraits qui semblaient avoir les droits les mieux fondés à l'authenticité.

M. H. Spielmann classe dans l'ordre suivant les portraits de Shakespeare:

1° Portrait de Janssen, à Bulstrode;
2° L'original Droeshout;
3° Le portrait d'Ely Palace;
4° Le portrait Chandos, de la National Porrait Galle ry;
5° Le portrait de Stratford, Birthplace;
6° Les portraits de Felton, appartenant à la baronne Burdett-Coutts.

Des 300 portraits qu'il a étudiés, M. Spielmann en considère deux seulement comme originaux; six ont des droits « respectables » à l'authenticité; il y a une foule de gentilshommes du temps supposés être Shakespeare et un nombre très grand de contrefaçons et originaux truqués, d'après des artistes contemporains de Shakespeare.

§

Cœnobium. — Revue internationale de libres études. Direction et administration à Lugano. Ce recueil, rédigé partie en italien et partie en français, doit paraître tous les deux mois. Le premier numéro publié aux derniers jours de 1906 contient un exposé du programme de la revue. On y constate que, par l'approfondissement même de la connaissance scientifique, notre époque se refuse aux solutions définitives et dogmatiques, qu'elle est caractérisée par la fermentation des idées et le conflit des hypothèses. Aux besoins de l'heure présente, tels qu'ils résultent de cet état de fait, le *Cœnobium* pense répondre par la liberté dans le choix des sujets traités, par la préoccupation de produire, sous leur jour le plus sincère, les expressions diverses du souci métaphysique. Ce premier fascicule contient notamment, — outre l'exposition de ce programme, qui est elle-même une belle page de philosophie générale, — en français : une étude de M. E. Giran sur *la Croyance et la foi*, un aperçu de M. Buquet sur *les Morales récentes*, et des pages, de M. Novicow ; en italien : une importante étude sur *la Religion* de M. Giuseppe Rensi, des développements de M. Tommaso Tommasina sur *le Devenir de la science*, enfin, sous la signature *Natano il Savio*, une pénétrante étude sur le Bovarysme métaphysique et sur la philosophie de notre collaborateur M. Jules de Gaultier.

§

Le Père des Trois 8. — Est-il bien sûr que le *Père des Trois 8* soit le Dr Hufeland, comme nous l'apprenait un *écho* dernièrement ? Voici un proverbe juif qui dit : règle tes occupations de telle sorte que tu puisses passer un tiers de ta journée couché, un tiers assis et un tiers en marchant. Il n'est pas impossible que le médecin du roi de Prusse en ait eu connaissance.

§

Le timbre magique. — Les journaux ont annoncé que M. Symian allait lancer le timbre télégraphique. Bagatelle. Nous sommes en mesure d'annoncer qu'il a trouvé le timbre magique, grâce auquel les lettres arriveront à destination sans faute et dans le délai voulu. Tous nos compliments pour cette merveilleuse découverte.

§

Publications du « Mercure de France ».

LE ROMANTISME FRANÇAIS, *Essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au* XIXe *siècle,* par Pierre Lasserre. Vol. in-8o, 7.50.

LES IDÉES DE NIETZSCHE SUR LA MUSIQUE, par Pierre Lasserre. Vol. in-18, 3.50.

LE LIVRET DE FOLASTRIES, de Ronsard, *publié sur l'édition originale de 1553 et augmenté d'un choix de pièces d'expression satirique et gauloise tirées des éditions originales,* avec une notice et des notes par Ad. van Bever. Portrait de Pierre de Ronsard, vol. in-18, 3.50

MARGARET OGILVY, de J.-M. Barrie, traduction de Robert d'Humières. Vol. in-18, 3.50.

ESSAI SUR LA COLONISATION, par Carl Siger, vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel

[Titre d'un article :] PARTOUT LA GRIPPE. [Sous-titres :] *Maligne dans le Midi. Violente à Lyon. Benigne dans le Nord. Septentrionale en Italie.* — *Le Matin,* 28 février.

Le cadavre retiré de la Moselle n'avait ni tête ni bras. Les Messins reconnurent parfaitement leur compatriote Gabriel. — *Le Matin,* 1er mars.

Si M. Pierre Leroy-Beaulieu n'avait pas, au moment précis de l'attentat, fait un mouvement naturel à la suite de la conversation, il aurait été frappé en plein cœur. — *La Liberté,* 2 mars.

Telles sont les mœurs électorales introduites dans l'Hérault... Les électeurs ne s'en débarrasseront qu'en chassant les chefs qui les dirigent et ne rougissent pas d'avoir introduit ces mœurs de sauvages dans le Sud-Ouest. — *La Liberté,* 2 mars.

A Paris, M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire aux Galeries Georges Petit, a acquis pour le musée du Luxembourg, etc. — *Ars et Labor,* 15 février.

Et enfin le Comte Albert de Ghérardine, qui, avec sa signature, dépose sur le registre ces quelques vers :
La cérémonie de la mise en bière a eu lieu ce matin devant les membres de la famille. — *La Presse*, 28 février.

... Mercier, qui avait dégaîné et donnait des coups de baïonnette de droite et de gauche comme le don Quichotte de la fable. — *Démocrate Soissonnais,* 27 février.

Le brave et spirituel Perrault, dans ses Contes des Mille et une Nuits, etc. — *L'Auto,* 19 février,

Comme la taupe, il rentre dans son trou, ferme ses cadenas, et met à sa porte les chaînes de sûreté. — Plaidoirie de Me Jacquier, tribunal correctionnel de la Seine, 9e chambre, audience du 26 février.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

e marché offre de meilleures tendances.

e projet Caillaux soulève de telles critiques, et des critiques si justifiées, qu'il semble ossible qu'il soit voté sans de profondes retouches, sur lesquelles, en tous cas, compte onde des capitalistes. D'autre part, la nouvelle Douma s'est réunie sans incidents bles. Elle paraît animée de sentiments plus conciliants que ceux de la première nblée. Peut-être fera-t-elle bon ménage avec le gouvernement du Tzar.

tre 3 o/o progresse à 96,15; les fonds russes manifestent plus de fermeté : le 5 o/o est à 88,97, le 4 o/o 1901 à 75,10, le 3 o/o 1896 à 61,40, le 3 o/o 1891 à 62,50. térieure passe à 95,85, le Serbe 4 o/o à 84,25. Nous trouvons le Turc unifié à 77,25, ilgare 1896 à 494, le Bulgare 1902 à 507. Très prochainement, il va être procédé à nversion du Bulgare en 4 o/o. Le projet de loi relatif à cette conversion a été voté emprunt de 145 millions sera émis en France dans la deuxième quinzaine de mars réaliser cette opération.

s établissements financiers gardent à peu près leurs positions.

Crédit Lyonnais, qui cote 1218, annonce 34 millions de bénéfices pour son dernier ice; le Comptoir, dont l'assemblée générale aura lieu le 9 avril, s'inscrit à 680, et la té Générale à 670.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

---

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages Bibliophilie, Sciences occultes Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

---

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris).

France : 2 fr. 25 | **Etranger : 2 fr. 50**

Envoi franco, sur demande, du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.